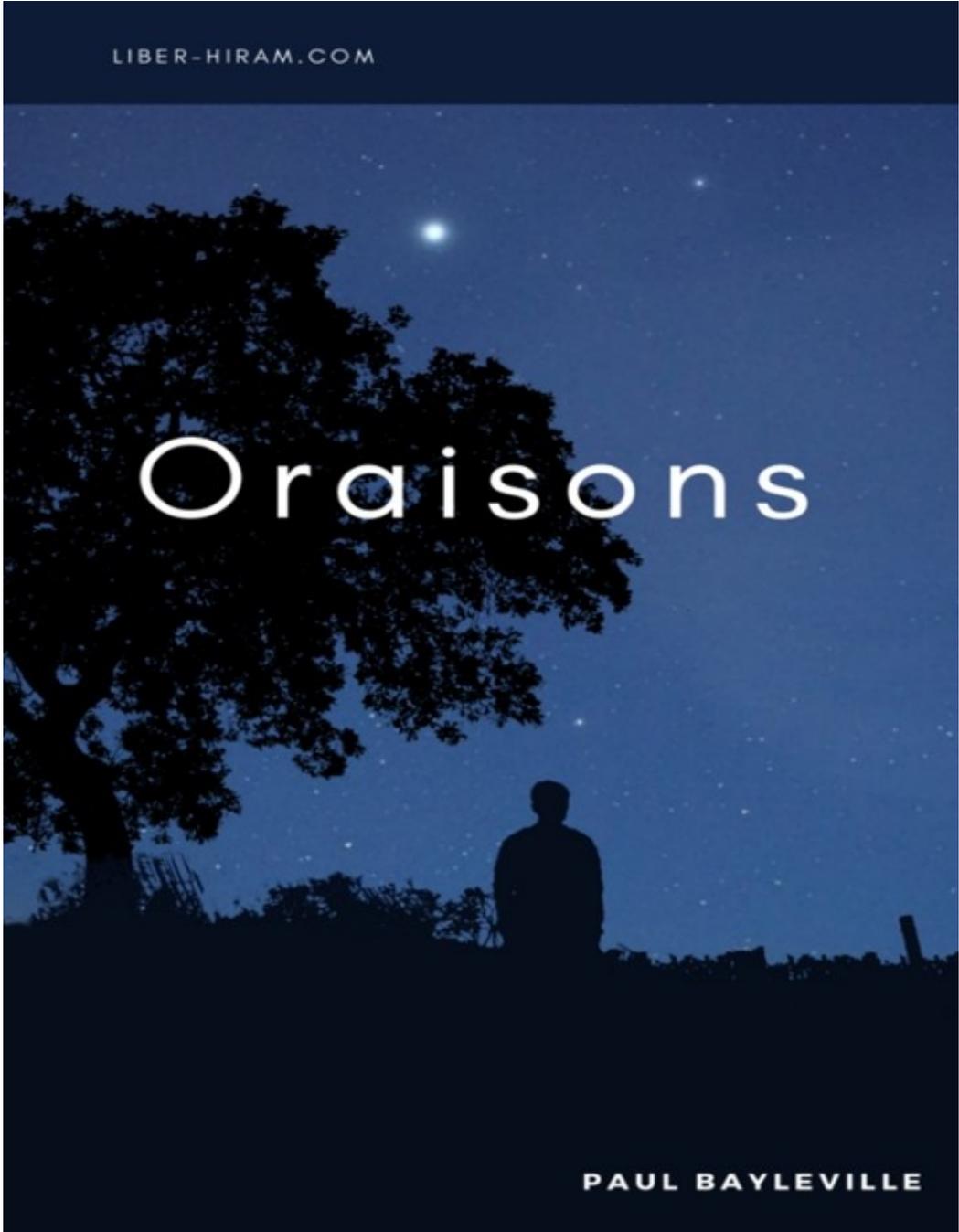


LIBER-HIRAM.COM



Oraisons

PAUL BAYLEVILLE

Oraisons

Chapitre I « *Asperges me, Domine* » (Purifiez-moi, Seigneur)

Il me semble avoir toujours prié. Avec une longue interruption à partir de l'adolescence, car la confession me semblait incompatible avec la force sexuelle qui me troublait. Une force dont je ne voulais pas parler avec des prêtres dont, instinctivement, je craignais les ambiguïtés. Si l'on excepte cette période, il me semble avoir toujours prié... inconsciemment peut-être, car il me semble qu'il y eut toujours en moi quelque chose en prière. Sauf, peut-être, lorsque j'étais si jeune que la force sexuelle ne m'était pas encore donnée, que je ne savais pas ce que prier voulait dire et que je récitais les prières que l'on apprenait au catéchisme. Était-ce prier ? Je ne le crois pas, car je n'avais pas la foi bien que je crusse l'avoir. J'étais conforme aux enfants de mon milieu, de mon pays, la France, et de ma religion. J'étais catholique, donc judéo-chrétien, je le suis toujours bien que les dogmes de ma religion, même si j'en accepte la nécessité, ne me semblent pas essentiels à ma foi. J'y crois socialement et religieusement, car il faut des limites à toute identité ; j'y crois par souci de raison, car la foi ne doit pas devenir « la folle du logis », mais je n'y crois pas métaphysiquement. La découverte des dimensions spirituelles de la vérité me semble l'aventure de toute une vie. Et si l'étrange vérité de la

foi est mystérieusement donnée, alors l'adoration de cela que nous appelons Dieu devient une joie dont on ne peut percevoir la fin. La foi n'est pas une religion, c'est un état particulier qui a ses pathologies, ses dangers, ses folies ; d'où, après tout, l'importance des dogmes issus d'une expérience séculaire. Ils fixent des limites respectables à ce que la foi peut avoir de déraisonnable. Un fou qui a la foi reste fou, et celle d'un méchant homme ne le rend pas nécessairement meilleur.

La foi fut pour moi une expérience intime qui a pris la forme d'une étrange certitude, et surtout, surtout, de l'expérience de la joie. Il est possible, et presque certain, que ma religion d'origine, qui est une admirable culture plusieurs fois millénaire, a été aux origines de ma foi. En ce sens, par reconnaissance, je suis prêt à me dire catholique, mais, je l'avoue, je ne vais pratiquement jamais à la messe et ne reçois plus les sacrements depuis longtemps. La raison à cela est simple : je m'ennuie à la messe, et je trouve les sermons généralement inintéressants. L'avantage du latin d'autrefois est qu'en allant à la messe on pouvait apprendre une langue étrangère, et faire des comparaisons avec le français, et sentir la force historique du catholicisme : ses mutations, sa constance... Avec l'utilisation des langues nationales, on joue à la secte locale refermée sur elle-même : on entend tout et l'on croit comprendre, ça manque de profondeur. Et pourtant, bien que je n'aille pas à la messe je prie et ma

prière est une joie, car elle me met humblement en présence de cela que nous appelons Dieu.

Je dis « humblement », car la sensation d'une telle présence rend humble et joyeusement digne. Je dis aussi « cela que nous appelons Dieu », car, Dieu soit loué, cela ne m'a pas dit son nom. Vous remarquerez que dans la Bible, chaque fois d'un humain demande à Dieu son nom, la réponse est soit une énigme « Je suis qui je suis » (il y a d'autres traductions, tout aussi énigmatiques) ou un mot imprononçable : YHWH. On trouve aussi des titres de noblesse : « Seigneur » est souvent employé. Dans le christianisme, si l'on entend « le Seigneur », cela veut dire le Christ. Il y a également des expressions composées, comme « Père tout puissant » ou « Le Tout-Puissant » directement traduit du latin *Pater omnipotens* utilisé par Virgile pour désigner Jupiter. Par exemple, on peut voir un visage de Dieu sculpté dans la pierre d'angle placée au mur extérieur de l'église Saint-Vidal à Venise (fondée en 1084, avec de nombreuses rénovations jusqu'au XVIIIe siècle). Le visage semble suivre des yeux le touriste qui passe, juste avant qu'il n'entre sur le *campo San Vidal*. C'est bien Dieu : la colombe de l'Esprit Saint vole près de son épaule. Il aurait suffi que l'oiseau fût un aigle pour que ce visage soit celui du Zeus grec et du Jupiter romain : barbe, cheveux longs flottants, visage imposant. Je n'ai rien contre cela, ce sont des contaminations issues de récits concurrents qui nous parlent des imaginations des hommes, et bien peu de Dieu. En ce qui concerne

« Dieu », le mot nous vient du latin *Deus*, qui nous vient du grec *Theos*, et du grec ancien *Zeus*, Jupiter chez les Romains. Inutile, donc, de se chercher querelle pour un nom de convention issu des lointains de l'Histoire. C'est un peu la même chose avec le *Allah* des musulmans. Aux époques préislamiques, les Arabes de la péninsule arabique croyaient *inter alia* en un dieu nommé *Allah* qui dans le *Hedjaz* (la région d'origine de Mahomet) avait trois filles, des déesses : *Alilat* ou *Allât*, *Ozzâ* et *Manât*. Elles sont nommées dans la 53^e Sourate du Coran, versets 19 et 20 où il est dit : « *Ce sont les sublimes déesses et leur intercession est certes souhaitée* » (ces versets ont fait l'objet de longs commentaires qui ne me concernent pas). À La Mecque, le dieu principal semble avoir été appelé *Hobal* (divinité probablement d'origine phénicienne et syrienne : *Baal*). Il semble qu'au début de sa prédication Mahomet ait été tenté d'accepter un compromis avec le culte polythéiste des Mecquois. Les versets de la sourate 53, où aux versets 21 et 22 Allah apparaît très misogyne, suggèrent cette tentation qualifiée plus tard de démoniaque. D'où les « Versets sataniques » qui valurent une condamnation à mort à Salman Rushdi. À la fin, les trois déesses sont clairement rejetées dans le Coran. Mais pour le nom de Dieu et pour la *Kaaba*, l'islam a conservé les mots, sinon le culte, de l'Arabie préislamique.

Quelles que soient ses ambitions de représenter une vérité intemporelle et absolue, aucune religion ne peut échapper à son passé et à son histoire multiforme et, notamment, à celle

immergée dans son langage. Or, si Dieu parle un langage, il est pour le moins présomptueux d'imaginer que ce langage puisse être un de ceux produits par les Hommes, et qu'utilisent celles et ceux qui se disent prophètes. Nos langues ne peuvent exprimer, au mieux, qu'un reflet du reflet de cela que nous appelons Dieu. Il me semble que tout dogmatisme religieux qui se réclame d'une parole divine ne peut être que l'expression d'un ventriloque qui s'est pris au sérieux... en un mot : un fou qui traite Dieu comme un pantin et voudrait faire de nous des pantins du pantin ! Ce qui, parfois, offre de bonnes compensations terrestres à celui qui joue les pantins de Dieu alors que Dieu, mystérieusement, semble accepter d'être le pantin d'un homme, plus rarement d'une femme... il arrive aussi que « l'homme de Dieu » paye de sa vie sa prétention à en imposer aux hommes (Savonarole pendu puis brûlé à Florence en 1498) : on est vite perdu quand on suit ces affaires où la vérité est d'autant plus à mort disputée qu'elle est indémontrable. Je ne prétends pas savoir ce qu'est cela que nous appelons Dieu. Mon ignorance se borne à savoir que le divin est beaucoup plus extraordinaire que toutes nos prétentions religieuses portées par le langage. Moi qui vous parle, je suis tout autant prisonnier que libéré par mon langage, car je ne puis guère exprimer par mon langage ce qui est au-delà de lui, mais c'est grâce à lui que je peux pressentir un au-delà du langage. Cela évoque, vaguement, le philosophe allemand Heidegger lorsqu'il parle des « étants » qui masquent et signalent « l'être » : je n'aime

pas Heidegger, un penseur prétentieux et jargonneur qui fut membre du parti nazi et odieux vis-à-vis de son mentor Husserl, qui avait une ascendance juive ; péché mortel selon les nazis, sauf si Himmler ou Hitler en décidaient autrement.

Quand je parle d'un au-delà du langage, j'entends au-delà de la langue française, et de toutes les langues dans lesquelles le français peut être traduit. Ces langues ne sont pourtant pas celle que parle l'univers dont on a cru longtemps que la mathématique était le langage favori... ce qui n'est pas faux, mais ce qui n'est plus aussi vrai que l'on a pu le penser autrefois. Alors que Napoléon Ier demandait au mathématicien Laplace où il plaçait Dieu dans son système, avec une superbe arrogance, qui aujourd'hui fait sourire, l'astrophysicien répondit : « Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse ». Aujourd'hui, les sciences utilisent le langage des mathématiques pour arriver à des certitudes partielles, mais précises pour l'action. En même temps, les mathématiques nous font découvrir que nos savoirs ne sont que de splendides approximations qui ne peuvent pas nous donner le fin mot de l'histoire, qui recule à mesure que nous avançons dans ses mystères... . Le Pape Jean Paul II a résumé avec humour cette situation lorsqu'il a dit à l'astrophysicien Stephen Halking : « Alors nous sommes bien d'accord : avant le Big Bang, c'est à vous ; après le Big Bang, c'est à nous ! » d'où le retour inattendu de Dieu. Alors, je prie.

Je ne récusé pas tous les prophètes qui se sont dits inspirés. Je pense que nombre d'entre eux sont partis, comme on dit, « d'un bon sentiment » ou d'une expérience qui lorsqu'elle est authentique est toujours bouleversante. Malheureusement, certains se sont laissé prendre au jeu du pouvoir et le « bon sentiment » a subi la transmutation habituelle des choses humaines : de « l'innocence des mains pures » au constat que « l'innocence n'a pas de mains »... alors, soit le prophète accepte d'être oublié, soit au nom d'une pureté divine, qu'il assassine, il prend les armes et le pouvoir. Et la malédiction continue, car pour prendre le pouvoir il faut tuer et pour le conserver il faut encore tuer ! Un jeu d'autant plus absurde qu'à la fin, comme l'a dit Staline : « Seule la mort gagne ! », car en fin de compte aucun crime n'en protège les assassins, à l'exception de la peine capitale qui protégerait les citoyens des récidives des meurtriers incurables, par exemple les terroristes.

Il y a donc quelque chose d'obscur dans les religions. J'admets que certains hommes religieux ont compris et refusé les jeux sanglants du pouvoir. Ils se sont placés ailleurs. Ils ont produit une exigence spirituelle d'une surprenante rectitude, je pense au Christ, au Bouddha et à certains de ceux qui les ont suivis : je ne doute pas qu'il y en eût d'autres (Lao Tseu par exemple), mais j'ai une relative méconnaissance de ces trois-là et une grande ignorance des autres. Ces hommes de rectitude ont vécu parmi les hommes ordinaires, ceux dont Emmanuel Kant dit : « Mais pourrait-on

charpenter avec un bois aussi tordu quelque chose de parfaitement droit ? » On trouve cette remarque désabusée, mais pas découragée, dans un petit livre de 1793 : « La religion dans les limites de la simple raison ». Sans entrer dans le détail de la philosophie kantienne, ce réalisme machiavélien d'un penseur trop souvent taxé d'idéalisme est une constante de la pensée de Kant, elle est déjà présente en 1789 dans son « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolite » (que l'on peut considérer comme aux origines intellectuelles des Nations Unies) : « Dans un bois aussi courbe que celui dont est fait l'homme, on ne peut rien tailler de tout à fait droit. La nature ne nous impose que de nous rapprocher de cette idée. » (Référence : le cours de philosophie de Jacqueline Morne)

Une longue carrière de mercenaire m'a conduit à fréquenter les guerres... Je ne vais pas vous raconter mes guerres, sauf à vous dire que, par chance, je n'ai jamais, de volonté délibérée, tué quiconque. Je mentionne mon passé pour établir la légitimité **relative** de mon propos. Légitimité, puisque, ayant vécu la violence des choses humaines il m'est possible d'en parler. Relative, car l'expérience ne saurait être une absolue garantie de compétence : j'ai connu des gens très expérimentés et très ignorants du sens de ce qu'ils avaient vécu ; et n'est-ce pas, là, une situation d'une grande banalité ?

Sauf s'il se met à étudier la médecine, le cancéreux ignore tout des mécanismes biologiques de son cancer. Pour ma part, je puis dire que ce type d'ignorance est fréquent chez les mercenaires, et si mon effort de clarification est méritoire, je ne prétends pas avoir découvert l'absolue vérité. Mon dit est semblable aux sciences modernes, il repose sur une raison guidée par un réalisme modèle-dépendant issu de l'expérience d'une vie (une expérience remplie de lectures riches d'autres expériences). Comme, à l'évidence, d'autres vies sont possibles, d'autres réalismes du type modèle-dépendant le sont aussi. Un « modèle-dépendant » est une structure de pensée mathématique construite avec élégance qui permet d'expliquer certains événements ou phénomènes, mais qui cesse d'être utile si l'on applique le raisonnement « modèle-dépendant » à autre chose que ce à quoi il s'applique : sa capacité explicative est limitée à son champ d'application. Si l'on veut expliquer autre chose, il faut utiliser un autre modèle-dépendant... en principe, car l'aventure de la connaissance réserve parfois des surprises : un modèle peut parfois s'appliquer à des objets inattendus. Cela ressemble aux déclinaisons du latin : la déclinaison est valable pour toute une classe de mots ; si l'on change de classe, il faut changer de déclinaison. Si l'on cherche un exemple parmi les langues sans déclinaisons, il faut penser aux conjugaisons des verbes : tous les verbes se conjuguent sur le même modèle aux mêmes temps ; si l'on change de temps ou de classe de verbe, il faut changer les désinences de la

conjugaison. Car le langage est construit selon une logique, qui combine grammaire et vocabulaire, admise par tous ceux qui communiquent dans la même langue. C'est ce qui fait la différence entre une idéologie et un penser scientifique ; la pensée scientifique sait poser ses limites et critiquer ses lacunes ; la pensée idéologique s'applique aux désirs de l'idéologue, elle est parfois construite avec rigueur, mais sur du vent, elle a toujours raison et ses critiques risquent la mort. Le philosophe Gaston Bachelard marque la différence entre le récit et la science en parlant de « cohérence subjective » pour le récit et de « cohérence objective » pour la science. Car il s'agit bien de cohérence dans les deux cas, d'où la facilité avec laquelle nous naviguons de l'une à l'autre.

Dans son « Essai sur les révolutions », Chateaubriand se fait le critique de lui-même. Dans une note à une nouvelle édition de son travail sur la Révolution française, il écrit : « Lorsqu'une fois on s'est laissé dominer par une idée, et qu'on veut tout plier à cette idée, on avance niaisement les imaginations les plus creuses comme des faits indubitables. » (Pléiade p.71) La liste des philosophes de gauche français qui auraient dû lire Chateaubriand et Bachelard avant de nous enivrer de leurs bien-pensantes certitudes et platitudes est longue... hélas ! C'est ainsi qu'un idéologue ne peut voir dans son expérience que la confirmation de son idéologie. De plus, une des caractéristiques des idéologues français, on dit aussi les intellectuels, est leur absence d'expérience des activités de la vie réelle jointe à une surabondance

d'expériences livresques qu'ils restituent dans une égotiste ivresse de la parole. L'expérience n'est donc qu'un indice de compétence possible qu'il convient d'établir *in situ*. Et non dans l'ego *in vitro* rempli de ses artifices autoproclamés. C'est le poète Paul Eluard qui écrit : « Il ne faut pas voir la réalité telle que je suis ». D'où ce livre soumis au jugement *in situ* des lecteurs.

J'ai fait référence au mercenariat pour établir ma connaissance de la violence dans le monde. Tous les philosophes en ont fait la remarque : *Homo sapiens* est le seul mammifère qui a fait de la cruauté et de l'élimination de ses semblables une habitude, un art, une science. Alors que chez les omnivores et les carnivores, il ne s'agit que d'une nécessité. Le fait est troublant dans sa quasi universalité parmi l'espèce *Homo sapiens*. Certains disent que cette violence primaire augmente et diminue selon la densité de peuplement. Des expériences sur les rats ont été concluantes sur ce point : plus il y a de rats sur une surface réduite et plus il y a de violence, viols, conduites sexuelles aberrantes (y compris l'apparition de rats gays...). La surpopulation est peut-être un facteur... mais il serait naïf de lui accorder un rôle déterminant. J'ai vu des guerres civiles très réussies dans des villes surpeuplées, mais d'autres dans des campagnes assez vides. De plus, le Japon, surpeuplé à ce qu'on dit, est un pays relativement paisible, mais qui a inventé, plus encore peut-être que les Européens, un art de la violence et des armes. Par contre, les tribus arabes de la Péninsule arabique,

aux faibles densités de population, étaient traditionnellement en guerres permanentes (limitées et organisées, certes). Idem pour les Indiens des Amériques, relativement peu nombreux sur de vastes territoires, ils se combattaient avec entrain. Par contre, les Pygmées de la forêt équatoriale sont connus depuis l'antiquité égyptienne pour leurs mœurs pacifiques, et leurs chants sublimes. Il faut en convenir : la densité de peuplement ne joue pas un rôle déterminant dans la violence d'*Homo sapiens*. Nous ne sommes pas des rats ! Même s'il nous arrive, parfois, de faire comme eux.

Il est impossible, aujourd'hui, de parler religion et foi sans malheureusement évoquer l'islam. Les conséquences de l'islamisation partielle de la France ont été considérables, et globalement négatives. La présence de cette population hostile a entraîné une détérioration de la qualité de la vie en général ainsi qu'une augmentation du coût de la vie. Si les éléments qualitatifs de l'existence sont subjectifs et difficiles à énumérer, le coût de la vie est plus facile à évaluer selon des éléments objectifs. La présence musulmane en France a provoqué la création de primes d'assurances contre le terrorisme ; l'achat d'équipements antiterroristes par les villes, les entreprises et les administrations publiques (par exemple, caméras de surveillance). On peut aussi mentionner le temps perdu en files d'attente dans les gares, les aéroports ainsi que les coûts directs et indirects des attentats qui ont provoqué d'importants investissements publics et privés dans les systèmes de contrôle et de surveillance (20

millions d'euros, estimés, pour créer une barrière vitrée anti balles autour de la base de la tour Eiffel à Paris) ; à cela s'ajoute le déclin des activités touristiques. L'occupation musulmane du pays a aussi provoqué un fléchissement généralisé des libertés : de circulation (quartiers de non-droits républicains), de comportement pour les femmes, d'expression de la pensée, notamment dans la presse qui n'ose guère parler de l'islam et encore moins d'en faire la critique. Ceci a créé un climat de suspicion contre les musulmans qui pourrait conduire à une guerre civile, ou à une guerre de libération nationale dont les prémisses sont les restrictions aux libertés par des lois destinées à lutter contre le terrorisme musulman, mais qui s'appliquent à tous les citoyens. On constate également une mise à mal du projet d'union européenne, car le brexit anglais s'explique à demi par la peur des migrations en Europe. Et pour finir : le monde occidental subit les souffrances incalculables infligées aux victimes directes et indirectes des terroristes musulmans. La profondeur de la crise est enfin soulignée par le fait que les musulmans, pour l'instant, tuent plus de musulmans dans les pays musulmans qu'ils ne tuent des non-musulmans dans les pays d'Occident où l'islam est minoritaire. C'est beaucoup de meurtres pour une religion que ses fidèles et les bien-pensants de gauche présentent comme une « religion de paix ». Ce qui frappe le plus dans cette religion, avec et sans jeu de mots, c'est sa violence. Car, après tout, quand on regarde le monde aujourd'hui il appert que si tous les

musulmans ne sont pas des terroristes tous les terroristes récurrents sont des musulmans, qui citent le Coran, selon eux parole de Dieu, pour justifier et sanctifier leur violence. Une violence à la fois consubstantielle à l'espèce humaine et consubstantielle à la religion imposée par Mahomet. Toute l'originalité de l'islam est là : une transsubstantiation de la violence consubstantielle à l'espèce humaine en un des fondamentaux d'une foi religieuse. Ce phénomène de transsubstantiation s'exprime dans de nombreux versets du Coran qui ordonnent d'user de violence contre les mécréants, on dit aussi « la guerre sainte ». Cette violence est renforcée par les hadiths : les paroles et les actes de Mahomet pendant sa vie dûment rapportés par des témoins crédibles. Il ne faut pas s'étonner si, tant à ses séides qu'aux autres, cette religion n'apporte que des catastrophes. Aujourd'hui, le monde musulman simultanément implose dans de cruelles guerres civiles et explose en envoyant ses migrants conquérants dans le monde occidental. Comme lors des deux précédentes guerres mondiales, il s'agit d'une forme de guerre à laquelle personne ne s'attendait. La guerre déclarée par l'Islam au reste du monde est une guerre de l'esprit et de la pensée populaire, elle touche le maillon faible de l'Occident : l'Europe. C'est sur les terrains de l'esprit et de la pensée populaire que les musulmans mènent un combat asymétrique. Ils savent qu'ils ne disposent pas des instruments industriels et technologiques de la puissance qui sont essentiels aux guerres modernes ; alors ils mènent une

guerre non déclarée par une instance étatique, mais de gré ou de force, le sachant ou l'ignorant, soutenue par la communauté musulmane d'une façon à demi formelle. Ce qui permet par la ruse aux coupables de jouer les innocents et aux innocents de passer pour des coupables, sans qu'une frontière entre les uns et les autres puisse être clairement établie. Cette guerre à la fois moderne et traditionnelle utilise les ressources démographiques, financières et idéologiques de l'islam.

Le lien violence-religion est difficile à analyser, car la violence est une composante de la vie dans toutes ses formes animales, et l'évidence montre que nous sommes aussi des animaux issus de l'extraordinaire aventure de la vie. Sur ce point, la théorie de l'évolution de Darwin est plus merveilleuse que les pauvres récits mythiques, Bible incluse, qui peuplent les mythologies des *Homo sapiens*. La pauvreté de ces récits tient au temps : ils se placent hors du temps, comme des images éternelles, comme si le temps, cet élément essentiel, n'existait pas ! Et quand il leur arrive de parler du temps, comme dans la Bible, ils nous montrent Dieu créant l'homme le sixième jour de la semaine, et la femme un peu plus tard... ce qu'il y a d'absurde dans ce récit mythique et idéologique, c'est le fait qu'il suppose déjà la mesure humaine du temps terrestre compté en jours, divisé en mois et semaines de sept jours... alors même que, selon le récit, *Homo sapiens*, Adam mesureur du temps, n'existe pas encore. Or, le temps est tout ! ou presque... on aime l'oublier,

car nous ne savons pas spontanément le penser : saint Augustin a très bien parlé du mystère du temps. Il croit connaître le temps, mais sitôt qu'il le pense il ne sait plus ce que c'est. Il m'arrive de penser que le temps dans son mystère est Dieu ou une de ses formes... et que ce que nous appelons Dieu s'exprime dans et par le temps. Je ne dis cela que pour souligner mon inintelligence et de Dieu et du temps.

Nous ne savons toujours pas ce qu'est le temps, mais nous savons mieux comment il marche... avec l'espace. Par exemple, nous savons que le système solaire est apparu il y a environ 4,5 milliards d'années et qu'il a de fortes probabilités de continuer à exister 16 milliards d'années de plus. Il a eu un commencement et il aura une fin, sur ce point, plusieurs récits mythiques ont une intuition exacte de l'idée de commencement et de fin ; alors que plusieurs philosophes grecs, comme Aristote, pensaient que l'univers était immobile et éternel. Il est vrai qu'à l'échelle du temps de nos vies, celui de l'univers issu du Big Bang il y a quelque 14 milliards d'années est une éternité de temps inimaginable... et pourtant, ce temps existe ! Il est une abstraction dont les conséquences sont objectives et mesurables. Le temps permet de créer des cohérences objectives, qui sans lui ne pourraient pas être pensées. Le temps existe ! Non comme une idéologie immuable, mais comme une donnée scientifique perfectible qui permet d'agir dans l'univers : envoi de satellites, rendez-vous amoureux, utilisation de GPS, prédiction du passage des comètes et des trains, etc.

Le temps idéologique, quant à lui, ne permettait aucune action sur l'univers, il n'agissait que sur la pensée de ceux qui y croyaient, il créait des cohérences subjectives : pendant des siècles, les 6000 ans d'âge de la terre (d'autres disaient plus et d'autres moins) calculés par divers croyants se fondant sur les écrits de l'Ancien Testament ne nous ont rien appris sur l'univers. Or, aujourd'hui nous savons que la planète sur laquelle nous vivons existe depuis environ 4,5 milliards d'années et qu'elle a de fortes chances de continuer à exister plus ou moins en l'état pendant environ neuf cents millions d'années, selon nos connaissances présentes. Les premiers éléments du vivant sont apparus dans les eaux terrestres il y a 3,5 à 3,8 milliards d'années, puis il y a 200.000.000 d'années ont vécu les dinosaures qui ont disparu il y a quelque 65 millions d'années. Les singes du type *homo* semblent être apparus il y a trois à six millions d'années et notre espèce, *Homo sapiens*, est apparue en Afrique il y a 300.000 ans, environ. Enfin, il y a trente à quarante mille ans l'art pariétal fait son apparition en Europe. Si l'on considère que ce n'est que depuis le début du XXe siècle que l'on a une idée scientifiquement démontrable de l'âge de l'univers, de la Terre, et approximativement de plusieurs types d'*homo* qui n'ont laissé que quelques os, on peut débattre de savoir si *Homo sapiens* apprend vite ou lentement. Il apprend vite si notre point de référence est le temps des dinosaures qui n'ont laissé de leur passage sur terre, il y a des centaines de millions d'années, que de grands et de petits fossiles et les

empreintes de quelques pas. Il est lent si l'on considère qu'il a fallu aux Européens 20 siècles, 2000 ans, pour apprendre à calculer le temps avec précision, et transmettre ce calcul aux autres *Homo sapiens* qui d'ailleurs, à ce jour, ne sont pas tous convaincus.

Que nous apprenions vite ou lentement est affaire d'opinions, et ces deux opinions relatives, aussi exactes et fausses l'une que l'autre, montrent que nous sommes toujours handicapés devant le temps dont nous pouvons mesurer les effets différenciés : sur l'univers, les planètes, la Terre, la vie des papillons et la nôtre... sans, malgré tout, savoir vraiment ce qu'est le temps. Le temps apparaît ainsi comme le mouvement de la vie des objets particuliers de l'univers : le mouvement de la Terre autour du Soleil, le mouvement de la réaction thermonucléaire qui fait le Soleil, le mouvement et son entropie des particules organisée qui font l'enchaînement vie et mort des vies organiques, la durée de leur association dans des organismes déterminés... La vie porte une pluralité de temporalités. Si les vies individuelles sont limitées, la vie en général possède comme matière première un temps quasi illimité. Le temps est la matière première la plus abondante dans l'univers et la vie semble avoir la capacité de produire dans l'espace-temps toutes les formes possibles de la vie, et de les détruire : le cas des dinosaures est le plus connu.

Où faut-il placer ce que nous appelons Dieu dans tout ça ? Je n'en ai pas la moindre idée, sauf à vous dire que cela que nous appelons Dieu me semble plus mystérieux encore que le temps. Le temps dont nous ne connaissons que les effets sans savoir ce qu'il est. Même si je puis dire avec la rigueur mathématique de Laplace que Dieu est une hypothèse, je dois vous dire que j'ai la foi en un Dieu dont je vois les effets sans savoir ce qu'il est, comme le temps. Alors pourquoi la foi ? Simplement parce que cela que nous appelons Dieu m'est apparu dans une expérience inoubliable et indescriptible dont on trouve l'écho dans une longue tradition religieuse : « Dieu est lumière, Dieu est amour ». Rassurez-vous Dieu ne m'a pas dit de vous dire quoi que ce soit. Il a respecté ma liberté par son silence, mais, pour moi, ce silence parlait plus fort que toute parole ! Je parle donc de cela non en prophète, non en mystique, mais en simple écrivain qui dit sa subjectivité lentement construite au fil du temps, car je suis, comme vous, le résultat de millions d'années d'évolution.

À première vue, une meilleure connaissance de l'histoire du temps de l'univers semble exclure cela que nous appelons Dieu, en tout cas un Dieu d'amour. Il est évident que lors de leur extinction, un grand massacre, les dinosaures n'ont eu aucune raison de croire en un Dieu de bonté. Et ce précédent fâcheux a toute raison de nous inciter au doute tant en ce qui concerne Dieu que notre avenir lointain en tant qu'espèce. On trouve dans le Coran plusieurs versets où il est dit, je cite

de mémoire, que si les Arabes ne sont pas fidèles à l'islam, tenu pour seule vraie religion, Dieu enverra un autre peuple pour suivre et imposer sa religion. D'ailleurs, toujours selon le Coran, si Dieu a envoyé un prophète aux Arabes c'est pour châtier les juifs et les chrétiens d'avoir trahi le message qu'ils avaient reçu antérieurement. Je ne pense pas que l'islam soit l'avenir du monde, car je juge de l'arbre selon l'amertume de ses fruits ; mais comme croyant, il m'arrive de penser que si *Homo sapiens* n'est pas capable de contrôler sa violence, il disparaîtra, et Dieu (il a le temps) enverra une autre espèce pour éclairer l'univers. Déjà, en son temps, le XVI^e siècle, Léonard de Vinci examinant des fossiles trouvés dans les Alpes constatait que la nature avait, en son temps à elle, massivement détruit des vies qu'elle avait créées, comme elle le fait lors de toute mort individuelle. Quant à *Homo sapiens*, Léonard de Vinci n'en avait pas une très haute opinion après qu'il eut visité les champs de bataille des princes de la Renaissance. En raison de mon expérience des conflits, je me sens parfois proche du pessimisme ontologique de Léonard qui, comme vous et moi, vivait en un temps où la violence était le mot et le mal des réalités du temps. Cet esprit à la fois scientifique et artistique, qui examinait les charniers après les combats et concevait pour les Sforza et les Borgia des armes nouvelles, écrit dans son « Traité de la peinture » (Librairie Ch. Delagrave, 5^e édition, 1910, page 138) :

« On verra toujours sur la terre des animaux qui combattent entre eux, avec les plus grands dommages et souvent la mort pour chaque parti.

Leur malignité n'a pas de bornes ; leurs bras sauvages jettent à terre les plus grands arbres des forêts de l'univers ; et pour avoir leur nourriture, l'aliment de leurs désirs, ils déchaîneront la mort, les peines, les douleurs, les guerres et la dévastation de toute chose vivante. Dans leur prodigieux orgueil ils se lèveraient contre le ciel, si le poids trop fort de leurs membres ne les maintenait sur la terre. Rien, ni sur la terre, ni dessous, ni dans l'eau, qui ne soit poursuivi, dérangé, abimé par eux ; ils passent d'un pays à l'autre, et le corps de cette engeance devient la sépulture et le passage de tous les corps d'animaux morts.

O monde, comment ne t'ouvres-tu pas, pour précipiter dans les plus grands trous de tes abymes et gouffres, et ne plus montrer à la lumière un monstre si cruel et si impitoyable ! »

Nous avons appris à nous libérer du « poids trop fort de nos membres » et nous savons depuis quelque temps élever la mort dans le ciel et la lancer sur les hommes à terre. Un des pionniers de l'aviation, Santos-Dumont, un Brésilien, qui, le 12 novembre 1906, avait fait près de Paris un des premiers vols homologués d'un engin plus lourd que l'air, s'est suicidé au Brésil le 23 juillet 1932 après avoir vu que des avions de l'armée brésilienne avaient bombardé des populations pendant une guerre civile entre l'état de São Paulo et l'État

central du dictateur Vargas. Dès la Première Guerre mondiale, Santos-Dumont avait pris la mesure du danger, c'est ainsi que lors de la première conférence du désarmement organisée par la Société des Nations à Genève, le 14 janvier 1926, il écrivait à la SDN une lettre postée de la station de sports d'hiver de Megève, en France :

« Ceux qui, comme moi furent les humbles pionniers de la conquête de l'air songeaient plus à créer de nouveaux moyens d'expansion pacifique entre les peuples qu'à leur fournir de nouvelles armes de combat. Si de la conférence précitée pouvait résulter l'abolition de la guerre sous-marine [...] il faudrait que le rôle futur de l'aéronautique dans toutes ses branches fussent également bienfaisant. »

En effet, depuis 1925 il était question de mettre la guerre sous-marine hors la loi ; comme on l'a fait depuis, et avec le succès que l'on connaît, pour l'utilisation des gaz de combat, si efficacement utilisés par les musulmans contre des musulmans en Iraq, en Syrie... En 1933, l'Allemagne, pionnière dans la fabrication et l'utilisation des gaz homicides, a quitté la SDN et mis au point ses sous-marins de guerre, et s'est préparée à l'utilisation des gaz pour massacrer les Juifs, et les autres, dans des usines conçues pour la destruction des *Homo sapiens* non aryens. Pour ce qui concerne l'aéronautique, les nazies ont mis au point les V1 et les V2 lancés sur Londres, dont le concepteur Werner von Braun a été récupéré par les Américains afin de créer leur

programme spatial. Aujourd'hui, les Américains, les Russes, les Chinois et quelques autres ont la capacité de détruire toute vie intelligente sur la Terre (certains insectes survivraient) en moins de temps qu'il n'en fallut à la nature pour faire disparaître les dinosaures. Le pessimisme de Léonard de Vinci se retrouve dans cette phrase attribuée à Albert Einstein (1879-1955) : « Le progrès technique est comme une hache qu'on aurait mise dans les mains d'un psychopathe. » Tout se passe comme si, quelques milliers d'années avant notre ère, disons par hypothèse le temps de la « guerre de Troie » décrite par Homère, la civilisation occidentale, comme certaines sociétés primitives, avait pris un certain chemin, à la fois créatif et destructif, dont elle a du mal à sortir. Le jugement que porte Léonard de Vinci sur son temps, évoque puissamment ce que dit l'anthropologue Ruth Benedict à propos des Mélanésiens d'origine des îles dobuans de Nouvelle-Guinée dont la brutalité contraste avec la douceur et la joie de vivre de leurs voisins des îles Trobiands, étudiés par Malinowski :

« Le Dobu vit sans restriction le pire des cauchemars que l'homme puisse faire sur le thème de la malveillance de l'univers ; selon cette conception de la vie, la vertu consiste à choisir une victime sur laquelle il pourra décharger toute la méchanceté qu'il prête aussi bien à la société des hommes qu'aux forces de la nature [...] Dans la mêlée, la méfiance et la cruauté sont les armes les plus sûres ; le Dobu est sans pitié et il n'en attend pas. » (« *Patterns of cultures* », 1934, cité par

Erich Fromm, « La passion de détruire » p.193/194, Robert Laffont,1975)

Toute une génération d'anthropologues occidentaux a tiré des travaux de Ruth Benedict, Margareth Mead, etc. le concept de « relativisme culturel », qui, dans ses formes vulgarisées, a abouti à nier le bien et le mal. Dans un monde sans Dieu, il en est résulté le remplacement d'un obscurantisme de la certitude par l'aveuglement du néant.

Pour tout être intelligent, sans la foi, le monde est désespérant. Il n'est pas désespérant dans sa généralité, car il y a de tout en ce monde : le sublime et l'ignoble, les Dobus et les Trobriands... comme le dit Varga, c'est-à-dire le Diable, dans la dernière version de « Fargo », la série (2017) des frères Cohen : « Le problème, c'est le bien ; car s'il n'y avait que le mal, personne n'y prêterait attention. » Il n'y aurait alors aucune raison de désespérer. Mais il y a le bien qui rend le monde désespérant dans ses détails, et notamment dans tous les détails qui touchent au pouvoir des hommes sur les hommes. On a parfois l'impression d'assister à une course à la médiocrité, à l'avidité et à la méchanceté : il suffit de vivre quelques-uns de ces détails des pouvoirs pour savoir ce qu'est le désespoir. D'où le suicide de Santos-Dumont, de Stéphan Zweig, et de tant de gens sensibles et intelligents, d'où ma peur pour l'avenir de ce Président sensible et intelligent, mais guetté par l'*ubris* des séductions du pouvoir, qu'est Emmanuel Macron. Stéphan Zweig se suicide peu de

temps après avoir écrit ce livre-testament « Le monde d'hier » où il exprime son désespoir. D'autres ne se suicident pas consciemment, ils développent une maladie cardiovasculaire, un diabète, un cancer... qui font le travail à leur place.

Léonard de Vinci ne s'est pas suicidé, il est mort en chrétien exemplaire recevant les sacrements et payant les frais, messes et cierges inclus, de son enterrement à Ambroise, dans la chapelle du château du roi de France. Ses ossements ont disparu lors du saccage du château vers 1792, pendant la Révolution française. Je ne sais pas si Léonard avait la foi. Son œuvre artistique et quasi scientifique est celle d'un émerveillé. L'émerveillement est si proche de la foi qu'ils peuvent aisément se confondre. Toutefois, dans ses écrits abondants je n'ai pas trouvé de signes évidents de ce que je considère comme la foi. Il me semble, plutôt, que son christianisme était si naturellement vécu qu'il n'avait pas besoin de l'expérience étrange de la foi pour croire en Dieu. Ce n'est là qu'une hypothèse. Force est de constater qu'en lui, le désespoir était aussi profond que puissant. Dans ce même « Traité de la peinture » où il expose ses idées, il écrit (p. 134): « *L'homme et l'animal sont proprement des transits et des conduits pour la nourriture, des sépultures d'animaux, des auberges de mort, des gaines de corruption, car ils entretiennent leur vie par la mort d'autrui.* » Ce thème d'une violence universelle se retrouve chez les écrivains romantiques, Goethe par exemple qui dans « Les souffrances

du jeune Werther » écrit : « *La plus innocente promenade coûte la vie à mille pauvres vermisseaux ; un seul de tes pas détruit le pénible ouvrage des fourmis* ». Violence et cruauté ont été des obsessions du romantisme qui s'est fracassé dans le nazisme. On voit cette obsession en peinture dans des tableaux comme « Cheval attaqué par un lion » (1788) ou « Le radeau de la Méduse » (1819) de Théodore Géricault, « Napoléon à la bataille d'Eylau » (1808) d'Antoine-Jean Gros ; « Le massacre de Chios » (1824) d'Eugène Delacroix, etc.

De cette universelle violence, comme nombre d'entre nous Goethe et Léonard ne savent que faire. Plusieurs auteurs savants nous assurent que Léonard était végétarien, louable effort, mais où faut-il placer la ligne rouge ? Il faut être bien endurci pour ne pas compatir aux cris de la carotte croquée, bouillie, rôtie, frite dans l'huile d'olive bouillante et servie accompagnée, horreur et abomination, de gousses d'ail et de tendre persil hachés menu ! À force de respecter la vie de tout, on en vient aisément à souhaiter la mort de l'Homme, ce qui est bien étrange. Étrange, certes, mais pas sans exemples : il me souvient d'un Japonais, chef aux Nations Unies, en visite pendant la guerre à Sarajevo (1991-1995) qui protestait avec véhémence contre l'utilisation par les soldats français de sacs de sable en matière plastique pour se protéger des balles et des éclats ! Et les bien-pensants de l'époque d'applaudir ! Il fallait croire que pour ces gens, les cadavres de nos soldats étaient plus écologiques que des sacs

de plastique remplis de sable ! Autre exemple, plus monumentale peut-être, Adolf Hitler, un des grands criminels au pouvoir du XXe siècle, était végétarien ! Dans les années vingt, il y avait en Allemagne un engouement pour les philosophies orientales : hindouisme, bouddhisme, etc. qui, parfois, basculait dans de mystiques ésotérismes barbares : dans sa jeunesse Himmler appartenait à un de ces groupuscules. Il y avait de cela dans le nazisme : un mysticisme barbare, qui enthousiasma toute une génération, qu'il a fallu détruire dans une guerre mondiale, et qu'il ne faut pas traiter avec légèreté et condescendance, car on en retrouve l'essence chez tous les djihadistes.

Une des forces du judéo-christianisme est d'avoir toujours cherché à concilier la raison, le logos, avec l'irrationnel de la foi. C'est un long combat, il a pris des formes parfois violentes, il est inachevé. J'en suis, comme beaucoup d'autres, un modeste exemple. Toutefois, le débat raison-foi a fini par prendre en Occident une forme plus intellectuelle que physique. Nous avons su tirer les leçons de nos guerres de religion et, grâce à la science, recherche et respect des faits sont entrés dans notre culture qui recherche une cohérence objective. Il serait pourtant présomptueux de penser que l'esprit des Lumières est fermement établi, tant en Europe où il est né, que dans le reste du monde où il peine à s'établir. Cet esprit des Lumières est celui qui a permis à l'Europe de faire un bond dans le processus d'humanisation de l'Homme qui semble caractériser l'histoire de l'espèce

humaine et faire sa singularité parmi tout ce qui vit. La logique des faits d'observation, seule, ne nous permet pas de nous réconcilier avec le monde, car les faits découverts par les sciences sont multiples et leur découverte ouverte sur l'infini. Cet infini qui tant angoissait Pascal. Personnellement, je ne retrouve quelque sérénité qu'avec la foi, car grâce à la foi, je suis capable de prier.

Homo sapiens semble être le seul vivant produit de la nature dont le destin serait de contredire la nature. Nous n'avons pas d'ailes, mais nous avons appris le vol ; nous courons moins vite que plusieurs animaux (mais plus longtemps), pourtant nous savons aller plus vite que le son ; la copulation engendre le plaisir et la vie, nous avons inventé le *coitus interruptus*, le préservatif, puis la pilule qui séparent génération et plaisir pour éviter la procréation et garder le plaisir ; certaines communautés ont inventé la clitoridectomie, qui sépare génération et plaisir pour réduire la copulation à sa fonction reproductrice chez la femme, etc., etc. Et quoi de moins naturel que la prière ? Non pour demander ou remercier comme à papa-maman, mais pour la joie de faire oraison, comme dans ce livre.

Chapitre II « *Emitte lucem tuam, et veritatem tuam* » (Envoie ta lumière et ta vérité)

Je l'admets, se dire dans un état de prière quotidien dans un monde que l'on s'accorde à proclamer « moderne » peut sembler étrange. Plus étrange encore si l'oblat que je suis pense, avec raisons, que dans son premier mouvement la société moderne s'est lentement construite contre un récit religieux dominant. Rien de plus normal puisque l'instant où nous sommes *hic et nunc* est le résultat de tous les instants qui l'ont précédé : il est face aux mystères de nos libertés du présent qui préparent les instants du futur. Car plus le temps passe et plus les récits se multiplient, y inclus les non-récits issus des sciences. Plus le temps passe et plus les récits sont en contact et se contaminent les uns les autres. Plus le temps passe et plus nous devenons responsables des récits que nous acceptons. Il y a là une responsabilité écrasante pour l'être du présent que nous sommes, et je comprends que nous fassions tout pour n'y pas penser. Moi, comme vous. Cette inévitable et nécessaire légèreté qui nous fait du mal et du bien est une des sources de ma prière. La prière commence comme une pensée avant même que d'être, selon les drames et les réjouissances : demande, imploration, remerciement ou simple joie de prier. Une pensée, cela ne se voit pas, cela ne se mesure pas selon les notions traditionnelles de masse et de poids, on ne sait pas dans

quels êtres sur Terre la pensée apparaît : les dinosaures, les sauriens, les oiseaux ?

Les mammifères ? Peut-être... avec des degrés d'intensité variables d'une espèce à l'autre et d'une individualité à l'autre. Une seule certitude : il y a un *continuum* de la pensée dans le monde ! Elle est immatérielle bien qu'issue de la matière, et l'espèce qui s'est baptisée *Homo sapiens* semble pour l'heure au sommet de la pensée de toutes ces choses vivantes qui pensent. Avec chez *Homo sapiens*, comme chez les autres mammifères, d'importantes variations d'une activité cérébrale à l'autre : parmi tous ses contemporains, René Descartes (1596-1650) est le seul à avoir clairement formulé « Je pense donc je suis », et ceux parmi nous qui vivent au contact des animaux savent que certains de leurs chiens, chats, vaches, cochons, chevaux, ou éléphants sont plus intelligents que d'autres. En plongée en apnée, j'ai vu un poulpe, il avait fixé à un de ses tentacules un petit coquillage avec lequel il refermait parfaitement le trou qui lui servait de refuge. Il ne fumait pas la pipe et ne jouait pas du violon, mais je jurerais qu'il m'a dit : « Élémentaire, mon cher Watson ! »

Je pense qu'il n'est pas faux de dire que « la société moderne » n'est pas un objet fini aux contours fixes, mais un processus largement inachevé dont l'achèvement dans le temps, et dans son but s'il en est, est pour nous imprévisible. Ce processus a commencé lorsque les récits qui expliquaient le monde ont été défiés, et parfois remplacés, par des

explications philosophiques puis scientifiques. Dans les sociétés modernes ainsi définies, la coexistence pacifique des récits et des explications scientifiques crée une dynamique spécifique des savoirs : une aventure moderne qui à la fois nous éloigne de la nature et nous en rapproche, car comme l'a dit en son temps Léonard de Vinci : « Mieux on comprend, plus on aime », ce qui, hélas, n'empêche pas l'amour de se fourvoyer parfois.

On l'aura compris, j'appelle « récits » les mythologies, les religions, les idéologies (les délirantes et celles qui se prétendent scientifiques)... bref, toutes les cohérences subjectives. Elles sont des récits qui se présentent comme des explications totales ou partielles dont nous ne pouvons nous assurer de la véracité ou de l'erreur tant que la pensée demeure à l'intérieur même du récit : il faut y croire ou faire comme si ! Sauf si elle est issue d'une expérience bouleversante, la foi est le produit d'un récit. Pour savoir s'il y a erreur ou vérité, il faut sortir du récit. J'en donne deux exemples.

En lisant l'Illiade de Homère, écrite il y a environ 3000 ans, on apprend que les Grecs attribuaient les épidémies à Apollon lançant une pluie de flèches de son arc d'argent. Pour les femmes, les flèches étaient décochées par la déesse Artémis. Il est impossible expérimentalement de prouver que les épidémies proviennent ou ne proviennent pas de cela. Prouver que cela est faux demande de sortir du récit grec et

de s'adresser à Monsieur Pasteur, dont le savoir peut de façon expérimentale être démontré vrai ou faux, d'où son statut de cohérence objective. Les récits sont puissants, ils ont une extraordinaire capacité à se transformer pour s'adapter à de nouveaux contextes : au musée de Hanovre en Allemagne, le *Landesmuseum*, j'ai vu le tableau d'un maître inconnu du XVe siècle « Le Christ jetant les flèches de la peste » (1424).

Une série d'épidémies, toutes appelées « peste », frappa l'Europe méditerranéenne dès le VIIe siècle pour devenir cataclysmique à partir du XIVE et toucher tout le continent. Au centre du tableau (c'est aussi un récit), le Christ est aux cieux d'où il fait tomber une pluie de flèches sur la Terre. Sur le côté droit du tableau, deux saints hommes et une femme prient ; sur le côté gauche, trois saintes femmes sont aussi en prière, l'une d'elles a déployé son tablier où elle reçoit quelques flèches pour protéger la Terre. Au sol on voit des corps, de tous âges, sexes et conditions, raides morts. Détail intéressant, les flèches plantées dans les corps le sont sur les points précis où les bubons de la peste noire apparaissent lorsque la maladie est déclarée. À travers ces deux exemples, on voit clairement que pendant environ 2500 ans les épidémies ont été expliquées en Europe selon le même type de récits qui induisait des mesures de protection non médicales : des sacrifices de bétail à Apollon chez les Grecs ; des prières, des processions et des constructions (colonnes mariales) chez les chrétiens.

Et ce n'est pas fini. Prenons l'exemple d'une publicité télévisée en faveur d'un analgésique. Les agents qui causent la douleur sont en général représentés par des signes visuels négatifs : points rouges, masses amorphes verdâtres (beurk !), etc. Le remède qui combat la douleur est représenté par des signes visuels positifs (youi !). Les signes iconiques positifs et négatifs peuvent être amplifiés par des signes sonores. On assiste alors au combat des signes positifs qui *in fine* terrassent les signes négatifs, et la douleur est miraculeusement vaincue sur fond sonore de marche nuptiale. Fin du film qui a ramené notre système imaginaire 3000 ans en arrière ! Ce qui n'est positif ou négatif qu'en fonction du contexte dans lequel se place l'instant publicitaire.

Ces exemples montrent que les récits demeurent de puissants éléments de notre réalité mentale. Aujourd'hui comme hier, tous les hommes et groupements d'influence maîtrisent la production de récits, ou la production de doutes contre les récits concurrents. Le but ultime est de permettre aux puissants d'exercer un contrôle en usant d'un minimum de violence. Le recours à la violence ne devient nécessaire que si le récit dominant et organisateur est violemment remis en cause. La violence de la remise en cause est définie par le contenu du récit dominant. C'est ainsi que les sociétés ouvertes ou démocratiques ont une définition de la violence des récits concurrents beaucoup plus restreinte que les sociétés fermées ou totalitaires qui considèrent comme

violent tout récit opposé au leur : on ne court pas les mêmes risques si l'on critique un récit dominant aux États-Unis, en Corée du Nord ou en Arabie Saoudite. Dans l'histoire du monde occidental et en particulier en Europe, à travers un long processus un nouveau système d'explication du monde est apparu : un récit qui, en raison de sa cohérence objective (et non subjective) n'était plus un récit. Aujourd'hui nous appelons ce non-récit : la science. Les mathématiques ont été à l'origine de ce nouveau monde mental qui se confond avec ce que nous appelons le monde moderne ou la société moderne.

Il est impossible de dire où et quand ce processus a commencé. Il semble être une caractéristique propre à notre espèce dont nous pouvons identifier des manifestations plus ou moins fortes dans toutes les régions du monde à un moment ou à un autre. Plus de 4000 ans av. J.-C., les mathématiques ont probablement été inventées au Moyen-Orient par les Sumériens et les Babyloniens en même temps que l'écriture. Les prêtres-architectes de l'ancienne Égypte les ont perfectionnées ; puis, vers 500 av. J.-C., à la suite de leurs contacts avec les Chaldéens et les Égyptiens les Grecs ont contribué à fermement établir le savoir mathématique : théorèmes de Pythagore, d'Euclide, etc. Plusieurs siècles après, le chiffre « 0 », de la façon dont nous l'utilisons aujourd'hui, a été inventé par les mathématiciens indiens du troisième siècle apr. J.-C. et, peut-être, plus tôt encore. Le terme « zéro » vient du sanscrit "*sunya*" qui signifie « vide »,

devenu *as-sifr* en arabe et *zephito* en italien. Aux premiers siècles du Moyen Âge en Europe, les meilleurs savoirs mathématiques étaient enseignés à Padoue et dans d'autres villes du nord de l'Italie où le commerce et les techniques bancaires se développaient en même temps que certaines industries : textiles, verre, savon... À partir de cette brève énumération des contributions de nombreuses civilisations, on comprend que l'émergence d'une nouvelle forme de savoir fut la résultante d'un long processus de dialogue entre des êtres humains venant de diverses cultures. Combien de personnes ont-elles contribué à ce long processus ? Impossible de le savoir, notre seule certitude sur ce point est que ces individualités étaient une minorité par rapport à la population totale de leurs temps et territoires.

Ce fait minoritaire est mystérieux. Il est difficile de comprendre comment de telles individualités inventives ont pu devenir possibles, et comment une fois devenues possibles ces individualités ont pu faire de leur savoir un fait de société et non une cause d'exclusion, voire d'élimination. C'est un fait que certaines sociétés humaines, si elles ont réussi à rendre possible l'émergence de telles individualités inventives, ont largement échoué à socialiser leur inventivité ; au mieux ces individualités ont été marginalisées ; au pire, elles ont été éliminées. Ces sociétés sont des sociétés de la répétition du même et de la répression du dissemblable, elles n'inventent rien, elles survivent aujourd'hui en parasitant les créations des individualités issues des sociétés inventives. Il

faut donc insister sur ce double phénomène individuel et social qui permet à des individualités inventives d'exister ; et, par leurs travaux et découvertes, d'alimenter le processus de création de cette nouvelle façon de comprendre, d'expliquer et d'agir sur le monde naturel où nous vivons. Dans le passé, cette façon nouvelle s'intégrait partiellement aux récits qui dominaient le paysage mental de leurs époques : par exemple, les observations et calculs sur les mouvements des planètes servaient à faire des horoscopes. Aujourd'hui, nous appelons cette façon nouvelle « la science », elle est une production simultanément individuelle et collective, les Grecs l'appelaient philosophie ; au XVIIe siècle on disait philosophie naturelle, ou science naturelle, par opposition à ce qu'à la même époque, les chercheurs de l'inutile appelaient « science abstraite ou occulte » qui regroupait tout ce que l'on appelle aujourd'hui « la magie » : alchimie, kabbale, astrologie, numérologie, etc.

Alors que je laisse aller ma pensée, bien que je ne sois pas un mathématicien, je donne une grande importance aux mathématiques dont la grande mathématicienne française Claire Voisin (née en 1962) dit qu'elles sont « Beauté et vérités supérieures ». Je veux expliquer mon choix. C'est un problème de langage. Je l'ai annoncé un peu plus avant : la société moderne, la modernité pour faire court, est un processus qui a commencé lorsque les récits qui expliquaient le monde ont été défiés par les explications scientifiques. Les récits qui expliquaient le monde utilisaient le langage

ordinaire pour exprimer ce qu'ils considéraient comme la vérité, la seule vérité. Dans les premiers siècles de son développement, la science n'utilisait pas les langages ordinaires. Les mathématiques étaient le langage de la science. Le langage mathématique créait une forme totalement nouvelle de description du monde, et jusqu'à la fin de sa vie Léonard de Vinci a fait des mathématiques.

Une caractéristique de ce nouveau langage était sa précision, une autre était son effet cumulatif : les résultats obtenus par un scientifique pouvaient être critiqués et utilisés par un autre pour faire d'autres découvertes qui progressivement créait un univers mental de cohérence objective. Ce processus critique et cumulatif existait dans le domaine des récits dotés d'une cohérence subjective, il ne modifiait ni le sens ni le caractère indémontrable des récits. Ce processus critique objectif ou subjectif est apparu assez tôt dans l'Europe non méditerranéenne. Aux XIe et XIIe siècles déjà nous voyons des signes évidents de sa présence dans l'œuvre du scolastique parisien Pierre Abélard (1079-1142). Ou encore chez Bernard de Chartres (1100 ?-1160) un platonicien et aristotélicien qui fut l'évêque de Quimper en Bretagne. Pendant la première moitié du XIIe siècle, il enseignait et dirigeait l'École de la cathédrale de Chartres. Un étudiant anglais passé par cette École, Jean de Salisbury (1115-1180), rapporte ce propos de Bernard de Chartres dans le livre trois de son *Metologicon* :

« Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos, gigantium humeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora videre, non utique proprii visus acumine, aut eminentia corporis, sed quia in altum subvenimur et extollimur magnitudine gigantea. »

On peut traduire ainsi : « Bernard de Chartres disait : nous sommes comme des nains montés sur les épaules des géants afin que nous puissions voir plus de choses et plus loin qu'eux, non par ce que notre vision est plus forte, ou notre taille plus haute, mais parce que nous sommes soutenus et rendus plus grands par la taille des géants ».

Évidemment, pour les penseurs de l'École de Chartres, les géants sont Platon et Aristote. Selon la tradition philosophique, devant le portique de l'académie de Platon était écrit « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Ce qui est une façon d'insister sur le fait que le savoir scientifique est cumulatif et non répétitif : nous sommes toujours obligés de monter sur les épaules des géants. Cinq siècles après l'École de Chartres, la phrase rapportée par Jean de Salisbury, conseiller de Thomas Becket en Angleterre puis évêque de Chartres jusqu'à sa mort, est citée par Isaac Newton (1642 ou 43-1727) le découvreur des lois de la gravitation universelle. Enfin, Stephen Hawking, l'un des grands théoriciens de l'astrophysique et des mathématiques modernes a intitulé un de ses livres « *On the shoulders of giants* » (2002) : « Sur les épaules des géants ». Il n'est pas évident de monter sur les

épaules des géants. Pour réussir l'exploit, il faut qu'il y ait des géants ; que de futurs géants puissent être formés afin de monter sur leurs épaules (et non de simplement répéter leurs messages) ; et que leurs découvertes soient acceptées pour de nouvelles escalades. Ce processus qui peut paraître simpliste a été parfaitement mis en œuvre par l'Église pendant plusieurs siècles.

L'École de Chartres, où Platon, Aristote et Pythagore étaient enseignés a joué un rôle important dans la diffusion de la pensée philosophique en Europe. Dans les écoles d'éducation supérieure des ordres religieux, depuis le VIII^e siècle les Arts libéraux étaient enseignés. Par exemple, dès le XII^e siècle, l'abbaye de Cluny compte plus de mille dépendances en Europe où, souvent, en plus de la vie monacale un enseignement est diffusé. L'enseignement de base était divisé en deux groupes de disciplines : la grammaire, la dialectique et la rhétorique constituaient le *Trivium*. La géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique formaient le *Quadrivium*. Toutes les grandes institutions d'enseignement de l'époque, et ce jusqu'au XIX^e siècle, étaient dirigées par des ordres religieux. Ne cherchez rien de tel dans les médersas où se donne l'enseignement religieux de l'islam, vous n'y trouverez que l'apprentissage par cœur des versets du Coran, plus quelques commentaires sur la vie du Prophète. L'Europe avait déjà plus de soixante universités au XVI^e siècle : Italie, France, Espagne, Angleterre, Écosse, États allemands, Bohême, Pologne... La division des

savoirs entre *Trivium* et *Quadrivium* existait déjà sous l'Empire romain dont l'Église était l'héritière systémique par l'usage de la langue latine ainsi que par le système administratif ecclésiastique qui reprenait largement les divisions administratives de l'Empire romain. Les premiers géants sur les épaules desquels les clercs sont montés étaient des auteurs latins : Cicéron (106 av. J.-C.- 63av.), Virgile (70 av. J.-C.- 19av.), Tacite (58-120), Plutarque (46-125)... saint Augustin (354-430)... saint Thomas d'Aquin (1225-1274) ; puis, ils sont montés sur les épaules des penseurs grecs grâce à des traductions latines, et parfois arabes, des auteurs de l'Antiquité grecque. À travers tous ces créateurs antiques, les mathématiques, dont le langage n'était pas celui de la parole courante, restaient discrètes, mais présentes.

Le langage nouveau qu'étaient les mathématiques a eu une longue lignée de créateurs. Elle se continue aujourd'hui, ses héritiers et créateurs sont de plus en plus nombreux et viennent du monde entier. Ce sont avant tout des individualités et non des collectivités ou des institutions, mais, ces individualités sont issues de collectivités et d'institutions qui les ont formées. Nommer tous ces esprits créateurs signifierait une liste de milliers de noms de tous pays et civilisations. Je n'en mentionnerai que deux en raison de leur importance dans l'histoire européenne. Le premier, Gerbert d'Aurillac (938-1003) était un moine bénédictin qui devint pape (999-1003) sous le nom de Sylvestre II. On lui doit, par ses contacts avec les Arabes établis en Espagne,

l'introduction des chiffres arabes, y inclus le zéro. Le second est Galileo qui utilisa les chiffres arabes, l'algèbre et la géométrie pour découvrir ce qu'il appelle « le langage de la nature ». Lors d'une visite au musée Galilée de Florence, j'ai trouvé une lettre de Galileo datée de 1623 dans laquelle il écrit :

« La filosofia è scritta in questo grandissimo libro che continuamente ci sta aperto inanzi a gli occhi (io dico l'universo), ma non si puo intendere se prima non s'impara a intender la lingua, e conoscer i caratteri, ne'quali è scritto. Egli è scritto in lingua matematica, e i caratteri son triangole, cecchi, ed altre figure geometriche, senza i quali mezi è impossibile a intenderne umanamente parola.»

Que l'on peut traduire ainsi : « La philosophie est écrite dans le Grand Livre de la nature qui est en permanence ouvert devant nos yeux (ce livre est l'univers), mais il ne peut pas être compris si, avant tout, on n'apprend pas la langue qui permet de le comprendre ; et si l'on n'apprend pas également à connaître les signes dans lesquels le livre est écrit. Il est écrit dans la langue des mathématiques et les signes utilisés sont les triangles, les cercles et d'autres figures de la géométrie sans lesquels il est impossible aux êtres humains de comprendre la parole de la nature ».

Cette façon nouvelle de comprendre « la parole de la nature » est vite entrée en collision avec le récit qui dominait la société européenne de l'époque. Ce récit était exprimé

dans les mots de la Bible de la façon dont ils étaient compris par l'Église catholique et la chrétienté du temps. La collision s'est manifestée dans le débat sur l'héliocentrisme. Selon les interprétations bibliques d'alors, la Terre était le centre de l'univers. Les mouvements circulaires des planètes, Soleil inclus, se faisaient autour de la Terre (système de Ptolémée). Les mathématiciens qui calculaient le mouvement des planètes, tant pour faire des horoscopes (une des spécialités de Kepler) que pour mesurer le temps en jours, semaines et années, rencontraient des difficultés, car le système centré sur la Terre, consacré par l'Église, ne permettait pas des calculs précis. Par exemple, la planète Mars n'était jamais observée où elle était supposée se trouver selon les calculs utilisant le modèle de Ptolémée. La trajectoire elliptique de Mars sera exposée par Kepler en 1609 dans son *Astronomia Nova*, qui apporte de nouveaux développements au système de Copernic. Kepler est né en 1571 dans un village du Wurtemberg en Allemagne, il est mort à Ratisbonne en 1630. Sa vie d'étude se déroula pendant les guerres de religion en Europe (la guerre de Trente Ans). Les troubles l'obligèrent à de nombreux déplacements : Tübingen, Graz, Prague, Vienne, Güglingen, Ratisbonne. C'est dans cette époque violente, et dans ce contexte scientifique qui unit la petite communauté scientifique européenne, que les calculs de Galilée l'amenèrent à déclarer haut et fort que le modèle héliocentrique était vrai et que les autres modèles utilisés étaient des récits. Afin de renforcer cette image de « nains

sur les épaules des géants » qui est le destin de tout penseur rigoureux, je crois bon de préciser que les calculs de Galilée étaient probablement influencés par les convictions et les calculs héliocentriques d'un pasteur protestant allemand, Michael Maestlin (1550-1631) qui correspondait avec Galilée et qui avait été le professeur et le mentor de Kepler, protestant lui aussi.

Contrairement à une opinion simplifiée, l'Église n'était pas totalement opposée à l'héliocentrisme, peut-être en raison du fait qu'un grand nombre de mathématiciens du Moyen Âge et de la Renaissance étaient des clercs. Le premier Européen qui publia un livre célèbre présentant les fondements mathématiques de l'héliocentrisme était un prêtre polonais du nom de Nicolaus Copernicus (1473-1543). Conscient des difficultés que ses assertions pouvaient causer aux croyances de son temps, il ne publia son livre qu'à la fin de sa vie, en 1543, et, selon les usages, il dédia *De Revolutionibus* au pape Paul III. Le livre présente la théorie de Copernic comme une hypothèse qui permet des calculs précis pour établir le calendrier et le mouvement des planètes. Dans son introduction à *De Revolutionibus*, un collègue et ami de Copernic, Andrea Osiander, un pasteur protestant, reprenant les mots de Copernic écrit :

« Car il y a plusieurs années, sous le pontificat de Léon X, le concile de Latran avait considéré réformer le calendrier ecclésiastique, aucune décision n'avait été prise en raison du

seul fait que l'extension de l'année, des mois, et le mouvement du soleil et de la lune n'avaient pas été mesurés avec une précision suffisante. »

Grâce à Copernic et à d'autres mathématiciens, des calculs précis ont été faits et le calendrier a été modifié au point qu'à l'empereur de Chine, quelques années plus tard, les Jésuites ont prédit au jour et à la minute près une éclipse de Soleil. L'exploit n'était possible qu'en utilisant les calculs fondés sur l'héliocentrisme. On peut dire que l'Église avait accepté l'héliocentrisme en tant que théorie, pas en tant que vérité. C'est la question de la vérité qui a rendu inévitable le conflit avec Galilée (1564-1642). Par ses expériences, observations et calculs, Galilée savait que l'héliocentrisme n'était pas une hypothèse mathématiquement utile, c'était la vérité : la Terre n'est pas le centre de l'univers ! Une affirmation aussi forte provoqua l'Église (même condamnation de Galilée chez les pasteurs protestants). En 1633, Galilée qui vivait alors à Florence fut convoqué à Rome où l'Inquisition le força à dénoncer ses assertions scientifiques héliocentriques. L'abjuration de Galilée est un texte long et pénible, une phrase suffira :

« J'abjure d'un cœur sincère et d'une foi véridique, je maudis et déteste lesdites erreurs et hérésies, et en général toutes et chacune des fausses et sectaires pensées contraires à la Sainte Église Catholique ; et je jure qu'à l'avenir je ne dirai ni n'affirmerai en paroles ou en écrits des choses qui pourraient

me rendre suspect de la même manière ; et si je connais un hérétique, ou une personne suspectée d'hérésie, je la dénoncerai à ce Saint-Office, ou à l'Inquisiteur et à la juridiction du lieu où je pourrais alors me trouver.»

Dans l'histoire européenne contemporaine, de semblables confessions seront entendues dans au moins deux circonstances : pendant les procès que Staline multiplia dès 1936, lorsque de vieux communistes confessèrent leurs idées « erronées » ; et en 1944 en Allemagne quand un groupe de militaires et de civils avouèrent leur participation au coup d'État manqué contre Adolf Hitler. Il n'en demeure pas moins que l'Inquisition catholique n'était pas le NKVD ou la Gestapo, Galilée ne fut pas torturé ni assassiné. Ayant abjuré, il eut plus de chance que le malheureux Giordano Bruno brûlé vif à Rome sur la place aux Fleurs en 1600. Galilée a continué ses recherches, pas en astronomie, mais en physique sur le mouvement, les masses, les poids, l'optique, etc. Au regard de l'Histoire, l'affaire n'en est pas restée là. Déjà, en 1741, les preuves de l'héliocentrisme s'accumulant, notamment grâce à Newton (un anglican), le Pape Benoît XIV donna la permission d'imprimer **toutes** les œuvres de Galilée. Un peu plus tard, en 1757, les œuvres défendant l'héliocentrisme étaient sorties du catalogue des livres interdits par l'Église : mais pas ceux de Giordano Bruno qui allaient bien au-delà de l'héliocentrisme et présentaient un récit, et non des raisonnements scientifiques, largement opposé à celui de l'Église. Pour finir, quatre siècles après la condamnation de

Galilée, dans un discours devant l'Académie pontificale des Sciences, à Rome le 31 octobre 1992, le Pape Jean Paul II a admis que Galilée n'aurait pas dû être condamné. Précisons que depuis 1986, l'astrophysicien Stephen Hawking, il se dit athée, est membre de cette académie créée par Pie XI en 1936 (à l'époque où Staline...). Le cardinal Poupard qui présidait la commission pontificale chargée par le pape de réexaminer le cas Galilée déclara en 1992 :

« Héritiers de la conception unitaire du monde, qui s'imposa universellement jusqu'à l'aube du XVIIe siècle, certains théologiens contemporains de Galilée n'ont pas su interpréter la signification profonde, non littérale, des Écritures, lorsqu'elles décrivent la structure physique de l'univers créé, ce qui les conduisit à transposer indûment une question d'observation factuelle dans le domaine de la foi [...] *Il faut loyalement reconnaître ses torts, comme vous l'avez demandé, Très Saint-Père.* » (réf. Discours de M. le Cardinal Paul Poupard, les italiques sont dans le texte original)

Lorsque le Cardinal Poupard dit en 1992 qu'il ne faut pas confondre la structure factuelle physique de l'univers avec ce qu'en disent les Écritures, il reprend une phrase écrite en 1615 par Galilée dans une lettre à la Grande-Duchesse Christine de Lorraine (1566-1637) : « Le Saint-Esprit nous enseigne comment aller au ciel et non comment le ciel va ! » Ceci met le christianisme en opposition totale avec le Coran

qui, par exemple dans sa sourate 25, verset 47/45 dit au croyant « comment le ciel va » selon la seule volonté d'Allah :

« Ne vois-tu point comment ton Seigneur a fait mouvante l'ombre ? S'il l'avait voulu, Il l'eût faite stable. Nous avons en outre fait du soleil un guide de cette ombre. »

On comprend que Galilée n'ait pas été possible dans le monde musulman. Pour sa part, dans sa lettre à Christine de Lorraine, Galilée exprime ce qui différencie les mondes du récit, qui nous disent pourquoi nous sommes au monde, de celui des sciences, qui nous disent comment ça marche. Quand je dis « les mondes des récits », je n'implique pas une infériorité de ces mondes par rapport à celui des sciences. Il s'agit d'autre chose. L'aventure de la pensée a commencé par créer des cohérences subjectives, plus ou moins sophistiquées selon les civilisations, qui ont ou n'ont pas ouvert la voie à des cohérences objectives : avant l'astronomie, nous avons eu l'astrologie ; avant la chimie l'alchimie, etc. Les récits font partie de notre perception de la réalité et la réalité tant objective que subjective demeure la grande énigme de l'univers. On ne peut pas totalement séparer l'objectif du subjectif car c'est le sujet qui définit l'objectif. Tous les récits naviguent avec plus ou moins de bonheur entre ces deux pôles inséparables. Et c'est parce que le sujet ne peut pas accepter de se réduire à l'objet que l'infini des faits objectivement découverts par la science ne nous satisfait pas totalement. Il y a dans le sujet une part de

rêve, disons d'imagination, qui a besoin d'être satisfaite. Elle l'est souvent par des récits riches et stimulants, mais parfois pauvres et clos sur eux-mêmes. Il me semble qu'il n'existe pas de cultures sans récits, toutes en ont produits. Il ne fait aucun doute que les récits sont consubstantiels à l'espèce humaine, cela commence chez l'enfant qui veut qu'on lui raconte une histoire avant de s'endormir. Une fois adultes, les récits continuent à nous endormir. S'ils ne nous disent pas grand-chose de ce qu'est l'univers, ils nous disent beaucoup de ce que nous sommes, et pas seulement pour nous endormir. Si nous prenons en compte la multiplicité des récits qui ont existé et existent parmi les *Homo sapiens*, on doit admettre que notre espèce est douée d'une imagination prodigieuse et sa diversité semble sans limites imaginables. Ce qui plaide en faveur des récits contre les sciences. En effet : si nous n'existions pas sur cette terre, n'importe quel fruit tombant d'un arbre suivrait la loi de la chute des corps de la physique de Newton, mais personne ne serait là pour en faire le calcul. Par contre, aucun récit n'est concevable en dehors de notre existence. La capacité d'une société à accueillir et à produire des récits différents et à les combiner entre eux est, peut-être, un bon indicateur du niveau de développement atteint par une civilisation. De ce point de vue, l'abondance ou la rareté des récits dans une société est le pendant des déchets qu'elle produit. Les poubelles des sociétés humaines de l'aube de l'humanité ne contiennent que peu de choses (tous les préhistoriens vous le confirmeront), alors que celles des

sociétés les plus développées de notre temps sont tellement abondantes qu'elles posent de graves problèmes qu'il est urgent de résoudre. Le cinéma, grand producteur-consommateur de récits, est une claire démonstration de ce processus de multiplication et de désacralisation des récits qui est une des caractéristiques de la modernité. Dans ce processus, ce que les sciences nous ont appris, c'est que la réalité est infiniment complexe, plus complexe même que notre capacité à comprendre le concept de complexité. Ce fait fut magnifiquement compris par le penseur et mathématicien Blaise Pascal : « Mais si notre vue s'arrête là que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée s'en approche, nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. » Pensées 199-72 H (9). Première édition 1670. Lafuma, Seuil 1963. On trouve aussi chez Pascal cette image magnifique du savoir comme une sphère qui se gonfle et de ce fait voit chacun de ses points en contact avec un espace d'ignorance qui croît en même temps que la sphère des connaissances : le savoir nous enseigne l'étendue de nos ignorances ! Chapeau !

Je crois comme Blaise Pascal que la foi est un saut dans l'irrationnel, que la pensée logique ne la peut décrire que comme un pari contre le néant. Le « pari » de Pascal se

résume ainsi : « Si la vie éternelle existe, celui qui vit le bien pour l'obtenir aura la vie éternelle ; ne pas vivre le bien au prétexte que le néant suit la mort, c'est ne gagner que le néant, rien ; et risquer de perdre la vie éternelle, si elle existe. Le pari rationnel est donc celui de l'éternité. » Vivre le bien, selon Pascal, c'est vivre un christianisme exigeant. Pascal n'avait pas besoin du pari pour vivre selon sa foi. Le lundi 23 novembre en « l'an de grâce 1654 » une vision fulgurante, qui dura deux heures environ, lui avait donné la certitude de la foi. Il a exprimé sa vision et sa certitude dans un document connu sous le nom de « mémorial de Port-Royal », un écrit d'une seule page qu'il garda secret et caché sur lui pendant toute sa vie, cousu dans la doublure de sa veste, et retrouvé peu de temps après sa mort. Pascal exprime sa foi en usant du langage du christianisme de son temps, et c'est très bien ainsi. Je ne décrirai pas ce que j'ai vu (une lumière aveuglante qui ne m'aveuglait pas et me donnait une sensation d'amour au-delà du concevable), car décrire cela me semblerait ridicule, mais ce fut aussi bouleversant pour moi que ce le fut pour Pascal, si j'en juge selon les documents et les témoins crédibles de son époque ; et de tous les temps, car si ce type d'expérience n'est pas fréquent il n'est pas inouï. Cela pose le problème des récits religieux face au phénomène inclassable de la foi ; vieux problème, étrangement et splendidement exprimé par un des Pères de l'Église, Tertullien, un Berbère romain de Tunisie (155 ou 165-225 ou 240) :

« Crucifixus est Dei Filius : non pudet quia pudendum est ; et mortuus est Dei Filius : prorsus credibile est ; quia ineptum est ; et sepultus resurrexit : certum est ; quia impossibile. »

En français cela donne : « Le Fils de Dieu est crucifié, je n'en ai pas honte quoique c'est honteux ; et le fils de Dieu est mort, c'est tout à fait crédible quoiqu'absurde ; il est ressuscité du tombeau : cela est certain, bien qu'impossible ». Tertullien exprime sa foi selon le contexte de son temps : Berbère romanisé (il introduit le latin dans la théologie chrétienne qui, jusqu'alors, utilisait le grec) il exprime aussi la honte de tout Romain devant le supplice de la crucifixion réservé aux esclaves. Pourtant, en dépit de ce qu'il juge absurde, il exprime sa foi, bien qu'absurde. Lorsqu'il m'advint de vivre ce que j'ai vu et ressenti, il m'a fallu longtemps pour en accepter la déraison.

Il ne faut pas se tromper de domaines : la poésie surréaliste de la foi, son absurdité, ne peut s'appliquer qu'au domaine qui est le sien... Dans le cours ordinaire de la vie, la raison est un guide magnifique, et mépriser la raison c'est aussi mépriser Dieu qui en aurait fait don aux hommes. La foi ne peut pas être un récit de plus lorsque celui qui la vit possède une culture scientifique qui l'empêche de confondre récit et vérité. La foi n'est ni rationnelle ni un récit, elle est un autre monde. Je ne dis pas cela pour convaincre, mais pour exprimer ma foi dans le contexte de mon temps : pour moi, la foi est une certitude absolue qui flotte sur un océan de

doutes ; une cohérence objective enrobée de subjectivité et vice versa ; une certitude illogique qui, parfois, cherche ses appuis. Outre Tertullien, et bien d'autres, je vois une preuve de la nature inexprimable de la foi chez Pascal qui garde secret le compte rendu de son expérience, alors qu'il est un homme célèbre pour ses expériences scientifiques, notamment sur « la question du vide ». De cette expérience de la présence de ce que nous appelons le divin, il ne parle pas, mais il en tire les conséquences en vivant le christianisme exigeant de son temps et de son milieu : le jansénisme, qu'il défend dans ses écrits. Tous les êtres qui vivent l'expérience bouleversante de la foi ne peuvent, s'ils en rendent compte, que le faire dans le contexte historique qui est le leur, et selon le profil psychologique qui est le leur. Je ne puis, pas plus que Pascal, échapper à mon temps, au contexte qui est le mien et à mon profil psychologique.

Mon Histoire et mon contexte sont ce que Blaise Pascal et beaucoup d'autres ont contribué à créer : cet ensemble que l'on appelle « société moderne » dont la France est un sous-ensemble. Je définis la société moderne comme un processus qui a commencé lorsque les récits utilisés par les êtres humains pour expliquer le monde et leur présence au monde ont été défiés par ce que nous appelons aujourd'hui les explications scientifiques. Ce processus commencé dans différentes parties du monde a atteint un point de non-retour en Europe entre le XVIe et le XIXe siècle. Entre 1863 et 1870, dans la préface à son Grand Dictionnaire Universel, Pierre

Larousse, né en 1817, écrivait : « Le temps des dogmes et des infaillibilités est passé ; il n'y a plus aujourd'hui que des faits scientifiques et des opinions ». Dans ce texte, « les infaillibilités » font référence au dogme de l'infaillibilité pontificale de l'Église catholique qui affirme que dans son sacerdoce, le pape ne peut pas se tromper lorsqu'il énonce les principes de la foi catholique. Ce dogme avait été largement débattu avant et pendant le 1er concile du Vatican, en 1869-1870.

Pierre Larousse est plein d'un bel optimisme en la science qui n'est pas dénué de fondements ; toutefois, nous savons d'évidence que la vie des récits est indépendante de celle des sciences : il n'est pas rare d'entendre des scientifiques éminents dans leur domaine soutenir des récits porteurs d'opinions délirantes, voire criminelles. Je pense à tous ces scientifiques allemands qui furent membres de « L'Ordre noir » SS créé vers 1936 par Himmler. Ce problème avait été très bien perçu par Emmanuel Kant ; même si déjà, au XVI^e siècle, Rabelais disait : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » (Gargantua. 1534). Le « savant fou » et criminel, soit par volonté du mal ou par perte de contrôle de sa création est un mythe puissant, issu des légendes juives du Golem, illustré par la littérature puis par le cinéma de façon quasi obsessionnelle dès le « Frankenstein » (1818) de Mary Shelley. Que la science porteuse d'un nouveau regard sur le monde puisse se combiner à des récits est un fait qui, aujourd'hui, n'empêche pas la pensée scientifique de

poursuivre son aventure particulière. Au XXe siècle, nous avons vu ce processus, qui se poursuit en Europe et dans tout l'Occident, gagner le monde entier et avec des succès rapides l'Inde et la Chine, où la majorité des êtres humains vivent aujourd'hui. Cela signifie que le processus va s'accélérer considérablement. Sauf si, par lui, nous provoquons une universelle catastrophe, celle évoquée par Einstein dans son propos déjà rapporté : « Le progrès technique est comme une hache qu'on aurait mise dans les mains d'un psychopathe. » Une situation parfaitement illustrée par les terroristes musulmans ; et avant eux, sur une échelle sans précédent, par les nazis.

Pendant une période relativement courte au regard de l'Histoire (quatre siècles environ), le savoir scientifique a donné naissance à des techniques et les techniques sont devenues des industries produisant des objets qui ont totalement changé nos vies, y compris la façon dont nous faisons la guerre. Si l'on exclut les articles élémentaires (vêtements, meubles de base, outils simples, etc.), plus de 90 % des objets que nous utilisons aujourd'hui n'existaient pas au XVIe siècle ; alors qu'une personne du XVIe siècle utilisait des objets qui existaient déjà quatre ou cinq siècles avant elle, et peut-être davantage. J'ai vu au musée de Prassempouy, une aiguille en ivoire de forme parfaite, semblable à celles, en métal, que l'on fabrique aujourd'hui... elle avait 30.000 ans. Aujourd'hui, il semble que l'effet cumulatif et exponentiel né de l'alliance du savoir et de la

création de nouveaux objets et de nouvelles façons de vivre soit de plus en plus fort et rapide ; à tel point qu'il nous effraie, car nos capacités intellectuelles sont plus faibles et plus lentes que le rythme et la quantité de découvertes scientifiques qu'une minorité de personnes (quelques millions pour quelques milliards de consommateurs) produisent chaque année : l'angoisse du « Toujours plus ! ». Alors la prière revient. Elle revient sous toutes ses formes, et comme elle est une manifestation de notre humanité, elle revient aussi sous une forme perverse, celle qui consiste à s'enfermer dans un récit primitif, dont les formules toutes prêtes déclarent la guerre aux autres : ceux qui ne partagent pas notre récit et en font la critique. Ce qui est très pratique : plus d'interrogations, plus d'angoisse, car « à la guerre les hommes pensent court ». Belle formule de Georges Duhamel dans ce beau livre de souvenirs de la Grande Guerre, paru pour la première fois au Mercure de France en 1925 et dont le titre est « Civilisation » p. 112 (édition de 1993).

On voit bien là que les récits ne sont pas toujours innocents. Ces constructions mentales qui aidaient à comprendre le monde avant que la science ne commence à présenter des explications alternatives peuvent être mortelles. Ces cohérences subjectives étaient confortables tant que l'on n'en sortait pas. Certaines étaient relativement ouvertes, au sens où n'étant pas totalement inclusives elles laissaient place à d'autres constructions mentales possibles : la mythologie des Grecs n'était pas un récit agressif, il toléra

les premiers pas de la science sous la forme des courants philosophiques de l'Antiquité, et des sciences ioniennes. Mais certains récits fermés étaient dangereux. Par exemple, la religion des Aztèques obligeait ses croyants à offrir le cœur battant des prisonniers sacrifiés au Soleil. Cette « cardiectomie » offerte au Soleil était censée protéger l'humanité de la fin du monde : un mal horrible pour éviter un mal plus horrible encore. On admettra que cette pratique, dont l'arrêt n'a pas provoqué la fin du monde, créait de gros problèmes aux voisins des Aztèques. La pratique est attestée par de nombreuses gravures sur les temples, par des fouilles archéologiques, et par des documents espagnols. En parler est politiquement incorrect selon les dévots du récit d'une sorte d'internationale de gauche de la bien-pensance, dont on peut résumer le récit de la façon suivante : « Les populations indigènes opprimées sont le bien, les mâles occidentaux blancs et oppresseurs sont le mal ». Qu'il soit de bien-pensance ou de mal-pensance, tout récit peut devenir un soutien à la violence primitive de l'espèce humaine. Cette violence est instrumentalisée afin de protéger, défendre et promouvoir un récit fondateur d'une identité exclusive. Toutes les identités placent leur récit sur une échelle d'exclusivité plus ou moins grande : celles qui fondent leur récit sur les liens du sang tendent à être exclusives, les autres sont, souvent, plus ouvertes. Il arrive aussi que le récit se sépare des liens du sang pour devenir « un sang nouveau », une violence nouvelle. Lorsque deux récits entrent en conflit,

il semble qu'ils fassent preuve alors d'une sorte de pragmatisme élémentaire : « Les ennemis de mon ennemi sont mes amis ! » La capacité de transformation des récits est surprenante, ils changent pour préserver l'essentiel, ils mentent à leurs adeptes et aux autres pour préserver des vérités indémonstrables. De ce point de vue l'alliance, puis la lutte à mort entre le national-socialisme et le communisme, entre Hitler et Staline, fut une extraordinaire aventure du mensonge pour préserver deux récits totalitaires à la fois proches et opposés.

Chapitre III « *Dies ire* » (Jour de colère)

Il faut parler de la violence. Toujours dénoncée, toujours présente, toujours utile, toujours dangereuse. En tant que mercenaire, sur une période d'une vingtaine d'années, j'ai pu épisodiquement être en contact avec la violence dans le monde. J'avais reçu une bonne formation universitaire, elle me donnait des outils pour essayer de comprendre la violence. Alors j'ai essayé, et j'ai appris quelques simples choses (je n'ose pas dire des « vérités »). La violence est un outil, dangereux, mais un outil semblable au marteau du forgeron. L'important est l'utilisation faite de l'outil. Le marteau peut être utilisé pour torturer et tuer, mais quand le marteau frappe le ciseau il est utilisé pour travailler le marbre et créer une œuvre d'art, comme la Vénus de Milo. Le marteau est aussi utilisé comme instrument de violence symbolique pour ouvrir et clore un débat : dans un Parlement, dans un tribunal... Dans les affaires humaines, la violence est un outil dangereux, car elle donne l'illusion d'une solution absolue. Staline avait l'habitude de dire : « Pas d'homme, pas de problème ! ». Si, à la fin, l'URSS n'a pas survécu, il faut en chercher une des raisons dans l'horrible cruauté dont les Russes ont souffert pendant toute la période communiste, elle-même héritière d'une longue tradition de cruautés. Dans ma vie professionnelle, j'ai vu la cruauté agir

comme une drogue addictive, une sorte de récit autonome et obscure. Pourquoi ? D'abord parce que dans l'immédiat, la violence est efficace ! Ensuite, parce que si la violence est utilisée mal à propos, elle crée les conditions qui entraînent son usage extensif irrésistible ; alors, le processus d'autodestruction commence. J'ai vu cela au Cambodge où l'élimination sans cesse plus large des ennemis désignés du régime communiste a créé de tels désordres dans les zones frontalières avec le Vietnam que l'armée vietnamienne a fini par envahir le Cambodge, et détruire le régime des Khmers rouges. Un régime qui élimina 1,2 million des 6 à 8 millions de Cambodgiens de l'époque : cerise sur le gâteau au cyanure de la gauche, le journal « Le Monde », un des organes de presse diffusant en France le récit de la bien-pensance mondiale, saluait le 18 avril 1975 la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges : « La ville est libérée [...] l'enthousiasme populaire est évident. » Idéologie quand tu nous tiens ! Difficile de se tromper davantage et de mieux égarer ses lecteurs.

De la *némésis* que porte la violence, je pourrais multiplier les exemples : la guerre éclair, ou *blitzkrieg*, victorieuse de l'armée allemande en Europe qui s'est achevée par la destruction de l'Allemagne et la suspicion que ce pays suscite encore. La guerre atroce menée dès 1937 par le Japon en Chine, l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, plus le lâchage au grand large du Pacifique de milliers de ballons incendiaires qui devaient brûler les forêts des États-Unis et du Canada, les attaques des kamikazes : le tout provoqua la chute de deux

bombes atomiques sur le Japon. Nous oublions la parole du Christ : « celui qui vit par l'épée périra par l'épée » que je comprends ainsi : la violence est un outil, pas un système. Un expert du genre, Napoléon Ier, l'a compris lorsqu'il dit à Las Casas : « On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus. » Les Allemands, les Japonais, les Turcs, et bien d'autres se sont assis dessus. De l'outil, ils ont fait un système. Si avant d'utiliser l'outil on n'a pas analysé les raisons de son usage, son but, et jusqu'où aller dans son usage afin de savoir s'arrêter à temps, si l'on n'a pas donné réponse à toutes ces questions et que l'on commence à user de violence, on va au désastre : Bush junior en Iraq, Sarkozy et Cameron en Lybie... Mais ce n'est pas parce que l'on aurait répondu à toutes ces questions que l'on sera assuré de vaincre : l'action est pleine d'impondérables, la victoire a besoin d'intelligence, de chance, et, peut-être, d'un accord mystérieux avec tout l'univers qui châtie à terme toute démesure. Certes, cela peut prendre du temps. Lorsqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, alors qu'on lui dit que le Vatican s'opposera à une de ses décisions Staline répond : « Le Vatican, combien de divisions ? », Staline est dans le culte de la force par l'épée... mais soixante-dix ans plus tard où est l'URSS ? Le Vatican est toujours là.

Nous vivons une époque où il n'y a plus de récits exclusifs, tous ont été plus ou moins superficiellement, ou profondément, parasités ou fécondés par des éléments issus des sciences. À la différence de leurs ancêtres, porteurs

exclusifs de récits collectivement acceptés, le processus d'individualisation des *Homo sapiens* a créé, surtout dans le monde occidental, mais non exclusivement, une multitude de récits de type « *Big Mac* ».

Je m'explique : à l'issue d'un glissement plus ou moins rapide des récits des paganismes originels vers celui du christianisme, l'homme du Moyen Âge en Europe était porteur du récit biblique, il en fut ainsi jusqu'à l'époque romantique environ. Selon d'autres processus historiques, l'homme du Moyen-Orient portait le récit coranique ; en Asie, il portait, selon les régions un récit hindouiste, bouddhiste, shintoïste, etc., etc. Nous n'en sommes plus là. Certes, selon les zones culturelles le « *Big Mac* » peut être, selon des formes plus ou moins nuancées, sous la dominance gustative d'un récit exclusif. De ce point de vue, l'islam a une capacité totalitaire forte : ses séides peuvent accepter de larges domaines issus des sciences et des techniques pour les mettre au service du récit coranique (par exemple : la chimie pour faire des explosifs, le pilotage pour transformer les avions en bombes volantes, etc.). Cette situation d'annexion des sciences et techniques au service d'un récit totalitaire existait dans certains pays du temps où les récits national-socialiste, fasciste, « suprémaciste » japonais, et communiste étaient dominants. Dans les régions où le récit dominant n'a pas un caractère totalitaire (grosso modo dans le monde occidental, en Afrique non musulmane et en Asie), les *Homo sapiens*, surtout s'ils sont des citoyens, composent aujourd'hui

un « *Big Mac* » éclectique et fortement individualisé : une couche de récit religieux, une couche de communisme, une couche de libre entreprise, une couche de « national-socialisme », une couche "droits de l'Homme", un rien de LGBT, un peu d'écologie, d'astrologie, de la science, etc., etc. C'est très étrange, mais c'est ainsi, nous vivons le temps des récits « *Big Mac* », ce qui, par la force des choses, engendre une certaine tolérance pour les récits multiples qui forment le « *Big Mac* » des individualités. Car chacun peut, en principe, retrouver quelques éléments de son récit dans celui de l'autre ; et puis il y a ce que l'on appelle les « cultures nationales » qui utilisent une langue commune. Force ou faiblesse ? Je n'en sais rien. Mais je sais que l'*Homo sapiens* porteur du récit de type « *Big Mac* » est dans son incohérence et parfois sa sottise un être plus complexe, potentiellement au moins, que le porteur d'un récit totalitaire. On a l'impression que les forces qui animent la vie préfèrent les systèmes complexes aux systèmes simples : toute l'évolution du vivant semble aller du simple au complexe. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, même si elle possède quelques fondements factuels. Une certitude pourtant : il est plus difficile de créer une force collective avec des êtres complexes qu'avec des êtres porteurs d'un récit totalitaire : une collectivité formée de porteurs de récits de type « *Big Mac* » a du mal à créer une volonté collective. De plus, le danger que court un système ouvert aux multi récits composés à la carte est de faire le jeu de minorités porteuses

d'un récit exclusif, c'est ainsi que les bolchéviques et les nazis ont pris le pouvoir en Russie et en Allemagne. Aujourd'hui, on voit ce danger des minorités actives s'exprimer dans le travail de sape des minorités musulmanes en Europe ainsi que dans la façon dont la minorité gay alliée à une mouvance bien-pensante de type « bo-bo » réussit, inter alia, à imposer à la majorité des citoyens de plusieurs pays des changements des lois régissant la filiation des enfants. Profiter de la tolérance pour imposer des actes juridiques issus d'un récit univoque met en danger les fondements de la tolérance, c'est jouer avec le feu et risquer des retours de flamme.

L'homosexualité est une particularité, une particularité est un fait, elle n'est ni un défaut ni une valeur, faire d'une particularité une obligation légale est une aberration. S'il faut appliquer à tout ce principe monstrueux d'égalité, allons y gaiement : puisqu'il y a des gens qui naissent avec un pied-baud, il faudrait que tous ceux qui naissent sans se mettent légalement à boiter pour respecter le principe d'égalité. Évidemment, cela implique que l'on doive aménager, si cela est possible, les escaliers de façon à faciliter la vie des gens qui ont des difficultés pour se déplacer ; ce type d'ajustement relève d'un pragmatisme intelligent, et non d'un récit d'idéologues. On voit par cet exemple que même dans les sociétés ouvertes, où la personne dispose de libertés appréciables, l'emprise totalitaire des récits est encore forte, car nous n'avons pas encore appris à vivre sans les certitudes indémonstrables issues des récits : nous voulons tous que « la

réalité soit comme je suis ». Nous avons besoin de croire, et nos croyances sont si fragiles que nous percevons comme une menace les croyances différentes. Étant entendu que parmi les croyances différentes, celles qui sont totalitaires doivent être combattues.

Je le dis en toute modestie et dans un esprit joyeux : dans sa certitude, la prière m'a délivré du besoin de croire. Dieu existe-t-il ? Je ne sais pas répondre à cela, mais je sais que ce que j'ai vu m'a plongé dans une joie étrange qui est au-delà du croire et ne pas croire (on trouve dans la Bible cette réponse de Dieu à un prophète : « Ma joie te suffit ! »). Pas besoin de jouer les prophètes pour en arriver là. Je peux expliquer cet « au-delà du croire et ne pas croire » de la façon suivante : ce que j'ai vu est mystérieux, mais le mystère de ce que j'ai vu est aussi respectable que le mystère de ceux qui n'ont pas vu ce que j'ai vu. D'où mon silence et ma prière.

La faiblesse des récits de type « *Big Mac* », toujours guettés par la tentation du récit totalitaire qui prend le contrôle, est un signe de notre immaturité ontologique, mais on peut se soigner. Cette métamorphose de l'être me semble avoir déjà commencé, je la crois inhérente à la fin du monopole de la vérité tenu par les récits dominants des cultures de l'*Homo sapiens*. La science a, en quelque sorte, fait entrer le ver dans le fruit ; et dans le fruit, le ver poursuit la métamorphose qui permettra au papillon de prendre son vol. Le fait que le récit totalitaire puisse toujours prendre le

dessus implique une lutte permanente pour **les** libertés : de pensée, d'opinion, d'expression et de non-expression (pour moi, la *gay pride* est une marche offensive contre les « autres », elle est une violation du droit des personnes hétérosexuelles à ne pas être scandalisées par l'expression offensante d'une spécificité minoritaire). On le sait au moins depuis Tocqueville : l'idéologie d'égalité conduit à de nouveaux totalitarismes. Malheureusement, nos élites contemporaines ne prennent au sérieux ni Benjamin Constant ni Tocqueville, elles se résolvent lâchement à « asservir la majorité à la minorité » qui braille le plus fort contre « la discrimination ». Il me semble que le grand combat de la modernité est celui qui oppose les récits ouverts, ceux qui ne prétendent pas au monopole de la vérité, aux récits fermés des tribus agressives qui à défaut des questions ont déjà la réponse. Nous avons vécu au XXe siècle un et peut-être deux épisodes de ce combat, que dans ses mémoires le Général de Gaulle appelle : « le combat pour l'Homme ».

Il est difficile de concevoir un récit plus fermé que celui du national-socialisme : la science (Darwin) enrôlée au service d'une chimère raciale, proclamant qu'une race dite aryenne a le devoir de dominer le monde. L'industrie et la maîtrise technique dont disposait l'Allemagne prénazie donnèrent des moyens pour transformer ce récit totalitaire, dont la cohérence subjective a séduit tout un peuple, en une série d'actions concrètes. Après avoir enthousiasmé le peuple par une mystique barbare et les élites scientifiques par des

programmes d'innovations révolutionnaires, le nazisme s'est effondré dans une apocalypse wagnérienne. Pour l'impérialisme japonais, dans son essence le récit a une composante religieuse soutenue par l'industrie de guerre du pays. Il s'agit de l'esprit modernisé du *bushido* (la volonté du guerrier de mourir devenue une pratique systématique de la brutalité dans l'armée japonaise) *et du shogun* (culte du chef de guerre nommé par le divin empereur). En résumé, cela donna le récit totalitaire suivant : « Les fils du soleil levant sont parmi les maîtres du monde, les Américains, les Chinois et les Coréens sont leurs ennemis, ils sont faibles et lâches (leurs soldats se rendent), le soldat japonais ne se rend pas, en sacrifiant sa vie à l'Empereur divin, il devient un dieu ! Benzai ! » Le résultat final de cette cohérence subjective est connu : plus de 20 millions de morts en Asie.

Pour le communisme ; moins absolue la fermeture du récit n'en était pas moins avérée : « La lutte des classes est le moteur de l'Histoire, la dictature du prolétariat abolira les classes et créera une société parfaitement apaisée (mais entretemps la lutte redouble en puissance et en férocité) ». Enfin, le récit fasciste, moins connoté sur des aspects raciaux ou religieux, s'appuyait sur un récit fantasmatique de l'histoire de la Rome antique et de sa domination sur une large portion de l'univers de son temps, ce récit eut moins de succès que les trois précédemment cités : Mussolini a fini exécuté par les Italiens, alors que les Allemands et les Japonais sont restés fidèles aux figures emblématiques de

leurs récits totalitaires jusqu'à la catastrophe finale. Au Japon, l'Empereur est toujours en place dans un pays qui, aujourd'hui, semble avoir globalement adopté un récit de type « *Big Mac* ».

Le récit coranique est aussi un bon exemple de récit fermé dont la cohérence subjective est séduisante : « La religion vraie est l'islam donné aux Arabes dans leur langue, ceux qui croient en autre chose sont des impies, les vrais musulmans doivent les combattre, leur faire payer un impôt en signe de leur humiliation, si nécessaire les tuer, si possible les convertir. Si les Arabes n'imposent pas au monde la vraie religion, Dieu enverra un autre peuple qu'il chargera de cette mission. De toutes les façons, la fin du monde arrive et vous irez en enfer, ou au paradis si vous avez cru et combattu ! » En tant que récit totalitaire, le récit coranique est, de loin, celui qui a remporté les plus grands succès dans l'espace et dans le temps. À côté du récit coranique, les autres récits totalitaires ont fait long feu : une vingtaine d'années pour le fascisme, une douzaine pour le suprémacisme japonais et le nazisme, moins d'un siècle pour le bolchévisme... quatorze siècles pour le « suprémacisme » musulman.

La relative polysémie du récit biblique ainsi que sa complexité spirituelle permettent de comprendre comment les chrétiens ont réussi à incorporer d'autres récits à celui du christianisme (par exemple, la mythologie grecque et romaine)... jusqu'à ce qu'un récit qui n'était pas un récit (la

science) supplante et remplace, pour une part, le récit biblique qui reste souvent caché dans des récits laïques ; par exemple, celui des droits de l'Homme. Dans l'histoire de *Homo sapiens*, avant le christianisme aucune autre religion n'a réussi à incorporer la démarche scientifique dans son système de civilisation. La civilisation la plus proche de la nôtre, celle du monde musulman, a totalement échoué sur ce point. Voilà qui me vaut excommunication et inquisition des dévots de la gauche bien-pensante. Mais comme le disait leur copain Lénine, « Les faits sont têtus ! » À partir du VIIe siècle, les musulmans ont conquis les territoires des grandes civilisations de l'espèce humaine : Assyrie, Égypte, Perse, Inde, Grèce (Asie Mineure). Jusqu'au XIIIe siècle, le monde musulman a produit des géants prêts à monter sur les épaules des géants qu'ils découvraient chez les peuples conquis. Hélas, dès le XIVe siècle c'est fini, les géants sont détruits par l'omnipotence prétentive du récit coranique, certains sont tués, d'autres se rétractent, d'autres encore et plus tard se réfugient dans les commentaires sans fin de commentateurs bornés. Le récit fermé a réussi à tuer la liberté d'être et de penser. J'ai trouvé l'écho de ma pensée au chapitre VI « Les sciences et l'enseignement » du « Discours sur l'Histoire universelle » (*al-Muqaddima*) d'Ibn Khaldûn (1332-1406). Le cadî et penseur musulman parle alors des sciences et de la philosophie grecques, la traduction est due à Vincent Monteil :

« Ces sciences intellectuelles et leurs représentants parvinrent à contaminer quelque peu l'Islâm. Beaucoup de Musulmans, dans leur ardeur à apprendre, se laissèrent séduire. Ceux qui commettent ce péché doivent en subir les conséquences – mais, « *si Dieu l'avait voulu, ils ne l'auraient pas fait* » (sourate 6, verset 138/137). Plus tard, lorsque le vent de la civilisation (*rîh al-'umrân*) eut cessé de souffler sur le Maghreb et sur l'Espagne, les sciences y déclinèrent et toute activité y disparut, à l'exception de rares traces individuelles, soumises à la surveillance des docteurs sunnites.» (in « Collection UNESCO d'œuvres représentatives, série arabe, Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre, Beyrouth, 1967, p.1040).

« La surveillance des docteurs sunnites » est tout aussi féroce aujourd'hui qu'elle l'était au XIV^e siècle. Il faut préciser que l'utilisation par Ibn Khaldun de la citation tirée de la sourate 6, verset 138/137, n'a pas le sens d'une atténuation de la condamnation ; au contraire, ce verset et les trois suivants sont des condamnations des pratiques des « Associateurs » (les juifs et les chrétiens), de leurs « Associés » et des « Impies » (des Bédouins non musulmans), qu'Allah laisse s'enfoncer dans l'erreur pour les damner plus tard. Vis-à-vis de la science, cette attitude entraîne des paradoxes surprenants et tragiques. Par exemple, le centre mondial du salafisme, l'Arabie Saoudite, a vu son roi créer en 2008 une université des sciences et des techniques ultramoderne près de Djeddah, la « *King Abdullah University*

of Science and Technology » (KAUST), qui reçoit des étudiants des deux sexes et de tous pays dans un campus où la police religieuse du royaume n'a pas d'agents officiels. De nombreux chercheurs et universitaires français participent à cette affaire. Tout serait au mieux si dans le même temps où la pensée scientifique est libre de chercher et de trouver, mais dans des domaines de la science où on peut être un bon chercheur et un bon wahhabite, un jeune blogueur, Raif Badaoui, n'avait été condamné par une *fatwa*. Ce jeune homme avait créé un site "Libérez les libéraux saoudiens" (« *Free Saudi Liberals* ») qui militait pour un débat religieux ouvert, ainsi que pour les droits des femmes, il déclarait aussi que « musulmans, chrétiens, juifs et athées sont égaux ». Il a été arrêté en juillet 2013 suite à la *fatwa* d'un cheik saoudien prononcée en 2012. Le jeune Raif Badaoui a été condamné à 1000 coups de fouet le 29 juillet 2013. Comme l'affaire a fait un peu de bruit et que l'islam ne tolère pas les interventions du monde des mécréants, un nouveau procès serait, dit-on, en préparation sous un chef d'accusation qui, selon la charia, vaut la peine de mort : apostasie (c'est-à-dire renoncement à la religion musulmane). Cette condamnation est très clairement énoncée dans le Coran. Les versets 81/87, 82/88 de la sourate 3 condamnent ceux qui « recherchent une religion autre que l'Islam ». Comme on le voit, faire l'éloge de la tolérance est considéré par les musulmans comme une apostasie ; comme on le voit, le Coran donne un fondement divin aux persécutions religieuses :

« Ceux-là, leur « récompense » sera que s'abatte sur eux la malédiction d'Allah, des Anges et des Hommes tous ensemble, [*malédiction*] qu'ils subiront, immortels, sans que le Tourment soit allégé pour eux ni qu'il leur soit donné d'attendre »

Aux dernières nouvelles, toutes les équipes d'universitaires et de chercheurs français sont toujours aussi actives sur le campus de KAUST. Ce qui montrerait une fois de plus la capacité de certaines élites françaises à « faire la danse du ventre » devant les financeurs wahhabites et salafistes.

En guerre perpétuelle au-dedans et au-dehors, la civilisation musulmane a été et demeure pour les autres peuples une menace, jamais un espoir. Comme le dit élégamment George Duhamel : " à la guerre les hommes pensent court ». Ce « penser court » qui caractérise les récits totalitaires apparaît à première vue comme une force par rapport à la complexité des récits ouverts.

En raison de la brièveté relative de nos vies, nous avons l'habitude de penser à court terme sur la durée d'un temps relatif à nos désirs : un amoureux qui attend trouve l'heure plus longue qu'un condamné qui attend son exécution. Mais en général, nous comptons en mois, années, générations (trente-trois ans pour une génération) : un jeune Américain qui écoutait des chansons des années soixante-dix, les *seventies*, m'a dit : « J'écoute des classiques », alors que pour moi les classiques sont Vivaldi, Mozart, etc. Vu mon âge et ma

génération, mon temps, relativement plus long que celui des jeunes gens, reste fort bref au regard de l'Histoire. En effet, l'histoire d'*Homo sapiens* se compte en siècle pour le court terme (trois générations), son long terme est le millénaire (trente-trois générations) : une broutille au regard des temps géologiques. Si l'on regarde l'histoire d'*Homo sapiens* depuis l'apparition des sciences (ce qui exclut l'islam dont le récit est apparu avant l'aventure scientifique), les communautés fondées sur des récits totalitaires n'ont pas résisté à l'épreuve du temps : le Troisième *Reich* qui devait durer mille ans n'est pas allé au-delà de douze années, le communisme n'a pas fait un siècle (si l'on admet que la Chine actuelle n'a de communiste que le nom du parti politique qui la dirige) et l'Empire aztèque a disparu. Certes, les conquistadors qui ont détruit l'Empire aztèque n'avaient pas conscience de détruire une société fondée sur un récit totalitaire, ils agissaient en fonction d'un esprit prédateur qu'ils pouvaient éventuellement recouvrir d'un vernis religieux puisé dans le christianisme. Toutefois, en raison du fait que le récit chrétien est relativement ouvert en comparaison de celui des Aztèques, il y eut parmi les prêtres catholiques des défenseurs des indigènes dénonçant les exactions et les cruautés des conquistadors. L'histoire n'a pas retenu comme un fait marquant la parole d'un prêtre aztèque protestant contre l'arrachage du cœur des prisonniers et des esclaves. C'est toute la différence entre un récit ouvert et un récit fermé. On mesure l'imprégnation du récit national socialiste

sur les consciences allemandes au faible niveau de protestation qui dénonça le programme d'extermination du peuple juif que les villes et villages allemands établis près des camps d'extermination ne pouvaient pas ignorer, pas plus que les firmes industrielles allemandes qui utilisaient des esclaves issus des camps. Par exemple IG Farben qui achète 150 femmes d'Auschwitz pour tester un nouveau somnifère, aucune n'a survécu (« Le cœur conscient » de Bruno Bettelheim, p. 319).

En dépit des efforts de ses dévots, le récit national-socialiste n'a pas réussi à s'imposer dans le monde anglo-saxon ; dans un grand nombre de pays de l'Europe occupée, le récit nazi a produit des contre-récits de résistance. Puis, au bout du compte, le récit national-socialiste a sombré dans un désastre effroyable sous les effets conjugués d'une alliance entre un récit totalitaire, le communisme bolchévique (allié puis concurrent du nazisme) et une coalition de démocraties ; dont certaines en exil à Londres étaient soutenues par l'Angleterre (renforcée par ses alliés du Commonwealth) qui forgea une alliance décisive avec les États-Unis. Les Alliés qui ont vaincu le nazisme étaient porteurs de récits différents, mais tous ouverts par rapport à la fermeture extrême des récits national-socialiste, fasciste et suprémaciste japonais. Par comparaison avec les récits fermés, ceux de leurs opposants apparaissent tous comme des récits du type « *Big Mac* ». À l'exception de celui de l'URSS, bien que Staline parlât alors de la « Grande Guerre Patriotique ».

Le combat du communisme bolchévique contre le nazisme pose le problème de la lutte à mort entre deux récits totalitaires incompatibles ; aujourd'hui ce pourrait être l'affrontement entre les chiites et les sunnites. Car les récits totalitaires peuvent s'allier (cas du nazisme, du fascisme et du suprématisme japonais) ou se combattre (cas du nazisme et du communisme). En ce qui concerne les récits « *Big Mac* » et les récits totalitaires, ils sont à terme inconciliables, car les récits totalitaires ont besoin d'exercer une violence contre « les autres ». Pourtant, à partir du moment où ils sont convaincus du sérieux de la menace, les « autres », les gens civilisés à la pensée protéiforme, dite « *Big Mac* », ne sont pas nécessairement la proie des croyants aux idées courtes. En raison précisément de la complexité de leur récit, les sociétés du « *Big Mac* » sont longues à se convaincre du danger mortel que représentent les récits fermés, c'est la raison pour laquelle les démocraties, nécessairement porteuses d'un récit ouvert, réagissent tardivement, mais brutalement si elles en ont le temps, à la montée en puissance des récits fermés. Ceci nous ramène à la question des récits.

Les récits sont ces constructions mentales qui expliquaient le monde avant que la science ne vienne les contredire, ou dire autre chose. Ces récits étaient intellectuellement confortables tant que l'on n'en sortait pas par le doute. Le doute commença son aventure en Occident en mettant en doute la cohérence du récit biblique : cela commença très tôt

et prit le nom d'exégèse. Une exégèse qui parfois mettait en doute certains textes (les apocryphes) ou s'interrogeait sur des mots grattés ou ajoutés sur des palimpsestes. De plus, le fait que la Bible des chrétiens soit formée d'une pluralité de textes favorisait les études comparatives. Il en est résulté une théologie complexe, nuancée et riche de contradictions qui a facilité l'émergence de la philosophie. Il était difficile de faire du récit biblique une pensée univoque, certes, les tentatives de produire une lecture univoque des textes ont été nombreuses (les cathares, les anabaptistes de Munster, certaines sectes issues des hussites, Savonarole, etc.), mais aucune n'a réussi à durablement et massivement s'imposer, car la Bible du christianisme est par définition un texte multiforme, *To Biblia* est en grec un pluriel. Tout récit totalitaire issu de la Bible était rapidement combattu par un autre récit issu de la même source biblique. Pour sa part, l'Église catholique a mis au point un système de révision de ses interprétations à travers les synodes et les conciles ; les protestants, plus attaché aux textes bibliques ont, de ce fait, dérivé vers des lectures différenciées qui ont produit des sectes particulières, mais vivant le plus souvent en bonne intelligence. En raison de la polysémie de leurs textes fondateurs, les chrétiens étaient donc condamnés à se faire la guerre ou à trouver des compromis. Ils ont commencé par se faire la guerre, puis ils ont trouvé des compromis au cours d'un long processus qui aboutit à l'acceptation d'une pluralité de récits coexistant au sein d'une même communauté. Le

drame de l'islam tient à son caractère univoque inaccessible à toute évaluation critique. Les chiites et les sunnites ne s'opposent pas sur le texte coranique en tant que tel, ils utilisent la même version canonique dite « d'Omar », leur opposition est avant tout historique, puis culturelle bien qu'ils se réfèrent au même texte dit « incréé », car dicté par Dieu. L'exégèse musulmane n'est pas critique, car le Coran étant parole divine, les hommes n'ont aucun droit d'en faire une lecture critique. L'islam se trouve un peu dans la situation des Chinois pendant la période de la « Révolution culturelle » : le « Petit livre rouge » des citations choisies de Mao tsé Toung avait toutes les réponses, ceux qui en doutaient furent rééduqués, à mort parfois par les Gardes rouges. La « Révolution culturelle » chinoise n'a duré que quelques années sanglantes, l'islam dure depuis des siècles.

L'exégèse musulmane se limite à une étude linguistique du texte coranique et à une évaluation généalogique des témoignages dont sont issus les hadiths de la Tradition. La généalogie permet de déterminer si le témoin était proche du prophète ou non, et ainsi de déterminer s'il a pu voir ou entendre ce qu'il rapporte. Le récit musulman induit donc une imitation maniaque du passé des Arabes du VII^e siècle, il est peu adaptable aux situations nouvelles, l'inverse est vrai : les situations nouvelles doivent être adaptées au récit coranique, ce qui conduit à de cruelles absurdités, comme l'a montré le cas du jeune blogueur Raif Badaoui recevant ses coups de fouet, et peut-être la mort sauf s'il abjure, à

quelques kilomètres d'un campus ultramoderne. Depuis des années, des siècles peut-être, l'Arabie Saoudite et consorts vivent dans ce qu'Aldous Huxley appelait « Le meilleur des mondes » (*Brave new world*).

Certains récits sont sans danger. On l'a vu, la mythologie grecque n'était pas très agressive. Ce qui n'était pas le cas du récit des Aztèques qui posait de graves problèmes à leurs voisins qui fournissaient les victimes sacrifiées. Si l'on se prend à considérer ces deux récits comme des extrêmes sur une échelle de gradation de l'agressivité des récits, le récit grec serait un minimum et le récit aztèque un maximum. Il ne s'agit là que d'une image pour aider à penser les variations des récits les uns par rapport aux autres, ainsi que les variations des récits dans le temps. Prenons l'exemple des récits nationalistes : certains ne sont qu'une simple conscience de soi, qui non seulement permet de mieux comprendre le récit national des autres, mais n'implique pas une agressivité offensive. D'autres, comme le nationalisme allemand de Guillaume II à Hitler, prennent des formes agressives et destructrices. Évidemment, les formes dangereuses ou non que prennent les récits et leurs mutations s'expliquent par des facteurs historiques complexes dont on peut repérer quelques éléments : traumatismes divers, défaites militaires, imposition forcée et brutale d'un récit nouveau, etc., en ce sens l'histoire universelle est un océan de larmes. Toutefois, bien que les récits puissent avoir des effets qui restreignent l'agressivité

ou l'accroissent, ils ne sont probablement pas systématiquement en première ligne pour expliquer la récurrence de la violence dans l'Histoire humaine. D'autres mécanismes entrent en jeu dont les récits sont des éléments de supports, ou d'opposition.

Chapitre IV « *Libera me Domine* » (Libère-moi, Seigneur)

Dans les chapitres précédents, j'ai évoqué les dénonciations de cette violence consubstantielle à la vie exprimée par des artistes du passé, et j'ai cité Goethe et Léonard de Vinci ainsi que quelques peintres romantiques. Dans le cas de Léonard, la dénonciation a quelque chose de désespéré pour la condition humaine. Le quasi-désespoir de Léonard me semble avoir deux explications repérables dans son œuvre écrite qui, sur ce point, est plus explicite que son œuvre picturale. Tout d'abord, il était un homme d'une très grande sensibilité, la lecture de ses codex en donne plusieurs indices. Par exemple, il écrit : « Plus la sensibilité est grande, et plus grande sera la souffrance, au sein même de la souffrance » (in « Codex de la Bibliothèque Trivulziana » à Milan). Je ne mentionnerai pas ici l'homosexualité de Léonard qui ne me semble pas un élément de première importance, s'il suffisait d'être homosexuel pour être génial il y aurait beaucoup de génies aujourd'hui. Par contre, on sait que Léonard a parfois accompagné Ludovic Sforza et César Borgia sur les champs de bataille, ce fait attesté par ses textes montre que Léonard de Vinci sait de quoi il parle. C'est d'ailleurs un des thèmes récurrents de son œuvre écrite, où il dit à plusieurs reprises qu'il n'est pas un perroquet qui cite les auteurs anciens à la façon des humanistes florentins, qu'il a

connus et qui le snobaient alors qu'il étudiait les arts appliqués dans l'atelier de Verrocchio. Aux XVe et XVIe siècles, les arts, les sciences et les techniques ne sont pas des domaines séparés. Auprès de Verrocchio et de son cercle d'amis, pendant au moins une quinzaine d'années, Léonard a étudié : la sculpture, l'architecture, la géométrie et les mathématiques, la musique, la peinture, la bijouterie et la fonte des métaux (mais ni le grec ni le latin). Léonard est un expérimentateur qui parle d'expérience, il fait des choses réelles, d'ailleurs lorsque vers 1482 Léonard écrit à la cour des Sforza pour vanter ses compétences et trouver un mécène, il insiste sur ses qualités d'ingénieur mécanicien et militaire, puis de musicien et d'architecte, ses talents de peintre viennent en dernier. Enfin, Léonard est probablement une des intelligences les plus brillantes de son temps ; un homme supérieurement doué qui cherche toujours à comprendre ce que, plus tard, Galilée appellera le « langage de la nature ». C'est-à-dire les mathématiques, que Léonard étudiera toute sa vie, interrompant sur un de ses cahiers, vers 1518, une démonstration de géométrie à Clos de Lucé sur ces mots : « Je m'arrête, car la soupe refroidit ». Pour son tableau « La bataille d'Anghiari », commencé vers 1504 et qu'il ne finira pas, il se renseigne sur l'art militaire de l'époque, 1440 ; il reçoit les conseils de Machiavel ; il visite des champs de bataille après les combats ; il examine les cadavres, et en tire argument contre la chiromancie soulignant que les lignes de la main de tous ces soldats morts au même moment sont

toutes différentes... il ajoute « il en est de même lors d'un naufrage ». Il est donc légitime de considérer les pensées et les émotions de Léonard comme des réactions aux réalités vécues de son temps, le tournant du XVe au XVIe siècle en Italie. Un temps de chamboulements et de découvertes en Europe : l'Amérique est découverte en 1492 ; l'imprimerie rend les livres accessibles à un grand nombre de lettrés ; la diffusion des instruments agricoles inventés aux deux siècles précédents (charrues, pelles, bûches, faux en fer, jougs et licols, etc.) a fait croître la production de nourriture et la population ; développement des industries dans le nord de l'Italie, en Bohême et dans les régions du nord du Rhin (tissage, tanneries, parfumerie, construction navale, métallurgie, savon...). C'est aussi un temps de violences : le roi de France, Charles VIII commence les guerres d'Italie (1492-1547) ; Ludovic Sforza (1452-1508), duc de Milan, est en guerre contre les Français : il se réfugie à Innsbruck et s'allie aux Habsbourg, le Milanais est occupé par les soldats du roi de France ce qui provoque des pillages, des massacres et des destructions qui feront fuir Léonard qui se réfugiera à Venise, puis reviendra à Florence ; les fils Borgia dont César Borgia (1475-1507) sont alliés au roi de France et combattent pour leur père, le pape Alexandre VI, ils multiplient trahisons et crimes tout en encourageant les arts et les sciences ; un peu plus tôt, en Europe centrale les croisades contre les hussites (1419-1436) ont été féroces et se prolongeront dans des guerres de Religion jusqu'au XVIIe siècle. De plus, comme

si les affaires humaines ne suffisaient pas au malheur des hommes, du XIV^e au XVIII^e siècle l'Europe subira des épidémies de peste qui parfois extermineront plus du tiers de ses populations. Au regard de son temps, les pensées pessimistes de Léonard sont dans l'air d'un temps qui croit à la fin du monde et multiplie les images de « Danses macabres » en peintures, en gravures, dans les livres, aux murs des églises et cathédrales. Au-delà de l'air du temps, le réalisme tragique de Léonard fait écho à celui d'un de ses amis, Machiavel : on sait que les deux hommes se sont rencontrés à plusieurs reprises. Dans « Le Prince », premier traité européen de science politique, Machiavel décrit la situation historique de son époque en prenant des exemples dans le passé et dans le présent : César Borgia lui sert de modèle. Comme Léonard, Machiavel porte un regard pessimiste sur *Homo sapiens* :

« Car les hommes sont ingrats, inconstants, dissimulés, peureux face aux dangers et avides de tous les biens ; tant que tu leur fais du bien, ils sont à toi, ils t'offrent leur sang, leurs biens, leur vie, leurs enfants même... aussi longtemps que le danger est loin ; mais sitôt qu'il s'approche, ils te fuient ! Le prince qui se serait reposé sur leurs promesses, sans prendre d'autres mesures, serait vite perdu [...] On appréhende moins d'offenser celui qui se fait aimer que celui qui se fait craindre. L'amour est un lien de reconnaissance bien faible si l'on considère la perversité humaine, il cède au

premier motif égoïste ; alors que la crainte résulte de la menace du châtement. Cette peur est durable.»

Ne dirait-on pas Ruth Benedict nous parlant des Dohus des îles dohuans ? Le pessimisme de Léonard et de Machiavel peut sembler émotionnel et excessif... pourtant, on y trouve quelque chose d'universel. Certains écologistes me semblent faits du même bois : un respect de la nature qui rend l'être humain (blanc, mâle, juif et sioniste si possible) méprisable. Quand on lit aujourd'hui ces jugements désabusés des gens de la Renaissance, on est tenté de penser que rien n'a changé depuis le XVe siècle. C'est faux ! La violence en Europe a changé. Et la violence dans le monde a changé, ne serait-ce qu'en raison des armes inventées en Europe : les mousquets sont introduits au Japon au XVIe siècle par les Portugais, et la kalachnikov russe est aujourd'hui l'arme de toutes les guerres bon marché du monde. Je ne vais pas entrer dans le faux débat où l'on s'interroge pour savoir si c'était mieux avant, ou pas ! En toute raison ce débat est sans intérêt, nous ne pouvons pas mener nos vies dans ce passé par hypothèse meilleur ou pire : nous sommes à la fois les prisonniers du présent et les créateurs du futur. Néanmoins le passé est fort utile ! Il est le seul laboratoire où nous pouvons scientifiquement reproduire ce que dans certaines situations passées des êtres humains ont fait, et ce qu'il en est résulté. Rien de bien neuf en cela, puisque Sophocle, Shakespeare, Racine... dans leur théâtre illustrent mon propos. En ce sens, l'Histoire est pleine de leçons. Le problème est notre

capacité, hors de l'univers particulier des créations artistiques, à reconstruire le passé comme une science, une cohérence objective et non comme la cohérence subjective d'un récit, et de faire usage des leçons du passé. Les créations artistiques échappent aux règles communes de la production du savoir scientifique et de la création des récits, car les œuvres d'art sont issues d'une subjectivité sublimée. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je prie : le sublime dans l'art est une mystérieuse bénédiction.

Mais pour la science objective, l'affaire n'est pas facile, car les idéologues producteurs de récits guettent le savoir historique comme les autres. Mais grâce à Marc Bloch, et à quelques autres, une ligne rouge sépare l'Histoire du récit : la méthode qui établit les faits et leur contexte ainsi que l'admission par l'historien qu'il puisse se tromper. Les idéologues ne se trompent jamais puisqu'ils créent le contexte et les faits ! Prenons l'exemple des « Indigènes de la République », ils créent le contexte : la perversité de la « race blanche », puis les faits accusateurs s'accumulent (l'esclavage, les Croisades, le crétin qui a insulté une dame noire dans la rue, etc.)... comme si d'autres ethnies n'avaient pas pratiqué l'esclavage et la guerre sainte, comme si le respect des différences était universel, sauf parmi les Blancs. Par définition, les récits sont fermés sur eux-mêmes, alors que la science ne peut qu'être ouverte sur l'inconnu. La raison pour laquelle mon dit n'est pas un récit d'idéologue tient au fait que, même si mon dire n'est pas scientifique, il est artistique

et donc ouvert sur l'inconnu, comme le théâtre de Sophocle. Et s'il se veut message de vérité, il ne prétend pas être La vérité. Mon ambition est de me faire « géant » et de servir d'épaules à d'autres pensées.

Pour faire écho aux propos de Léonard de Vinci, je voudrais citer la question que pose Stephan Hawking sur le site web « *Yahoo answer* » : « *In a world that is in chaos politically, socially and environmentally, how can the human race sustain another 100 years? I don't have the answer that is why I asked the question, to get people to think about it, and to be aware of the danger we now face.* » Traduction: « Dans un monde qui est dans un chaos politique, social et environnemental, comment la race humaine peut-elle continuer cent ans de plus ? Je n'ai pas la réponse et c'est pourquoi je pose la question, afin que les gens y pensent, et soient conscients du danger qui maintenant nous fait face. » Stephan Hawking nous dit qu'il n'est pas impossible que nous soyons face au psychopathe dont parlait Alfred Einstein.

Les citations tirées de Léonard de Vinci, d'Einstein et de Stephan Hawking sont issues de récits intelligents et bien informés. Ce ne sont pas des vérités ; toutefois, comme ces récits proviennent de personnes exceptionnellement douées, ils méritent notre attention. Chaos et violence sont les deux faces d'une même réalité ; ainsi lorsque S. Hawking parle de chaos politique, social, etc. il nous annonce cette violence généralisée dont Léonard de Vinci fit l'expérience en son

temps et dont le philosophe anglais Hobbes tira la leçon. Une leçon que je propose de résumer ainsi : le chaos crée une violence si insupportable que, pour retrouver un ordre tolérable, ses victimes sont prêtes à accepter une violence plus forte que celle des créateurs du chaos (*ad rem* celle de l'État fort). D'où l'importance de la provocation dans les systèmes dominés par la tyrannie : si le tyran risque de perdre le pouvoir, il créera le chaos en sous-main afin de justifier et conforter son pouvoir. C'est le fameux « Moi, ou le chaos ! », dont les bien-pensants de gauche se gaussent systématiquement... tout est affaire de contexte. Mohamed Kadhafi l'a dit en son temps, et il avait raison ; Mohamed Najibullah le Président communiste, qui dirigea l'Afghanistan d'une main de fer jusqu'à sa mort aux mains des talibans, l'a dit, et il avait raison ; la CIA le disait (le chaos) à propos des Khmers rouges et les journalistes de gauche en faisaient une plaisanterie dans les bars des hôtels chics d'Indochine, les Cambodgiens n'ont pas ri. Évidemment, comme toutes les choses humaines, cette ressource vicieuse (« moi ou le chaos ») que Vladimir Poutine utilise en Russie, finit par s'épuiser... mais cela peut prendre longtemps et donner aux communautés martyrisées une vision perverse de leur histoire. Les Russes sont un grand peuple perverti par son histoire ; à défaut de savoir et pouvoir agir, je prie pour sa libération, car en dépit d'une histoire sans cesse pervertie par la brutalité, ce peuple a su garder une grandeur que je contemple avec humilité.

La violence est multiforme et de ce fait difficile à analyser. À l'évidence, elle s'appuie sur une pulsion des êtres vivants à combattre ce qui s'oppose à leurs désirs et besoins, comme les étalons en rut ou les singes, ou à fuir l'élément perturbateur. Ce qui nous différencie des animaux est notre absence d'élément régulateur qui empêche les animaux d'une même espèce de s'exterminer. Lorsque Hobbes écrit que « L'homme est un loup pour l'homme », il se trompe, les loups ne s'entretuent pas. L'exception principale à cette règle naturelle est le chimpanzé, le singe qui nous est biologiquement le plus proche. Cette absence de mécanisme hormonal qui nous empêcherait de nous exterminer signale l'importance de notre liberté devant nos impulsions meurtrières. La violence prend des formes multiples : elle peut n'engager qu'un individu contre un ou plusieurs autres ; elle peut être collective contre un individu ou une autre collectivité, qui peut éventuellement recevoir le statut irrationnel de « bouc émissaire » ; elle peut être limitée ou sans limites ; elle peut être ludique, comme dans le sport. Mais quelles que soient ses formes et variations, elle est dans son essence une propension innée du vivant à vouloir persévérer dans son être et donc à lutter contre ce qui en fait ou en imagination le menace. L'autre élément constant de la violence est le fait qu'elle est toujours perçue comme dangereuse, car la victoire la plus assurée peut toujours tourner au désastre en raison du fait que la violence provoque toujours des effets imprévus. Dans l'espèce

humaine, le combat peut prendre deux formes principales : les voies de fait, y compris le sacrifice humain ; et le recours en justice ; comme substitut aux voies de fait. Les deux formes sont toujours aussi pratiquées de nos jours qu'en des temps plus reculés. Par exemple, le poète grec Hésiode dit que comparés aux animaux, qui se dévorent les uns les autres, les hommes ont reçu de Zeus la justice. Ce à quoi Léonard de Vinci aurait répondu que, nous aussi, nous sommes des animaux qui dévorent des animaux... nous avons même des cannibales. Mais sur ce point, notre animalité échappait à Hésiode qui, avec raison, nous accordait le privilège de la justice.

On peut entendre par là deux choses différentes. D'abord que les hommes combattent s'ils sont convaincus de combattre pour la justice : on constate que même les agresseurs les plus cyniques se sentent obligés de se fabriquer un récit de victimes qui se vengent ou se protègent. Ensuite, lorsque cela est possible nous utilisons la justice comme alternative aux voies de fait. Cette proposition est assez vraie puisque même dans les communautés qui banalisent et valorisent les voies de fait, par exemple la mafia et les Bédouins de l'Arabie traditionnelle ou les Somalis de la Corne de l'Afrique, des systèmes de justice *ad hoc* existent pour tenter d'éviter les effets toujours dangereux et imprévisibles du recours à la violence. En ce sens, plus une population a la conviction de vivre dans la justice, une justice relative et suffisante qui s'exprime dans ce

qu'autrefois on appelait la voie de droit, et moins elle aura recours à la violence par voie de fait. Toutefois, la violence pure et crue de la voie de fait hante toujours les consciences, même dans les populations historiquement les plus convaincues de vivre, au moins depuis plusieurs siècles, dans un système relativement juste. Par exemple les Anglais, qui depuis le XVIII^e siècle vivent sur leur île une vie plus paisible que la majorité des autres peuples européens.

C'est dans ce pays relativement paisible que sont nées deux formes sublimées et ritualisées de la violence : les sports et la littérature policière. Même si les Anglais n'ont pas inventé tous les sports, le fait demeure que dans presque tous les sports leur vocabulaire et leurs règles se sont imposés. Dans les sports collectifs, et dans nombre de sports individuels, la violence est extrême, mais soumise à des règles qui font du combat une violence sacralisée par l'arbitrage, et sans mise à mort. Faut-il rappeler que les Jeux olympiques des Grecs étaient placés sous le patronage des dieux ? En ce sens, le football et le rugby, c'est la vie ! Et pour certains, c'est presque une religion. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous utiliserons la pensée de René Girard sur « la violence et le sacré ».

La même sublimation rituelle se retrouve dans le genre littéraire du « roman policier ». Récit de crimes distrayants parmi des personnages de la bonne société, qui respectent tous les codes du savoir-vivre ; sauf, par force, dans l'acte

criminel proprement dit. L'autre règle du jeu est qu'à la fin, la raison triomphe en démasquant le, la, ou les criminels, et tout revient dans l'ordre, comme à la fin d'un match. Ces romans policiers anglais ne doivent pas être confondus avec les reportages en milieux criminels, imaginaires et parfois fantastiques, de Gaston Leroux (1868-1927) ; ou avec les romans talentueux écrits par Maurice Leblanc entre 1907 et 1937. Son héros, Arsène Lupin, est en partie inspiré par le gentleman-cambrioleur, Arthur J. Raffles, créé par Ernest William Hornung (1866-1921) et par le Sherlock Holmes de Conan Doyle (Hornung avait épousé la sœur de Conan Doyle). Car le premier créateur du genre est Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), il aura de nombreux émules dans le monde entier, dont une Anglaise timide et discrète créatrice d'une œuvre presque aussi traduite et lue que la Bible : Dame Agatha Christie (1890-1976).

Lorsque nous essayons d'analyser la violence, nous sommes confrontés à un paradoxe. C'est que non seulement nous ne pouvons pas échapper à la violence, elle est une nécessité de la vie, mais, de surcroît, elle nous fascine, car (et là je parle de ma singulière expérience) comme cela que nous appelons Dieu la violence est simultanément en nous et hors de nous. Comme le montre l'exemple de l'Angleterre, chassez la violence des rues (relativement parlant) elle vous revient ritualisée dans l'imaginaire du sport et du roman policier. Ou encore, voyez Léonard de Vinci qui de toutes ses forces dénonce la violence ; alors qu'il est aussi un ingénieur

militaire qui crée des armes nouvelles et, vers 1500, conçoit des systèmes de fortifications pour que Venise combatte l'invasion des Turcs musulmans. Le paradoxe est là : nous dénonçons la violence, mais elle demeure une nécessité, elle nous fascine, elle est toujours vécue comme venant du dehors de nous alors que c'est en nous que nous trouvons la ressource violente pour combattre au dehors. *Homo sapiens* doit vivre avec ce paradoxe : la violence est là, elle est un outil dangereux, dont les effets sont rapides et les conséquences lentes à remédier : une série de salves atomiques détruirait la vie sur de vastes superficies en un instant. Il faudrait des années, des siècles, des millénaires peut-être, pour éventuellement recréer les conditions de la vie. Pourtant, nous sommes capables de mieux comprendre les mécanismes de la violence et développer une sagesse collective apte à nous protéger de l'ubris addictive de la violence dont j'ai parlé précédemment. En Europe, le premier pays qui a réussi à contrôler sa violence collective est la Grande-Bretagne. En 1947 un écrivain anglais, George Orwell (1903-1950), a écrit un livre intéressant bien qu'oublié, « Le Peuple Anglais » (*The English People*) qui est une sorte d'étude psychosociologique de son pays. Je traduirai un bref passage (les italiques sont de l'auteur) :

« La remarquable et – selon les modèles contemporains – la très originale qualité des Anglais est leur habitude de *ne pas se tuer les uns les autres*. Si nous mettons de côté le « modèle » des petits états, dont la position est

exceptionnelle, l'Angleterre est le seul pays européen où les politiques intérieures sont menées d'une façon plus ou moins humaine et décente. C'est - et ceci était vrai bien avant la naissance du fascisme – le seul pays dans lequel des hommes en armes ne parcourent pas les rues et où personne n'a peur de la police secrète. Et tout l'Empire Britannique, avec tous ses abus criants, sa stagnation ici et son exploitation, pour le moins, a le mérite d'être paisible. »

Dans ses grandes lignes, cet énoncé reflète la réalité de la Grande-Bretagne avant et après les deux Guerres Mondiales. C'est un fait que jusqu'en 2001 la police britannique, les *Bobbies*, ne portait pas d'armes. Cette situation a changé progressivement dans certaines villes et quartiers, après l'attaque terroriste du 11 septembre 2001 à New York, et à la suite d'autres attaques terroristes qui ont touché Londres et d'autres villes britanniques. Mais je veux concentrer mes analyses sur les modèles traditionnels des sociétés européennes et non sur des événements récents et des migrations qui sont en cours et dont, malgré l'évidence d'éléments négatifs, il est aujourd'hui difficile d'évaluer avec certitude les conséquences à long terme. Si l'on se demande pourquoi l'écrivain George Orwell pouvait tracer un tableau si paisible du peuple anglais en 1947, la réponse est simple : parce que c'était vrai ! Or, George Orwell était un artiste conscient des problèmes de son temps, il avait participé à la guerre d'Espagne, il avait écrit une critique courageuse et brillante du stalinisme, publiée en 1945, sous forme d'un

conte limpide à l'humour tragique : « *Animal farm. A fairy tale* » (La ferme des animaux. Un conte de fées). Il est également l'auteur d'une description d'une société totalitaire d'un possible futur « 1984 ». Sa présentation de la *pax britannica* est donc sérieuse et non le récit d'un idéologue ordinaire, elle mérite une évaluation conséquente.

Par un processus complexe qui a duré plusieurs siècles, les Anglais ont appris à protéger leur communauté des dangers de la violence humaine. Avant la Déclaration des droits (*Bill of rights*) de 1689, la Grande-Bretagne était un pays violent comparable au reste de l'Europe où des aristocrates et des mercenaires (ils avaient le monopôle du port et de l'usage des armes) soutenaient un roi, un prétendant ou un duc contre d'autres aristocrates et mercenaires qui en soutenaient un autre, comme pendant la Guerre civile anglaise (1642-1651) où le roi Charles 1er fut condamné à mort et décapité. De plus, des différents religieux à l'intérieur de la Chrétienté causaient des affrontements sanglants qui ajoutaient du fanatisme aux massacres fondés sur l'esprit de prédation ou la volonté de puissance. La Déclaration des droits de 1689 fut le résultat d'un long processus qui avait commencé en 1215 avec l'adoption par le roi Jean d'Angleterre (dit aussi « Jean sans Terre ») de la *Magna Carta Libertatum*, un compromis politique et financier entre le roi et ses barons qui par ce texte voulaient contrôler les pouvoirs du roi de créer et lever les impôts, d'empiéter sur les privilèges de l'Église et d'emprisonner les aristocrates. Certes,

pendant des siècles, les rois d'Angleterre tentèrent de retrouver un pouvoir absolu, certains réussirent, Henri VIII par exemple, mais ces tentatives tournèrent court avec la décapitation de Charles Ier en 1651. Les tumultes de la brève République de Cromwell de 1653 à 1658 et la dernière tentative de James II entre 1685 et 1688 n'y changèrent rien. Dans « Une histoire des peuples parlant anglais » (Tome II, « Le Nouveau Monde »)*, Winston S. Churchill décrit la confrontation entre James II et ses opposants. Il le fait avec la fougue qui caractérise ce héros de l'histoire européenne. Je traduis :

« En Angleterre à l'automne 1688 tout indiquait, comme en 1642, la venue de la guerre civile. [...] Le Roi avait une Armée régulière grande et bien équipée. [...] Il avait pris soin de ne permettre à aucun Parlement de tenir une assemblée

* *A history of the English-Speaking Peoples, Volume II, The New World. Cassell and Company LTD, Londres, 1956, p. 317*

susceptible de décider d'une action collective [...] Par contre, alignés contre lui il n'avait pas seulement les Conservateurs, mais presque tous les vieux amis de la Couronne. Les hommes qui avaient fait la Restauration, les fils de ceux qui avaient combattu et péri pour son père** à Marston Moor et Naseby, l'Église dont les évêques et les pasteurs avaient

pendant longtemps connu la persécution au nom du principe de Droit Divin, les universités qui avaient fondu leurs vaiselles pour remplir les coffres du Roi Charles I et envoyé leurs jeunes étudiants aux armées, la noblesse et la gentry terrienne dont les intérêts avaient semblé si liés à la monarchie – tous, têtes courbées et cœurs brûlants doivent à présent se préparer à affronter leur Roi en armes. Jamais l'aristocratie ou l'Église d'Angleterre ne se confrontèrent à pire test ou ne servirent mieux la nation qu'en 1688. Sans fléchir, sans douter.» J'aime ce passage, il nous décrit Winston Churchill face à Hitler et à ses sympathisants dans l'aristocratie anglaise.

La victoire du Parlement contre James II fut matérialisée par la Déclaration des droits de 1689, un texte qui va plus loin que la *Magna Carta Libertatum* puisqu'il concerne tous les sujets du roi et pas uniquement les aristocrates, et qu'il pose les principes d'une monarchie constitutionnelle où le

**Il s'agit de Charles Ier. Dans ce texte, toutes les majuscules sont de W. Churchill.

monarque règne, mais ne gouverne pas. Dans le processus qui aboutit au texte de la Déclaration des droits (*the Bill of Rights*) les idées des philosophes ne sont pas absentes, les pensées de Francis Bacon (1561-1626), Thomas Hobbes (1588-1679), René Descartes (1596-1650), Baruch Spinoza (1632-1677) et John Locke (1632-1704) ont influencé les rédacteurs de la Déclaration. On remarquera que tous ces

penseurs ont vécu pendant les temps troublés des guerres civiles et religieuses en Europe.

Dans son essence, la Déclaration des droits de 1688 en Grande-Bretagne est un compromis passé entre des groupes traditionnellement en compétition pour le pouvoir, ou pour une part du pouvoir : les aristocrates, le monarque, les catholiques, les protestants (anglicans), les sujets payant impôts... . Le mot clef est « compromis ». Le dictionnaire de l'Académie française dans sa première édition (1694) définit le mot ainsi : « Acte par lequel deux personnes promettent de se rapporter de leurs différends au jugement d'un ou de plusieurs Arbitres ». La définition de base ne change pas dans les cinq éditions suivantes si ce n'est que le mot « Arbitres » y perd sa majuscule : « arbitres » (je crois voir dans ce changement un indice de la sécularisation du concept d'arbitre, qui dans son essence est un terme qui appartient au domaine du sacré). Dans l'édition de 1932-1935 (la huitième à ce jour, la neuvième n'est pas achevée) on lit, laconique : « Terme de jurisprudence. Acte par lequel on compromet d'une affaire », et après quelques exemples d'emploi, les académiciens ont ajouté : « Par extension et d'une manière générale, il signifie, dans toute sorte de désaccords, une transaction où les diverses parties se font des concessions les unes aux autres. » Cette extension de 1932-1935 à la définition juridique du mot en français correspond précisément à la réalité politique de la Déclaration anglaise des droits de 1689 ; en un temps où

l'Académie française s'apprête à publier sa première version de son dictionnaire alors que Louis XIV n'envisage aucun compromis, ni avec sa noblesse ni avec les protestants de France : la Fronde puis les déboires des rois d'Angleterre l'ont échaudé. La rigidité de la royauté de droit divin en France entraînera la quasi-inéluctabilité de la Révolution Française. Une faute historique sans laquelle la France ne serait qu'une nation parmi d'autres. On pourrait faire une histoire du compromis dans les sociétés humaines : ce qui le rend possible ou impossible. Je vais, sur ce point, user de mon expérience personnelle de mercenaire.

L'avantage du mercenariat est d'assurer à ses professionnels une bonne formation à la violence. Elle n'est en son fond qu'une technique qui s'apprend, lors des entraînements et lors des combats. Comme pour tout, certains sont plus doués que d'autres. Prenons l'exemple du courage... il s'apprend par la pratique de la violence. Selon mon expérience, parmi les mercenaires des deux sexes certaines personnes sont dotées d'une sorte de courage naturel alors qu'à l'autre extrémité il y a des couards naturels. Mais dans l'ensemble, les mercenaires se situent dans une frange moyenne où le courage s'apprend en même temps que les techniques de combat. Le seul danger du métier est dans une combinaison de courage et de technicité qui finit par pervertir le mercenaire. Il ou elle ne prend plus plaisir au sport du combat, mais à la cruauté qui est une conséquence de la lutte. Cela arrive aussi chez les

mercenaires qui ont reçu une formation trop rapide. J'ai aussi constaté cela dans toutes les guerres que j'ai fréquentées : en général, les troupes de choc se comportent déceimment avec les populations civiles occupées ; alors que les troupes d'occupation, peu aguerries, sont celles qui commettent des atrocités. Mercenaires et soldats mal formés ont peur, et la peur peut rendre cruel. J'ai vu des mercenaires qui ne vivaient plus que pour satisfaire la perversité qu'ils avaient découverte en eux, ou en elles, car je suis convaincu et des différences et de l'égalité des sexes : les femmes sont capables d'être aussi ignobles que les hommes. Ma façon à moi d'échapper à cette perversité fut la prière. Elle me permit d'accepter ma mort, comme une conséquence possible d'une erreur professionnelle ou d'un manque de chance : être au mauvais endroit au mauvais moment, sans qu'il y eût possibilité d'être ailleurs. Pour moi, prier, c'est faire au mieux tout en sachant que ces choses nous dépassent. Un vrai soldat est toujours innocent de la violence qu'il donne et reçoit. Mais l'usage de la violence n'est pas toujours fatal ! Et même lorsque le temps du combat est venu, il peut encore arriver que la négociation en recherche de compromis soit encore possible. Mais il y a des règles pour cela.

Si vous négociez entre des parties en conflit, vous irez de difficulté en difficulté. C'est inévitable en raison des éléments irrationnels des récits qui fondent l'identité des combattants. Ceci exclut les mercenaires, dont le combat est une profession, et qui n'ont pas de lien obligé avec un récit

identitaire. Il est donc essentiel de connaître les récits identitaires des parties en présence. Si vous êtes partie au conflit, vous connaissez certainement votre propre récit, mais êtes-vous certain de connaître celui de l'ennemi ? J'entends, le vrai, pas celui qu'il affiche pour vous tromper. Second principe : soyez sans illusion de succès lorsque les parties adhèrent à des récits totalement opposés ; au mieux, vous obtiendrez une trêve pendant laquelle les adversaires prépareront dans la ruse leur prochaine offensive. Troisième principe, contrairement au principe précédent, un compromis est possible si chaque partie a déjà longtemps souffert en raison de l'équilibre des forces en présence et si les chefs commencent à penser que la violence ne conduira pas à la victoire. Dans ce genre de situation, la simple logique des combats et la fatigue qu'ils entraînent ont remplacé les récits pour ou contre lesquelles on se battait. Les pires des situations sont celles où le conflit n'est pas un duel, mais un chaos de groupes armés porteurs de récits exclusifs qui se combattent à mort. Ces récits peuvent être tribaux, religieux, suprématistes, ou la simple expression d'avidités primitives : je veux, je prends ! Ils peuvent aussi combiner l'ensemble de ces ressorts de base. Tout compromis trouvé avec un groupe ou quelques-uns sera dénoncé par d'autres qui y verront l'opportunité de renforcer leurs troupes et leur ressentiment. Surtout si des interventions extérieures peuvent renflouer des groupes affaiblis : au XVI^e siècle le Japon était divisé en micro états dirigés par des *shoguns* disposant d'un contingent

de *samourai*. Les plus faibles de ces *shoguns* s'allièrent aux Portugais dont les mousquets révolutionnèrent l'art militaire au Japon. Dans les situations de ce type, seul le temps long de l'Histoire permettra d'imposer une trêve, voire une paix des cimetières, par épuisement des groupes combattants. Depuis des siècles, le monde musulman explore chacune de ces impasses, et nul ne peut savoir ce qu'il en sortira. On connaît les conflits actuels au Moyen-Orient, mais on oublie que la majorité des contingents de Casques bleus des Nations Unies sont mobilisés depuis plus de vingt ans dans des conflits dans lesquels des musulmans sont parties prenantes : Cachemire, Chypre, Liban, etc.

Connaître les récits des parties en lutte est important, car s'il existe des récits capables d'accepter des compromis, par exemple certains récits tribaux, ou encore ceux fondés sur l'avidité des désirs dans la mesure où ils rencontrent une forte opposition ; d'autres récits ne peuvent pas générer des compromis. Imaginez que vous deviez négocier un compromis durable entre les Aztèques et leurs voisins... impossible ! Le récit des Aztèques a pour conséquence pratique la certitude que, pour eux, la fin des sacrifices humains dont leurs voisins sont l'objet signifierait la fin du monde ! Cette conception du monde (*weltanschauung*) est au centre de leur identité.

Il n'y a pas de compromis possible quand une population qui possède quelques éléments de puissance (militaire,

économique, financière, démographiques, etc.) croit en un récit qui exclut tous les autres récits. Ne pas avoir conscience de l'existence possible de ce type de situations peut conduire au désastre. Cela est arrivé en septembre 1938 lorsque Neville Chamberlain et Édouard Daladier ont négocié et signé les accords de Munich avec Adolf Hitler. La négociation s'était concentrée sur une question de territoire et de minorité ethnique qui avait quelque rationalité et de ce fait pouvait faire l'objet de compromis. Malheureusement, les représentants de la France et de l'Angleterre n'avaient pas lu *Mein kampf* (« Mon combat »), le livre dans lequel Hitler exposait le récit identitaire du national-socialisme et disait clairement qu'en raison de sa « supériorité raciale » l'Allemagne devait dominer le monde. Ou, si Daladier et Chamberlain avaient lu *Mein kampf*, ils n'avaient pas compris que le récit national-socialiste se devait d'avoir des conséquences pratiques sur l'exercice du pouvoir en Allemagne. Si Hitler et sa bande voulaient conserver le pouvoir, ils devaient mettre le nazisme en pratique : il faut en effet montrer que l'on croit pour être cru. De ce point de vue, la mise en scène du récit national-socialiste par Goebbels fut un chef-d'œuvre de propagande dont les conséquences ont dégoûté la majorité des Européens des célébrations de la fierté d'être soi en tant que peuples et civilisation. On peut aussi prendre pour exemple de récit belliciste la guerre sainte menée par les sultans turcs contre l'Europe chrétienne. Elle dura près de cinq siècles et ne s'acheva que lorsque l'Empire

turc allant de défaite en défaite n'eut plus les capacités militaires d'attaquer l'Europe. Aujourd'hui le récit islamique conquérant n'a pas changé, l'attaque est menée de façon subtile par un système multiforme de migrations musulmanes, et accessoirement par des actes de guerre sainte qui prennent la forme du terrorisme. Pour Hitler, le compromis de Munich n'avait qu'une seule signification : il montrait la supériorité du récit national-socialiste. On voit qu'un récit exclusif, ou totalitaire, ne peut pas accepter le compromis ; pour ce type de récit, c'est une question de vie ou de mort : l'absolue vérité ne peut pas faire un compromis avec l'erreur, car si elle se compromet, elle n'est plus une absolue vérité. Je pense, hélas, que le conflit dit israélo-arabe est de ce type. Les Palestiniens sont dominés par un récit exclusif, l'histoire de ce conflit a montré que tout compromis proposé aux chefs des Palestiniens était interprété comme une faiblesse de l'État d'Israël, et donc transformé en point de départ pour une nouvelle offensive violente. Il s'agit d'une attitude traditionnelle issue du récit coranique et des hadiths, les Turcs ont pratiqué la méthode pendant des siècles en Europe. Les sultans ne signaient que des trêves temporaires, jamais plus de dix ans, mais cela changea avec l'affaiblissement de l'Empire. Pendant la période de trêve, des opérations de terreur étaient montées dans les zones frontalières par des troupes spéciales très mobiles. Le but de ces opérations de terreur était de vider les territoires frontaliers de leurs populations, ce qui rendait le

ravitaillement des armées infidèles plus difficiles, et facilitait l'attaque des armées turques sitôt que la trêve pouvait être rompue. Dans les Balkans, aujourd'hui encore de vastes zones restent dépeuplées du fait de cette politique militaire de terreur autrefois menée par l'Empire turc. Comme on le voit, les récits exclusifs, totalitaires, ne peuvent en aucune façon pratiquer le compromis.

En son temps et **à son propre niveau**, Galilée fut confronté à une situation quelque peu comparable : l'Inquisition considérait que les faits, scientifiquement établis par ses recherches et expériences et par lui publiés, mettaient en danger mortel le récit de l'Église catholique d'alors. Aucun compromis n'était possible. Il a fallu quatre siècles environ pour que l'Église accepte un compromis avec la science. Heureusement, les peuples non aryens de l'Europe n'ont pas eu à attendre quatre siècles pour que le récit national-socialiste cesse d'être dominant en Allemagne et ailleurs. Pour les populations considérées comme juives ou tziganes par les nazis, la fin du national-socialisme est, hélas, venue trop tard.

Chapitre V *Kyrie eleison (Seigneur prend pitié)*

Je viens de mentionner la Déclaration des droits de 1689 (*the Bill of Rights*) qui me semble le premier exemple d'un compromis collectif réussi dans l'histoire de l'Europe. Je ne sais pas si l'on peut considérer le Parlement viking, créé au Xe siècle à Thingvellir en Islande, comme un système fondé sur l'élaboration de compromis ; au sens moderne de ce terme qui implique des compromis passés entre des groupes porteurs de récits qui sont des conceptions du monde différentes. Le Parlement islandais était issu d'un système tribal dont l'origine était norvégienne et dont on retrouve des éléments ici ou là dans le monde entier. Certes, il n'est pas exclu que ces systèmes tribaux créateurs de lois et de juges pour les appliquer aient été aux origines lointaines des systèmes modernes de compromis démocratiques, l'histoire de la Grèce ancienne le dit peut-être. Encore que cette référence pose le problème de la transmission par mutation-transformation de ces institutions antiques à l'Europe et au monde d'aujourd'hui, alors qu'elles auraient pu disparaître dans l'oubli, comme les sacrifices humains des Aztèques... Mais c'est une autre question ! Dans l'immédiat, je veux me demander pourquoi ce n'est qu'en Europe qu'un système de compromis systématiques entre des récits concurrents a réussi à devenir une civilisation où la science et sa méthode

critique, et non les récits, jouent un rôle de plus en plus dominant.

Afin d'illustrer l'importance du compromis dans le développement des sociétés créatives, je vais mentionner les points principaux de cette Déclaration qui a inspiré tous les systèmes parlementaires qui existent dans le monde. Le texte anglais met en avant le rôle du Parlement : il a le droit de réunion, alors que dans la tradition monarchique c'est le roi qui convoque son parlement, et il est librement élu ; ses membres ont liberté de parole au sein de l'Assemblée ; le roi ne peut créer et collecter des taxes sans le consentement du Parlement ; les lois ne peuvent être promulguées ou abrogées sans accord du Parlement ; aucune armée ne peut être levée en temps de paix ; les sujets du roi ne peuvent être soumis à des peines excessives et cruelles. Précisons que plusieurs années auparavant, dans la période 1588-1589, du temps des guerres de religion en France, dans une grande confusion violente les catholiques ultras, appelés « les ligueurs », avaient essayé d'imposer une monarchie constitutionnelle au roi Henri III. Une coalition des noblesses catholiques et protestantes favorable à la monarchie traditionnelle fit échouer le projet de la Ligue qui s'opposait au roi.

Le débat sur les limites du pouvoir royal n'était donc pas nouveau en Europe. Mais c'est en Angleterre qu'il aboutit à un compromis positif et clairement reconnu par l'Histoire

sous la forme d'un contrat. Chaque clause de ce contrat politique entre le monarque et ses sujets trouve son origine dans les événements dramatiques du XVIIe siècle décrits par Winston Churchill que j'ai brièvement cité au chapitre précédent. La Déclaration des droits est donc un compromis entre les pouvoirs du roi et les volontés de ce que l'on peut appeler des groupes d'influence payant impôt, en argent ou en services (militaire ou autre) : les aristocrates, les riches, la classe moyenne, les groupes religieux, etc. Dans chacun de ces groupes, on trouve un ou plusieurs individus porte-parole du récit qui exprime l'identité et les intérêts du groupe. D'où les tragédies individuelles qui font la chronique de l'Histoire. Penser que les récits ne représentent que les intérêts matériels des groupes opposés est une illusion matérialiste. C'est une sottise monstrueuse que de penser qu'un noble anglais, catholique du temps de Cromwell, qui meurt décapité pour ne pas renier sa foi ne fait que défendre ses intérêts matériels. Il lui suffisait de renier sa foi pour rentrer dans ses biens ! Les hommes meurent massivement pour des récits et les symboles qui les représentent et non pour leurs intérêts mal ou bien compris.

L'acceptation d'un compromis est souvent un long processus qui parfois se conclut au nom d'un « récit supérieur » éminemment complexe qui amalgame toute sorte de récits et se fabrique dans le long temps de l'Histoire, et qui devient le récit d'un peuple. Un peuple est une collectivité complexe parlant même langue ou dotée d'une

lingua franca, formée de groupes aux intérêts et récits différents qui se reconnaissent dans un récit commun, que l'on appelle aujourd'hui la nation, la patrie ; et qui est en perpétuelle réécriture autour d'un socle commun que j'ai du mal à définir... la civilisation, peut-être. Je le répète, le mot clef est « compromis » et je dois expliquer les conditions qui permettent aux compromis d'exister.

Un lien existentiel lie le compromis et le récit. Tant qu'une société croit exclusivement en son récit, surtout si ce récit est exclusif, un compromis avec d'autres récits est difficile, et souvent impossible : les nazis et les bolchéviques persécutaient les chrétiens, les démocrates, voire les communistes, tous porteurs d'un récit qui s'opposait au leur et mettait le national-socialisme ou le bolchévisme en danger par la seule existence de ces récits différents et concurrents. Il faut ici distinguer deux types de récits. Ceux considérés comme exclusifs, car leurs fidèles les jugent essentiels à leur identité ; et ceux qui ne sont qu'un élément parmi d'autres dans une identité complexe : par exemple l'identité romaine était complexe, elle a permis l'intégration de nombreux peuples à l'Empire romain. À ces deux types de récits correspondent des sociétés voire des civilisations très différentes, et c'est là que l'on trouve un des points du conflit et de l'incompréhension entre le monde musulman et le reste du monde.

Ceci met également à jour le problème suivant : nous avons l'habitude de considérer les identités nationales, ethniques et religieuses, ou les ethnoreligions territorialisées, comme des récits stables et immuables. Cela est vrai au regard de l'histoire dans son court terme, qui se mesure en demi-siècle ou siècle ; cela est faux si nous prenons pour référence le temps long de l'histoire, qui va par siècles et milléniums. On conçoit sans difficulté que les Grecs d'aujourd'hui sont différents de ceux de l'Antiquité ; bien qu'ils parlent toujours le grec, il ne s'agit plus tout à fait de la même langue. Grâce à leur littérature, nous savons que les Grecs de l'Antiquité étaient fiers de leur identité, d'ailleurs ils jugeaient « barbares » les peuples qui ne parlaient pas le grec. Et les Grecs d'aujourd'hui sont tout autant fiers de leur identité à laquelle ceux de l'Antiquité sont rattachés grâce au récit fondateur de leur présente identité. Ce que je dis des Grecs pourrait être dit de n'importe quelle autre population qui a conservé son identité sur une longue période, en la transformant. On peut, éventuellement, aller encore plus loin et dire qu'une population conserve dans le long terme son identité si elle est capable de la transformer : L'Église catholique qui a condamné Galilée en 1633 n'était pas à l'évidence la même que celle qui a déclaré en 1992 que Galilée n'aurait pas dû être condamné. Elle n'était pas non plus celle qui institua par ordre du Pape Pie XI en 1936 l'Académie Pontificale des Sciences qui aujourd'hui reçoit des scientifiques du monde entier, croyants ou athées. En

novembre 2014, une personne digne de foi, se déclarant athée, ayant participé à une rencontre de l'Académie Pontificale m'a dit avoir entendu le Pape Benoist XVI déclarer : « Personne n'est propriétaire de la vérité, les athées nous donnent une leçon dans leur permanente recherche de la vérité. »

On peut donc conclure ainsi : au long fil du temps, les identités changent et les récits aussi. Ils ne sont pas ces constituants que nous croyons immuables lorsque nous proclamons notre identité. Ce savoir est peut-être source d'angoisse, il est aussi source de liberté dans la recherche de la vérité. Les identités sont des récits, des créations humaines, ne serait-ce que par leur langage lorsqu'elles prétendent à l'éternité par divine origine. Créations humaines, ne serait-ce que par leur inévitable usage de la parole humaine, les récits s'opposent aux créations de la nature : les lois de la nature ne changent pas, ce qui change dans ce domaine n'est que nos capacités à découvrir les lois de la nature : ce que Galilée appelle « le langage de la nature » qui n'est pas celui de l'ordinaire des Hommes. C'est ainsi que les identités sont susceptibles de fluctuer et de se transformer profondément, ce qui n'est pas le cas des vérités scientifiques dont nous pouvons tirer des définitions objectives discutables seulement dans le champ des paramètres scientifiques et en utilisant le langage spécifique de la science, qui se démontre vrai, qui se démontre faux ; soit par sa rigueur interne, soit par les résultats pratiques de

ses applications. On ne s'entretue pas, ou fort rarement, pour défendre une assertion scientifique. Par contre, les récits appartiennent au domaine de l'indémontrable des cohérences subjectives et sont défendus avec passion, jusqu'au meurtre souvent.

Et nous retrouvons ici la violence ! Dans la mesure où les identités sont intimement liées à un récit, et puisque les récits changent d'un groupe de « croyants » à un autre ; et changent dans le temps long de l'Histoire, on voit se multiplier les guerres entre des identités opposées. Fluctuations et changements montrent que les identités sont fragiles : on en voit une illustration dans le nombre impressionnant de nazis qui, avec la défaite, se sont transformés, décorations et uniforme brûlés, en cadres de l'Allemagne dénazifiée, et en auxiliaires de la police politique communiste de l'Allemagne de l'Est, ou en chasseurs de communistes recrutés par la CIA. Les identités sont par nature menacées et menaçantes. Menacées par le temps qui passe, qu'exprime le renouvellement des générations. Chaque génération tend à développer une identité nouvelle à l'intérieur de l'identité commune au groupe, ce qui entraîne des tensions plus ou moins fortes avec les générations précédentes. Une identité est également menacée par la guerre que lui déclare ou qu'elle déclare à une autre identité.

Sur ce point le récit national-socialiste ne manque pas d'intérêt, il fait suite à la défaite allemande de 1918. Il est une

fabrication à partir d'éléments divers qui tous sont mis ensemble et falsifiés pour s'adapter au dogme de la supériorité raciale des Allemands : postulat premier de l'idéologie national-socialiste. Ce fait essentiel est souvent oublié. Sur ce point, la façon dont Himmler a utilisé le petit livre de Tacite (58-120) « La Germanie » illustre parfaitement ce phénomène de métamorphose des identités par le récit, et de transformation du récit pour imposer une nouvelle identité.

Pour ce qui concerne Tacite, le travail des SS de *l'Ahnenerbe* (le centre de recherche scientifique des nazis) a consisté en une falsification du récit antique pour fanatiser les Allemands en utilisant l'auteur romain pour créer une race de guerriers non métissés, intrépides, blonds aux yeux bleus, chastes, monogames, unis, etc., etc. en laissant de côté les passages où Tacite décrit les Germains comme des esprits lents, des ivrognes paresseux, adeptes des jeux de hasard, qui se goinfrent de mauvaise cuisine. Les SS de Himmler ont donc créé sur un récit douteux un faux récit vrai ou un vrai récit faux pour pré fabriquer une race aryenne sans fondements biologiques ou historiques. C'est le procédé par lequel tous les récits sont créés. Tacite lui-même utilise d'autres récits pour composer le sien dans le but de redonner aux Romains le goût de leurs vertus d'autrefois qu'il retrouve ou croit retrouver dans une population à la fois réelle et imaginée : « Les vices là-bas ne font rire personne, et corrompre et être corrompu ne sont pas à la mode ! » (Chapitre XIX 1.

Traduction Danielle De Clercq, Bruxelles, 2003, sur internet). On dirait du Rousseau ! De plus, Tacite n'a probablement jamais rencontré les populations qu'il décrit dont la pure identité germanique est douteuse au regard de la recherche historique moderne et des analyses ADN. La défaite allemande de 1918 a donc produit un récit monstrueux qui était pour une part tiré d'un récit issu d'un récit, issu lui-même... etc. Gagnées ou perdues, les guerres ont des retombées importantes sur les identités. J'en donnerai une autre idée à travers un exemple tiré de la simplicité du quotidien en France : mes grands-parents m'ont raconté qu'avant la Première Guerre Mondiale, les Français étaient un peuple qui chantait : on chantait au travail, au café, dans les fêtes de famille, en toute occasion. À la fin du « mariage de Figaro » (1784), une pièce dont le rire léger cristallise une révolution du politique et des mœurs, Beaumarchais écrit : « Tout finit par des chansons ». Après la Grande Guerre, ce comportement identitaire a disparu : les Français ont cessé de chanter. Dans l'histoire complexe et changeante des identités, la violence joue un rôle ambivalent. À première vue, la violence renforce les identités.

Au Sri Lanka, alors que je travaillais sur le conflit qui opposait les populations tamile et cinghalaise, je voyais clairement que dans le passé ces deux peuples avaient vécu de longues périodes de coopération : notamment à l'époque coloniale pendant laquelle les Britanniques avaient fait venir du Tamil Nadu, dans l'Inde du Sud, des ouvriers tamouls pour

travailler dans les plantations de café, puis de thé, qu'ils avaient créées dans l'île. Certes les deux peuples ne parlaient pas la même langue, ils avaient des religions différentes, l'hindouisme pour les Tamils, le bouddhisme pour les Cinghalais. Bien qu'ils aient eu une histoire de conflits comme la majorité des peuples liés par un voisinage territorial, ils avaient eu également de longues périodes de coopération dans le passé, comme toujours entre voisins. Pour une part, la population cinghalaise descendait des Indiens bouddhistes ayant fui les persécutions des hindous contre les bouddhistes au XIIe siècle, peut-être avant, peut-être après, car l'histoire du bouddhisme sur le continent indien et son expansion commencent dès le Ve siècle avant Jésus-Christ. Le récit devient tragique au XIIe siècle lorsque les musulmans envahissent le nord de la région (Afghanistan, Pakistan, Inde) massacrent les bouddhistes et détruisent les monastères. Avec le dynamitage des bouddhas de Bâmiyân en Afghanistan en 2001 les Talibans ont parachevé l'éradication du bouddhisme. Suivant en cela les recommandations des agents de la *muttawâ* saoudienne que le gouvernement taliban avait invités à Kaboul pour parfaire la coopération religieuse entre les deux théocraties. La *muttawâ* est la police religieuse saoudienne. Elle dépend d'une instance gouvernementale « Le Comité pour la promotion de la vertu et la prévention du vice ».

En un mot, l'histoire de cette région de l'Asie est aussi longue et complexe que celle, par exemple, de l'Europe. Elle

est marquée par de fortes différences. Croire que des peuples aussi différemment façonnés par l'Histoire puissent spontanément se comprendre est une dangereuse illusion.

La coopération des deux populations avait pris fin lorsque la minorité tamoule avait demandé plus de droits à un gouvernement dominé par la majorité cinghalaise, quelque 18 millions de personnes, pour environ 5,3 millions de Tamouls, une forte minorité de 30%. Minoritaires au Sri Lanka, les Tamouls sont majoritaires dans l'État indien du Tamil Nadu qu'un détroit de quelques kilomètres sépare de l'île sri lankaise. L'État et la population du Tamil Nadu ont toujours eu une certaine sympathie pour la minorité tamoule du Sri Lanka. Une des dimensions sous-jacentes au conflit était le fait que majoritaires dans l'île, les Cinghalais se sentaient minoritaires par rapport à la population voisine de l'État indien du Tamil Nadu qui compte environ 72 millions d'habitants.

La réponse à la demande tamoule avait été d'une violence extrême, avec une multiplication des actes de barbarie... comme on a pu le voir dans toutes les guerres coloniales du XXe siècle. Une fois de plus me voici mal-pensant, car pour la gauche, les indigènes ont toujours raison, des bouddhistes en plus ! que la bien-pensance dominante considère nécessairement comme des bisounours ; sauf lorsqu'ils s'attaquent aux musulmans, qui, pour la bien-pensance de gauche, jouent le rôle des innocents persécutés de tous les

temps. Mais j'ai vu ce que j'ai vu et ne peux pas dire autre chose : j'ai vu les persécutions des musulmans du Bangladesh contre les hindous et les bouddhistes de ce pays. Par comparaison entre ce qui ne devrait pas être comparable, en raison, peut-être, d'une longue exposition à des règles de droit influencées par le christianisme, la façon dont les Européens usent de violence me semble moins ignoble que ce que j'ai pu voir ailleurs dans le monde. À la tragique exception de ce que le nazisme, cette régression tribale du peuple allemand, a fait à l'Europe et au monde dit « civilisé ». Croyez-moi : récit tribal plus technologie égal désastre.

La réponse à la brutalité de la répression a été un renforcement de l'identité tamoule, les vieux se sont posé des questions, les jeunes ont rejoint les rangs des « Tigres de Libération de l'Eelam Tamoul » (LTTE), créés en 1976, qui ont fini par contrôler un petit territoire du nord-est de l'île de Sri Lanka, où ils étaient majoritaires. La guerre fut longue, féroce et perdue par le LTTE en 2009. Pour la première fois à ma connaissance, un mouvement terroriste utilisa des bombes humaines. L'une d'elles, une jeune fille tamoule, s'est fait exploser lors d'une réunion électorale du Premier Ministre indien Rajiv Gandhi qui fut ainsi assassiné le 21 mai 1991 dans une banlieue de la capitale de l'État du Tamil Nadu. La meurtrière s'appelait Thenmozhi Rajaratam, c'était une personne très douce. Selon ce que l'on m'a dit, elle avait été violée par des soldats de l'armée indienne venue aider le gouvernement sri lankais à rétablir l'ordre. Des atrocités ont

été commises par toutes les parties en guerre, elles contribuaient à la pétrification des identités figées des antagonistes. Pour donner une idée de la cruauté du conflit, je sais que, comme certains Résistants français, les cadres et les agents secrets des Tigres tamouls portaient toujours sur eux une capsule de cyanure afin de se suicider pour ne pas parler sous la torture. Les hommes courageux qui, parfois, tentèrent d'arrêter l'horreur le payèrent de leur vie. Je pense avec émotion à un jeune Tamoul du LTTE. Il avait perdu l'usage d'une jambe dans les combats. Il parcourait le monde en boitant pour trouver des soutiens à un plan de paix. Je le connaissais sous le nom de Tipou. Il était parmi les justes. Il en est mort, exécuté par on ne sait qui, au nom de je ne sais quoi : il brouillait les certitudes des tribalismes identitaires. Il avait ce « supplément d'âme » qui aujourd'hui comme hier nous manque.

Chapitre VI « *Christe eleison* » (Christ prend pitié)

Il ne fait aucun doute que la violence renforce les identités. C'est comme deux boxeurs sur le ring. Dans l'échange des coups, chaque adversaire a la certitude d'être lui-même... pas un autre, car nous sommes avant tout des **corps**, que l'on oublie quand ils fonctionnent en silence, mais qui peinent dans l'effort, jouissent et se réjouissent, ou qui souffrent. Seul un poète pouvait dire « Je est un autre » et seul un philosophe a pu dire « Je pense donc je suis ». Dans les deux grandes solitudes du ring c'est : « Je frappe, suis frappé, donc je suis ! ». On retrouve ici la phrase terrible de Georges Duhamel : « à la guerre les hommes pensent court ». En périodes de crise, lorsque les identités sont incertaines, la violence sert souvent d'instrument identitaire. L'histoire du national-socialisme et celle du bolchévisme en Russie illustrent ce point. En Allemagne, la violence fut d'un usage permanent contre un ennemi de l'intérieur et de l'extérieur imaginaire qu'il fallut créer de toutes pièces dans un récit qui utilisait comme amalgame ce que *l'Homo sapiens* a de pire : le besoin de trouver un coupable à ses insuffisances et sa capacité de cruauté intelligente. Ce sont là nos failles qui permettent à Satan de réussir ses entrées dans nos « *reality shows* ».

En Allemagne, les Juifs représentaient moins de 3% de la population. Ils étaient bien intégrés. Ils représentaient moins

de 1% de la population carcérale du pays. Pendant la Première Guerre Mondiale, ils avaient combattu dans l'armée allemande ; nombre d'entre eux n'étaient plus religieux au sens strict et le sionisme avait peu d'influence sur les Juifs allemands. Ils étaient très représentés dans les mondes artistiques, scientifiques et économiques en raison de processus historiques particuliers. Ces processus avaient fait de cette population de migrants anciens les bénéficiaires du nouveau système qui s'imposait en Europe : le capitalisme. Les Juifs allemands étaient majoritairement des urbains religieusement lettrés auxquels la propriété terrienne était traditionnellement interdite. C'est pourquoi ils ne pouvaient pas s'agréger à un des trois piliers constitutifs des populations européennes : l'aristocratie, la paysannerie et le clergé. Trois catégories qui ont beaucoup perdu avec la révolution industrielle, alors que, souvent, la révolution industrielle a bénéficié de l'apport des savoirs juifs qui ont pour leur part bénéficié de cette révolution dont le milieu nourricier fut la ville nourrie à bas prix par les campagnes. La ville où les Juifs traditionnellement employés dans divers artisanats, le commerce et la finance se heurtèrent aux bourgeoisies nationales montantes. Il ne faut pas s'étonner si la bourgeoisie nationale, la paysannerie et l'aristocratie ont servi de terreau aux récits antisémites dans toute l'Europe, et en Allemagne en particulier où l'antisémitisme de Luther n'avait rien à envier à celui de certains catholiques. Toutefois, il faut sur ce point respecter la complexité de l'histoire du

christianisme hautement méprisé par Hitler et les SS, en raison du fait qu'à l'évidence les premiers chrétiens étaient tous des Juifs. Selon Nietzsche « le christianisme est la religion des femmes et des esclaves », donc odieux pour les SS. Dans leur mystique tribale et barbare, outre les chrétiens, les SS considéraient les communistes et les francs-maçons comme judaïsés. Bref, l'antisémitisme fut utilisé en Allemagne pour enflammer l'identité germano-aryenne. De plus, les populations slaves de l'est de l'Europe ont aussi servi d'ennemi ethnique pour transformer l'identité germano-aryenne en ce qu'un des idéologues du national-socialisme, Alfred Rosenberg (1893-1946) appelait « le mythe du XXe siècle ». Le récit national-socialiste fut une double catastrophe pour l'Allemagne, pour l'Europe, pour le monde. Aujourd'hui, il doit devenir une des leçons de ce qu'un peuple ne doit pas croire, et faire. Je dis double catastrophe.

La première est évidente, ce sont les conséquences immédiates de la mystique brutale des nazis (50 millions de morts); la seconde est le dégoût profond qu'éprouvent les Allemands, voire les Européens en général, pour tout usage de la violence, y compris lorsqu'il s'agirait de défendre les valeurs essentielles d'une société civilisée contre la barbarie. Le courage de penser et d'agir en Europe a été détruit par une bien-pensance qui considère les barbares comme les successeurs naturels des Juifs persécutés. Alors que ceux qui combattent les barbares sont suspectés, puis accusés d'être les successeurs des nazis. Sitôt démasqué, le récit bien-

pensant qui aujourd'hui domine l'Occident apparaît dans sa désarmante sottise qui risque, dans un choc en retour, de donner une nouvelle légitimité à la mystique brutale des nazis. Il est urgent de sortir de ces balancements qui nous portent d'un abyme à un autre.

En Russie, où les trois piliers traditionnels des sociétés européennes (aristocratie, paysannerie, clergé) étaient très vivaces, et l'antisémitisme populaire plus féroce que dans l'Allemagne prénazie, le récit bolchévique utilisa la violence jusqu'à plus soif. On sait que les tortionnaires du NKVD se dopaient tous à la vodka. L'identité bolchévique reposait sur un récit pseudoscientifique qui proclamait que le moteur de l'Histoire était « la lutte des classes » (pour les nazis, c'était « la lutte des races »). Voici l'essence du récit bolchévique : les libérateurs de l'espèce humaine, les communistes, doivent user de tous les moyens, y compris les plus violents, afin d'éliminer les ennemis de « la société sans classe » qui, enfin, mettra en train l'Histoire du bonheur. Mais avant d'en arriver là, les ennemis de classe redoublent de malignité et rendent le combat de plus en plus féroce, d'où la nécessité de « la dictature du prolétariat » qui, en trains, massivement déporte. Dictature : notion intéressante où l'on retrouve certaines idées de Jean-Jacques Rousseau. Pas toutes ! car il faut se garder de faire de Rousseau un simple idéologue, il est un artiste de la langue française qui dans un style inimitable exprime des intuitions fulgurantes. Mais il est aussi un idéologue névrosé. Dans « Le Contrat social » et dans d'autres

récits, il affirme que l'homme est bon de nature et que la société le corrompt. Cette conception qui fait de l'*Homo sapiens* un « bon sauvage » qui a lu les philosophes est un récit idéologique que l'histoire réelle de notre espèce contredit. Pour que le « Contrat social » de Rousseau puisse fonctionner, il faudrait que nous soyons autres que ce que nous sommes. Car nous sommes des êtres contradictoires, gobeurs de récits, infiniment variés dans nos dons et inclinaisons, faibles souvent, et, parfois, sublimes. Il faut être fou pour faire un système avec ça ! Rousseau s'y est mis, et sa magnifique tentative n'est pas sans mérite, mais le récit rousseauiste doit être critiqué.

Selon ce génial psychopathe, dans une société parfaite, libérée de la propriété, de l'argent et du paraître qu'il nomme « amour propre », une sorte de « Germanie » à la Tacite, « la volonté générale » des libres citoyens n'exprime dans la Loi que la liberté et la bonté de leur nature... dans ces conditions, si un citoyen ne veut ni obéir aux lois ni remplir les devoirs qu'il a lui-même établis : « on le forcera d'être libre ». Nous avons chez Rousseau l'expression nue de ce que seront tous les totalitarismes : le bonheur est à portée de main, il n'y a qu'un obstacle, les nobles, les propriétaires, les capitalistes, les colons, les Juifs... et même la prostate ! (grande souffrance de Rousseau qui devint assez tôt incontinent : ce fut certainement un obstacle sérieux à sa vie sociale). Éliminons l'obstacle, le bonheur sera là ! En effet, que ne ferait-on pas au nom du bonheur, alors on a éliminé l'obstacle (les nobles,

les propriétaires, les capitalistes, les colons, les Juifs, la prostate, etc., etc.). Le bonheur n'est pas venu ! Soyons réalistes, l'ennemi ou les ennemis ne sont pas nécessairement des fictions issues d'un récit identitaire. Il peut y avoir des ennemis réels : par exemple les nazis n'étaient pas des ennemis fictifs des démocraties, il a fallu les « forcer à être libres ». D'où l'importance du contexte et celle, déjà soulignée, du message objectif délivré par le récit.

Un des résultats pratiques et tragiques du récit a priori généreux, mais mortel de Rousseau (auquel Robespierre voua un culte) et des bolchéviques fut le meurtre de masse ou la réduction en esclavage de milliers puis millions de personnes appartenant à des groupes d'opposants réels ou imaginaires : les nobles, les prêtres, les Vendéens, les Russes blancs, les koulaks, les éléments du passé, les socialement indésirables, les trotskystes, etc., etc. Ces mécanismes d'une déraison qui se prétend raisonnable ont été repris un peu partout dans le monde ou des partis de type bolchévique ont pris le pouvoir : en Chine, en Corée du Nord, au Vietnam, au Cambodge, à Cuba, en Éthiopie... .

L'association-symbiose du récit, de l'identité, et de la violence est un processus qui n'a pas été remis en cause par la pensée scientifique. La remise en cause, quand elle eut lieu, le fut par les régimes de démocratie parlementaire qui ont créé des systèmes complexes de compromis entre des identités conflictuelles, qui au cours de l'Histoire causèrent

des affrontements si violents et traumatisants qu'il fallut trouver des solutions pratiques pour ne pas ou ne plus s'exterminer : des Parlements pour débattre et trouver des compromis. Pour une part, la science a bénéficié de ces systèmes producteurs de compromis. La *Royal Society of London for Improving Natural Knowledge* (« Société royale de Londres pour l'amélioration du savoir naturel ») est créée à Londres en 1660 : sa devise, *Nullius in verba* (pas de verbiages), est un manifeste contre les récits. Son équivalent en France, l'Académie Royale des Sciences, est créé six ans plus tard ; toutefois, la science a également été utilisée afin de rendre la violence mortelle plus efficace. Nous en sommes là aujourd'hui.

En effet, la science a donné à quelques pays la capacité de créer des instruments atomiques, et autres, de destruction. Dans un conflit généralisé, semblable aux conflits mondiaux du XXe siècle, ces moyens, dits « de destruction massive », pourraient éliminer *Homo sapiens* en moins de temps qu'il n'en fallut à « notre mère la Nature » pour disposer des dinosaures. Il y a 65 millions d'années, environ. Grâce à cette crainte de destruction mutuelle, l'Europe et la civilisation occidentale ont connu plus d'un demi-siècle de paix relative, et presque générale. Au regard du temps des Hommes et si l'on considère que la violence est un des aspects de notre animale humanité, c'est long : plus d'une génération ; au regard de l'Histoire, c'est court ; au regard du temps de l'univers, c'est rien ! Nous avons donc tout le temps de nous

anéantir si nous ne changeons pas. D'autant plus que si pendant une cinquantaine d'années l'arme atomique fut le monopole de peuples porteurs de récits relativement rationnels (la crise de Cuba a montré que ni la Russie bolchévique ni les États-Unis ne portaient un récit suicidaire), il n'en est plus de même au XXI^e siècle où nous avons des porteurs de récits totalitaires et suicidaires en possession, ou presque, d'armes atomiques opérationnelles. Et où l'on voit l'Islam, fidèle au récit haditho-coranique qui annonce la fin du monde, reprendre son combat par tous les moyens pour s'imposer au monde entier.

À l'évidence, sur la planète Terre, les pensées collectives et individuelles sont toujours largement dominées par des récits. Certains sont anciens, d'autres nouveaux, d'autres encore sont des amalgames plus ou moins réussis de récits divers. Certains sont sans danger, d'autres sont mortels. Si nous voulons comprendre la violence et lutter efficacement contre elle, ce n'est pas seulement l'acte violent qui doit mobiliser toutes les attentions, c'est trop tard, le mal est fait. D'où le côté pénible des cérémonies de deuil collectif qui suivent les attentats du terrorisme musulman. On en comprend la nécessité affective ; mais sur le fond, en raison du caractère répétitif des actes criminels, les célébrations sont aussi une mise en exergue d'une impuissance à faire face à la guerre sainte qui nous est imposée. Nous devons accorder notre attention au récit explicite ou implicite qui motive le passage à l'acte. On ne peut comprendre des

actions individuelles ou collectives violentes si l'on n'a pas étudié le récit justificateur des actes. Or, en général, nous avons tendance à juger les actes selon notre récit implicite (collectif ou individuel) qui n'est pas celui de l'acteur violent, individuel ou collectif. Nous voulons toujours que « la réalité soit ce que je suis ». En quelque sorte, l'acte violent nous aveugle. Il devient le terrain des spécialistes qui étudient la scène de la violence pour en identifier les victimes et les coupables. Lorsque ce processus de recherche, « l'enquête », devient lui-même un récit médiatique, il opacifie encore davantage la compréhension du récit fondateur qui, seule, pourrait permettre de développer une répression intelligente de la violence musulmane, qui, pour l'instant, est celle qui tue le plus et semble servir de modèle aux artisans isolés du crime.

Après un attentat terroriste en Europe, les services spécialisés recherchent les coupables de l'acte, les complicités directes, etc., une action normale selon nos systèmes juridiques. Par contre, rien, ou presque, n'est fait contre des imams qui prêchent avec violence ou hypocrisie la violence coranique : au pire, ils sont expulsés et pourront prêcher le meurtre ailleurs. Nos systèmes juridiques ne sont pas adaptés à la répression des récits religieux de masse prêchant une violence systémique. Mieux encore, il n'est pas rare que ces imams, voire les terroristes eux-mêmes, vivent en Europe grâce aux systèmes d'assistance sociale (RMI ou autre). Bref, les citoyens payant impôt financent ceux qui,

pour le moins, prêchent leur assassinat. Il y a là une folie suicidaire des démocraties face à un récit totalitaire et à ses propagateurs. Comment peut-on l'oublier ? Ils n'ont **directement** tué personne Adolf Hitler et Alfred Rosenberg ; ce dernier fut condamné à la pendaison en 1946 par le tribunal de Nuremberg. Ils sont les auteurs et propagateurs de *Mein Kampf* (Mon Combat) et de *Der Mythos des zwanzigsten Jahrhunderts* (Le Mythe du vingtième Siècle) deux récits fondateurs du national-socialisme.

Certes, tous les récits ne sont pas des appels entendus au meurtre de ceux qui ne partagent pas le même récit. Comme récit, le nationalisme est relativement récent. À sa naissance, au XIXe siècle, il fut souvent mortel et entraîna plusieurs guerres en Europe et dans les Amériques. Mais depuis le milieu du XXe siècle, il a perdu ses aspects extrêmes pour devenir un élément de stabilité dans le monde. On le voit à l'Assemblée Générale des Nations Unies où certains principes de la Déclaration des Droits de 1688, renforcés par d'autres textes, sont mis en pratique : les États nationaux se parlent, ils reconnaissent la légitimité de leurs existences réciproques ; et parfois, ils acceptent que leurs conflits se règlent par le droit et non par la violence. Bien sûr, cela ne crée pas un monde parfait, mais c'est préférable à « la guerre de tous contre tous ». Dans ma vie de mercenaire, j'ai constaté que l'utopie d'un monde parfait nuisait à l'amélioration modeste et pragmatique des choses réelles : les rêveurs rêvent pendant que le malheur avance. On

pourrait presque soutenir que les rêveurs de perfection créent des récits qui ont besoin du malheur pour mieux vendre leur rêve... et puis, il y a ceux qui éliminent tous les opposants.

On ne peut jamais totalement prévoir les conséquences de l'action, celle qui veut le bien comme celle qui veut le mal en prétextant le bien. Ne rien faire, c'est toujours laisser faire ce qui se fait sans nous. Il vaut mieux faire au mieux de ce que l'on sait faire... et prier... si l'on croit que ce que l'on appelle Dieu peut nous aider. J'ai souvent été aidé, si je ne l'avais pas été je serais déjà mort. Tout ce que je pouvais souhaiter alors était que si la mort me donnait une longueur d'avance... alors, que sa cause en fût honorable ! Ceci pour faire comprendre que les Nations et leurs récits ne sont plus aujourd'hui la cause des plus grands conflits de notre temps. Nous vivons le temps des guerres civiles. Le temps des assassins, il vient, il tue, il passe. Mais avant qu'il ne passe, nous devons faire face et vaincre ces agents non étatiques de la violence qu'en toute hypocrisie diabolique certains états soutiennent, tout en disant le contraire. Sur ce point, la Confédération des États du Golfe dirigé par l'Arabie Saoudite accusant le Qatar de soutenir le terrorisme est un chef-d'œuvre de perfidie (et sans doute de contradictions internes). Voici des États qui nourrissent la guerre sainte depuis plusieurs dizaines d'années, ils sont mis sous pression très progressive par les infidèles, ils accusent alors un piranha

du terrorisme musulman, un petit poisson d'être un requin. Qui peut se laisser tromper par une ruse aussi islamique ?

Sauf lorsqu'il s'agit de certains porte-drapeau de l'islam conquérant, les récits nationaux ne sont plus aujourd'hui des agents de violence. Les agents de la violence d'aujourd'hui sont des identités religieuses, tribales ou ethniques utilisées contre des États qui représentent une nation, ou une communauté de nations. Une des causes de cette instabilité identitaire est le fait que dans certaines régions du monde, les élites au pouvoir ont des difficultés à créer une identité nationale crédible pour tous les habitants du territoire qu'ils contrôlent. Pour jouer ce rôle de récit totalitaire et enthousiasmant, l'islam, qui à quatorze siècles d'expérience de conquête des « autres », est en parfaite position si l'on en reste à la simplicité mobilisatrice de son récit. Certes, le fait que dans un pays comme la France le système d'enseignement soit dominé par la bien-pensance offre une opportunité de conquête au récit haditho-coranique. Toutefois, hormis dans le secteur financier, la position générale de l'Islam reste tragique et faible dans tous les autres domaines, qui font la puissance des États modernes. Le roi n'est peut-être pas tout à fait nu, mais presque... Et puis, tôt ou tard, les femmes seront contre lui.

En ces temps qui sont les nôtres, nous ne savons pas vivre sans croire en un récit, et Dieu seul sait s'il en sera toujours ainsi, et par quoi nos récits, toujours un peu primitifs, seront

remplacés quand ils le seront. Mon pari est que la foi sera un jour spontanément vécue comme une composante de *l'Homo sapiens*. Mais pour l'heure, le problème est la nature du récit auquel nous croyons. J'ai parlé des récits dangereux ; j'ai parlé d'un récit du passé, réactivé au présent, le récit islamique ; j'ai parlé des récits totalitaires du XXe siècle... mais la production des récits ne s'interrompt jamais, les vieux produisent les nouveaux qui empruntent au vieux, et la ronde continue. Nous avons des récits modernes, et dangereux dans le monde occidental où l'esprit de la Déclaration des Droits naquit et s'est développé avec succès, jusqu'à présent. Je l'ai dit, la Déclaration des Droits n'est pas un récit, mais un compromis entre des récits concurrents. Le processus de compromis créé et développé par l'Occident ne va pas de soi et n'est pas donné pour toute éternité.

En 1961, dans son dernier discours en tant que Président des États-Unis, le général Eisenhower expliqua que la Seconde Guerre Mondiale avait développé aux États-Unis un « complexe militaro-industriel » (*a military industrial complex* : en Europe on pourrait dire, à un niveau plus modeste : « les firmes du CAC 40 »), qui dans un futur proche pouvait mettre en danger la structure démocratique du pays. Il précisa que le Congrès était de plus en plus influencé dans ses décisions par les dirigeants de ce « complexe militaro-industriel » qui tendait, de façon croissante à prendre le contrôle de l'économie américaine, voire du monde. Je ne sais pas jusqu'où ce récit nouveau est vrai. Mais il émane d'un

homme intelligent et sensible, dont l'éthique humaniste est incontestable. En outre, son expérience militaire et politique fut considérable. Son récit est donc digne d'intérêt. Ce qui m'a rendu attentif à l'importance de ce récit a été le débat qui a suivi la décision de George W. Bush d'envahir l'Iraq en mars 2003. Le vice-président du pays était alors M. Dick Cheney qui avait tenu le poste de Secrétaire à la Défense (1989-1993) du président George Herbert Walker Bush et occupait le poste de directeur (*Chief Executive Officer*) de la compagnie Halliburton entre 1995 et l'an 2000. À travers le rachat de la société Kellogg-Brown & Root, Halliburton spécialisée dans l'ingénierie et les pétroles est un élément clef de ce que le Président Eisenhower appelait « le complexe militaro-industriel ». Il n'est pas démontré que cette institution particulière, pas plus que les sociétés du CAC 40, ne prend que des décisions hostiles à la démocratie. Ceci dit, le fait demeure que la décision de faire la guerre à l'Iraq reposa entièrement sur un récit présenté aux citoyens des démocraties et fondé sur un bric-à-brac d'éléments qu'un conseiller de l'actuel Président Trump appellerait des « faits alternatifs ». Euphémisme de télérealités pour désigner de simples mensonges. Certes, l'Iraq de Saddam Hussein était un État antipathique et totalitaire, une sorte de tyrannie laïque, puis islamique, et primitive, qui faisait très peur aux monarchies islamistes de la Péninsule arabique. Ces monarchies sont depuis 1945 des pièces essentielles de l'alliance entre les élites américaines et l'islam wahhabite qui

n'a jamais cessé de faire des affaires avec les compagnies américaines du « complexe militaro-industriel », dont Halliburton fait partie. La guerre en Iraq a entraîné la signature de contrats colossaux entre le gouvernement des États-Unis et Halliburton, pour ne mentionner que cette compagnie. Rapidement, il fut démontré que Saddam Hussein n'avait ni la capacité nucléaire ni d'autres moyens militaires de destruction massive. De plus, son régime réprimait au nom de son propre récit totalitaire tous les intégrismes musulmans, tout en développant de plus en plus un discours de guerre sainte et de retour à une identité arabo-musulmane hostile au wahhabisme de l'Arabie Saoudite. Or, l'affirmation tonitruante de l'existence de ces armements ainsi que l'alliance de Saddam Hussein avec Al-Qaïda avaient été les arguments clefs pour faire la guerre en Iraq. Il y eut là une faute majeure dont nous n'avons pas fini de payer le prix.

Les démocraties ont besoin de la confiance pour exister, confiance en la vérité, au moins relative, des récits que fournissent leurs élites et confiance dans leurs institutions. Confiance au moins relative, car il ne faut pas chercher d'absolu dans les affaires humaines et si la vérité le plus souvent nous échappe, nous savons toujours, tôt ou tard, reconnaître le mensonge. Un gouvernement élu de façon démocratique, s'il ment détruit cette confiance qui est la condition première de la démocratie.

En 1941, lorsque les États-Unis sont entrés en guerre contre le Japon et l'Allemagne, le général Marshall ne savait pas comment motiver les jeunes Américains qui s'engageaient dans l'armée (plus de 12 millions d'entre eux). À la recherche d'une solution, il se tourna vers plusieurs directeurs prestigieux d'Hollywood. Il rencontra Frank Capra et lui dit : « Donnez aux gars une raison de se battre, et ne mentez pas ! Il faut qu'ils y croient. S'ils n'y croient pas, on est mort. » Frank Capra a cherché à connaître et comprendre le récit de l'ennemi. Il a visionné tout ce qu'il a trouvé des films de la propagande nazie et japonaise. Il a fait un montage spécial de ces films qui exposaient le récit national-socialiste et suprématiste japonais pour créer une « vraie » propagande. Son idée était : « Voyez qui ils sont, ce qu'ils veulent. Si nous perdons, nous perdons notre liberté, si nous perdons notre liberté, nous perdons tout ! » On se prend à rêver d'une série de films montrant objectivement et intelligemment les dégâts de l'islam dans le monde. Dans les années quarante, le résultat fut spectaculaire : il y eut aussi les films de William Wyler, John Ford, George Stevens... tout Hollywood s'y est mis, mais c'est Charlie Chaplin qui avait commencé par un chef-d'œuvre : « Le dictateur » (1940). À l'évidence, les Américains ont compris « Pourquoi nous combattons », c'était le titre du film de Frank Capra qui fut projeté dans toute l'Amérique et dans le monde entier non occupé par l'ennemi... à l'exception de l'URSS de Staline.

Le côté sombre des « faits alternatifs » présentés au public américain et au monde par Bush junior est que le récit mensonger a été efficace. Il a même convaincu le Premier Ministre britannique Tony Blair, mais pas le Président Jacques Chirac. La seconde guerre d'Iraq a eu lieu et la conséquence du mensonge est que depuis des années tout le Moyen-Orient est dans un chaos profond qui profite à toutes les versions du wahhabisme, et à l'intégrisme chiite. Le côté moins sombre de cette terrible faute est que très vite le mensonge du récit américain a été mondialement dénoncé.

La leçon de cette affaire médiocre aux conséquences incalculables est que nous avons le devoir de prendre garde aux récits que nous acceptons, partageons et diffusons. Nous sommes entrés dans un temps où nous sommes responsables de nos récits.

Chapitre VII « *Domine... lavabis me* » (Seigneur... lave moi)

La première question que nous devrions nous poser est : « mon récit contribue-t-il à mon humanisation ou à ma déshumanisation ? » En toute simplicité, s'humaniser signifie s'ouvrir à la splendeur du monde. On admettra que torturer et massacrer des êtres humains ou des animaux n'est pas une façon de s'ouvrir à la splendeur du monde, même si par ailleurs on admet que se poser cette question ne signifie pas que l'on sache comment produire et adhérer à un récit humanisant. Le drame est que pour s'interroger sur les récits, il faut s'être déjà libéré de tout récit totalitaire. La question pratique est : quels récits choisir ? Le système *Big Mac* ne résout pas le problème. Après tout, on ne peut pas exclure que certains nazis aient eu un récit de type *Big Mac*, le problème est que ça baignait dans une épaisse sauce brune. On ne peut pas se contenter de dire qu'il suffit de mettre une couche d'un peu tout et ça ira. Le récit doit avoir une structure et aider à poser des priorités. Il faut que la structure soit souple, car sans souplesse il n'y a pas structure interne, mais une armure dont la lourdeur et la rigidité empêchent les mouvements de la sensibilité et de l'intelligence. Il appartient à chaque être de créer la structure de son récit *Big Mac*. Je ne puis que donner le principe fondateur de la chose et non la chose elle-même. Il convient d'abord de bien choisir son récit

identitaire, celui à partir duquel s'organiseront tous les autres qui inévitablement viendront au cours de la vie et qu'il faudra accepter ou rejeter. Chaque être est un porteur de récits.

Personnellement, je suis redevable au récit judéo-chrétien de ce que je peux appeler la tonalité de mon récit *Big Mac*. Je le dis comme un fait ; et si j'en suis fier, c'est avec la modération du gourmet qui savoure l'expérience intérieure que lui offre un grand vin d'une année bénie, d'un terroir sublime et d'un climat parfait.

L'histoire des échecs d'*Homo sapiens* a l'avantage de nous dire les récits à éviter : celui du national-socialisme, celui du bolchévisme, et, à mon avis, le récit haditho-coranique. Chacun peut y aller de ses exclusions, pourvu qu'elles soient justifiées par la raison. Pour le récit biblique, l'affaire est plus compliquée, car à l'évidence, le récit biblique a été capable de donner naissance aux récits de type *Big Mac*. Ici, je mentionne des récits connus et qui font partie de ce que l'on peut accepter ou refuser consciemment. Reste l'affaire délicate de l'inconscient, individuel et collectif, dont la psychanalyse prétend mettre au jour les récits cachés. Dans « Malaise dans la civilisation », Sigmund Freud a tenté une sociopsychologie des peuples qui n'est pas sans intérêt, notamment lorsqu'il signale la question de « l'amour des petites différences » qui mène aux conflits, et qu'il oppose à une pensée de ce qu'il y a d'universel dans chaque être humain. Quelle que soit la richesse de la pensée de Freud,

elle est un récit, elle mérite la critique. Le postulat du complexe d'Œdipe n'est pas scientifique, indémontrable il ne se trouve que par extrapolations à partir d'un mythe grec et de récits individuels. S'en tirer en disant que son refus est la preuve de son existence est une plaisanterie. Cela revient à dire que la preuve de la vérité de ce que je dis est le fait que la preuve de ce que je dis est trop cachée pour être vue. Ce type de raisonnement est à la base de toutes les théories du complot. Pour le freudisme, d'accord pour en admirer le conte de fées et même pour lui accorder des mérites, pas d'accord pour lui accorder le statut de vérité. On en peut seulement dire « *Se non é vero é ben trovato* » (Si c'est pas vrai, c'est bien trouvé).

Le même reproche ou compliment peut être fait à René Girard, l'inventeur d'un récit intéressant pour expliquer l'origine, la continuation et l'apaisement de la violence. Ce récit et ce système sont complexes et riches. Plus peut-être, mais dans un contexte différent, que celui de Freud. Tout repose sur le mimétisme, c'est-à-dire sur le fait qu'*Homo sapiens* est le meilleur imitateur parmi tous les animaux. L'affirmation remonte à Platon et à Aristote, et les découvertes les plus récentes sur le cerveau en ont fait un postulat scientifique. De l'imitation, René Girard passe à la violence par un tour de passe-passe où l'objet du désir désigné par un modèle à imiter est le même pour tous, ce qui entraîne la guerre de tous contre tous afin de s'emparer de l'objet du désir. René Girard nous dit que cette affaire est

cachée, car nous ne voulons pas y faire face, elle n'est pas véritablement visible, mais cachée car insupportable. C'est peut-être vrai pour les sociétés primitives d'une humanité archaïque, fondées sur un seul récit et dans lesquelles les objets à désirer sont peu nombreux : du gibier, du bétail, de la terre, des femmes. Je note que le schéma explicatif de René Girard s'applique de façon créative au nazisme en Allemagne : le nazisme apparaît comme une féroce régression tribale d'une grande nation moderne dans laquelle un parti politique minoritaire et violent joue le rôle du modèle désignant l'objet du désir (la puissance par la pureté de la race) et le bouc émissaire qu'il faut sacrifier pour atteindre l'objet du désir, les Juifs. Dans un camp d'extermination allemand, on a entendu un officier SS dire : « Quand on en aura fini avec ça, ce sera le paradis ! » « Ça » désignait une pile de cadavres entassés les uns sur les autres : des Juifs en grand nombre, des Tsiganes, et des Slaves. Dans les sociétés plus complexes où les objets du désir sont nombreux et les récits multiples, il est difficile d'assigner à l'imitation des désirs un rôle déterminant dans la violence : une personne désirant la sagesse ne combat, si combat il y a, que contre elle-même. Sur ce point, l'inventeur de ce récit tiré d'une étude approfondie des mythes n'est pas plus convaincant que Freud, même si, de façon convaincante, on retrouve son schéma dans de nombreux récits : les mythes, les romans, les films... . C'est mieux que Freud avec Œdipe, mais ça reste un récit. Ce récit me semble toutefois avoir une

capacité explicative qui ne nous laisse pas sans voix devant la violence. J'entends sans voix intelligente, car la simple dénonciation de la violence n'est qu'incantatoire, elle ne touche que les personnes déjà opposées à la violence et laisse le champ libre aux violents.

Il semblerait que pour éviter les conflits du désir, dans de nombreuses sociétés africaines, le sexe de la femme est sacrifié. Il est mutilé et standardisé pour que la sexualité féminine se limite, autant que possible, à la reproduction de l'espèce. Chez les Peuhles, le clitoris est jeté aux fourmis (« Kesso », par Kesso Barry, Princesse peuhle, collection mémoire vive, éditions Seghers, 1988, p.116). Des études cliniques, et le bon sens érotico-pratique d'une personne ordinaire, montrent que le clitoris joue un rôle important dans la prise de conscience du plaisir et dans le plaisir chez la femme. On peut comprendre qu'à l'inverse d'une « femme coupée » (on entend cette expression en Afrique de l'Ouest) une femme dotée de la lucidité de son corps n'acceptera pas facilement n'importe quel homme pour conjoint. Dans des sociétés où la vie individuelle dépend totalement d'une collectivité consciente de sa faiblesse, numérique ou autre, les obligations sociales visent essentiellement à éviter les conflits : tabous alimentaires (si tous mangent le même animal, les conflits sont inévitables), tabous sexuels, mariages défendus, mariages obligés, etc. De telles choses semblent étrangères à notre culture... Et pourtant ! Il me souvient d'une anecdote extraordinaire que je crois avoir lu autrefois

dans les mémoires de Fouché ou chez un autre révolutionnaire de la même époque (son ami Bernadotte ?). Dans les premières années de la Révolution française, le jeune Fouché, ou un autre jeune révolutionnaire, était un Commissaire de la République qui accompagnait l'Armée du Rhin alors en campagne. Arrivé dans un village avec son détachement, le Commissaire de la République, plein de zèle révolutionnaire, voulut montrer aux paysans que la République avait aboli tous les privilèges de l'ancien régime, notamment en matière de mariage. En effet, sous l'ancien régime le mariage n'était pas libre (voir « Le mariage de Figaro » de Beaumarchais) : le seigneur du lieu, les familles et l'Église avaient leur mot à dire. Pour montrer de façon manifeste que la République apportait la liberté dans ce domaine comme en d'autres, le Commissaire fit assembler sur la place du village tous les jeunes en âge de se marier. Puis, il parla de la République et pour finir il invita les présents et présentes à choisir un conjoint afin qu'il procédât à un mariage collectif républicain !

Une bataille monstre s'ensuivit. Le désir de l'une ne correspondait pas nécessairement à celui de l'autre, et plusieurs désirs se portaient sur les mêmes objets. Le chaos des désirs mettait le village cul par-dessus tête ! Pour faire cesser le chaos, il fallut faire intervenir la troupe, qui, à coup de crosses et à la pointe des baïonnettes, sépara combattants et combattantes. Puis, pour montrer que la République n'avait qu'une parole, le Commissaire forma des couples au

hasard sous le contrôle de la troupe afin de procéder au mariage républicain. Parti de la liberté totale créatrice du chaos, on aboutissait à la contrainte absolue. Ces jeunes Françaises appartenaient à une civilisation où la femme est, relativement, libre (l'ablation du clitoris n'a jamais existé dans les tribus qui ont fait le socle démographique des populations de l'Europe) ; ces jeunes Françaises avaient leurs clitoris, elles avaient voulu choisir. Je vois dans cette affaire un dépassement de l'anecdote qui devient une illustration de la théorie girardienne du désir mimétique et de la violence qu'il entraîne.

Dans une telle affaire, comment fait-on cesser la violence, ce combat de tous contre tous ? Différente de celle de Fouché qui nous montre l'intérêt d'une force policière dominante qui prend des mesures curatives, la réponse de René Girard est : par le sacrifice, celui du bouc émissaire qui est une mesure curative dans ses origines et préventive lors de la reproduction symbolique du rite. Cette « victime sacrificielle » remplace la lutte de tous contre tous par la lutte de tous contre un seul dont la mise à mort réconcilie le groupe. La victime est celui, ou celle, déclaré coupable du désordre qui a provoqué la violence. Là encore, le récit est sans autre support qu'une interprétation des mythes : celui d'Œdipe, et de bien d'autres où l'on voit des dieux, des demi-dieux, des femmes et des hommes sacrifiés puis déifiés après avoir apportés la paix à la communauté. Plus tard, et dans certaines communautés, les sacrifices humains seront

remplacés par des équivalents symboliques : des animaux, des végétaux, des parties du corps humain (prépuce, clitoris). Un simple regard sur l'histoire universelle nous montre une surabondance de sacrifiés : les prisonniers et les esclaves des Aztèques, les sorcières du XVe au XVIIIe siècle ; les Juifs par les nazis au XXe siècle ; dans la Bible, Joseph sacrifié par ses frères, Jésus Christ, etc. J'ai du mal à me prononcer sur la vérité du récit de René Girard. Toutefois, sa richesse me semble incontestable tout comme semble universel le sacrifice humain pratiqué dans les temps reculés où *Homo* peut-être pas encore *sapiens* s'humanisait. Nous étions alors une espèce minoritaire dans l'immensité du monde des vivants. Ma première conviction de l'intérêt du travail de René Girard tient pour une part à mon expérience des conflits.

Attention ! je ne dis pas que tous les conflits s'expliquent par le même schéma mimétique et, surtout, cessent grâce au sacrifice ; ou s'il en est ainsi, il faut alors penser que certains types de société, tout comme certaines personnes, résistent mieux que d'autres à l'imitation des désirs concurrents et au sacrifice de l'innocent. Dans « Le premier homme » d'Albert Camus, on lit : « Un homme, ça se retient ». Ma seconde conviction de l'intérêt explicatif du travail de René Girard tient à une expérience personnelle peu glorieuse, qui m'est arrivée lorsque j'avais entre dix et douze ans. J'étais alors pensionnaire dans un collège religieux.

Le lieu n'était pas exécrationnel ; mais cette vie en pensionnat n'était pas la plus heureuse dont puisse rêver un enfant. Nous étions une petite communauté tribale « les internes » par opposition aux « externes » qui le soir rentraient chez eux. Autant qu'il m'en souvienne, il n'y avait pas une grande tension entre nous tous les « internes » (« internés »), ni entre nous et les externes. Pas une tension consciente en tout cas. Parmi nous les internes, il y avait un certain Thomas (l'affaire m'a suffisamment marqué pour que son prénom me soit resté). Il était le « chouchou » d'un surveillant qui souvent nous gardait. Nous étions jaloux de cet intérêt mal venu : Thomas était malingre, renfermé, et pas très malin, je crois. Cette singularité négative, elle aurait pu être positive, correspond au portrait du « bouc émissaire » découvert par Girard dans les mythes anciens, dans les travaux des anthropologues, et toujours en usage ici ou là. Par exemple, en Afrique où les albinos sont parfois sacrifiés. Notre albinos s'appelait Thomas. Un jour, dans des circonstances que j'ai oubliées, nous nous en sommes pris à Thomas, le plus faible et, à sa façon, le plus innocent d'entre nous. Pendant la récré un cercle s'est formé autour de lui, et l'un après l'autre nous l'avons frappé. Lorsque ce fut mon tour, il a poussé un cri dont j'entends encore l'épouvante, un cri où s'exprimait toute la terreur du vivant. Ce cri m'a fait honte, j'ai arrêté le jeu malsain, honteux de moi-même et de nous tous. Beaucoup plus tard, lisant René Girard j'ai compris le sens de cette scène et ma honte. Thomas était le Christ, innocent de

la faute imaginaire dont notre ressentiment l'accusait : il était Joseph, le fils préféré du père, vendu par ses frères qui d'ailleurs voulaient le tuer. Tout l'univers mis à jour par Girard me semble présent dans cette scène primitive qui m'a marqué à vie. Je ne sais pas si le schéma explicatif de René Girard est scientifique ou non, mais il a pour moi le mérite d'avoir donné un sens possible à une scène de ma vie qui longtemps m'avait été une énigme douloureuse.

C'était il y a longtemps et je suis certain de ne pas avoir compris alors cette scène primitive comme une imitation du sacrifice de Jésus Christ. Mais j'ai senti que nous étions en train de jouer quelque chose qui nous dépassait et que nous ne comprenions pas : l'évangile de Luc cite deux des sept dernières paroles du Christ, dont celle-ci : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ». La sensation d'être dépassé par ce que je vivais était étrange, et ma honte fut si forte que je n'ai pas oublié la scène. Dans mon souvenir, je revois même la cour de récréation du pensionnat. Certes, ceci n'est pas une preuve scientifique de la validité de l'ensemble des assertions de René Girard. Pour moi, c'est un élément qui compte dans ma conviction que cet intellectuel français a découvert quelque chose qui ne nous laisse pas désarmés face à la violence. L'intérêt de ses travaux sur la violence est aussi de nous permettre de mieux comprendre ce qui différencie les communautés humaines.

Travaillant comme mercenaire dans plusieurs pays, j'ai compris que sur un socle d'humanité commun (nous sommes tous des *Homo sapiens*), nous portons des récits différents qui nous donnent des identités multiples. La sagesse juive a, semble-t-il, eu très tôt l'intuition de la réalité du multiple. Lorsqu'elles parlent du Pentateuque, la loi de Moïse, certaines traditions talmudiques sont d'une étonnante subtilité quant au sens à donner à ce texte. Selon cette tradition, le Pentateuque est porteur de quatre sens : un sens simple, un sens recherché, un sens allusif, un sens mystérieux (cette multiplication des sens à découvrir a été reprise par le christianisme : voir ce que dit le cardinal Poupard à propos de la condamnation de Galilée). Enfin certains rabbins du hassidisme ajoutent, comme une plaisanterie sérieuse, que puisqu'il y avait 600.000 Juifs qui avaient suivi Moïse dans le Sinaï et que chacun entendait la parole auprès de Moïse, chaque personne lui donnait son sens, sans que ce sens épuise le sens de la parole divine dont ils étaient une part indispensable. Indispensable, puisque chacune de ces personnes était là et que si Dieu l'avait voulu, ces gens n'auraient pas été là en témoins. Pour épuiser tous les sens du Pentateuque, il faudrait donc en connaître 2.400.000 sens mis ensemble (4X600.000). Totalité impensable où se trouve le véritable sens du récit.

Si l'on n'est pas un adepte d'une secte juive hassidique, on considère ce récit juif comme un conte de fées d'un type particulier. Si ce récit est un acte de foi pour certains, je le

considère pour nous tous comme un récit qui donne à penser. Une sorte de vaccin intellectuel contre les récits monolithiques. Le récit coranique n'a pas eu cette chance, il apparaît comme une sorte de code pénal dont les hadiths permettent d'éclaircir des points litigieux. L'idée même qu'il puisse y avoir plusieurs interprétations du Coran se heurte aux courants dominants de l'islam (sunnite et chiite) qui considèrent toute déviance comme une apostasie qui vaut condamnation à mort. En effet, les deux principaux courants de l'islam ne s'opposent pas sur les textes fondamentaux, mais sur l'organisation politique de l'Islam après la mort de Mahomet. Il n'y a pas d'instance supérieure, comme le Pape et les conciles, pour définir les canons de la foi musulmane, l'interprétation littérale du texte coranique (il a l'avantage relatif d'être simple dans ses obligations et interdits) domine les mondes chiite et sunnite. La seule façon dont l'islam pourrait se réformer serait par un accord général de la communauté des croyants, l'Oumma, cette règle de l'unanimité empêche toute réforme de l'islam qui se trouve ainsi figé dans une conception archaïque du monde. La raison pour laquelle les deux courants de l'islam restent intérieurement unis tient d'une part à la pauvreté relative du récit coranique qui ne peut guère soutenir des interprétations multiples ; et d'autre part à la lutte à mort qui oppose ces deux fanatismes, qui, dans la guerre, renforcent leur cohésion interne. J'ai déjà plusieurs fois cité l'affirmation pragmatique

de George Duhamel : « à la guerre les hommes pensent court ».

L'aveuglement persistant de l'Occident face au caractère intrinsèquement belliciste et liberticide du récit islamiste est surprenant ; si ce récit n'était pas liberticide, l'arbre musulman ne donnerait pas des fruits toujours amers. Je ne connais aucune étude sérieuse et critique du récit coranique hormis deux hors-séries de Charlie Hebdo parus en 2013 qui valurent la mort à la rédaction de ce journal satirique qui avait eu le courage et l'inconscience de faire une lecture objective et critique de la vie de Mahomet. L'Occident souffre d'un vide de la pensée critique en ce qui concerne l'islam. On s'attaque aux tueurs après qu'ils ont tué et non au récit qui soutient les crimes, les motive, et en fait des actes de piété. La pensée dominante est celle qui use « des faits alternatifs » répandus par la propagande musulmane. Par exemple : « l'islam est tolérant », « ceux qui torturent et assassinent ne sont pas des musulmans, ils appartiennent à une secte », etc. Ces « faits alternatifs » présentés par les musulmans et les bien-pensants d'Occident sont parfois des mensonges de bonne foi émanant de musulmans qui, sûrs d'avoir le monopole du bien, ont du mal à critiquer ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Qu'il y ait des musulmans différents ne change rien à ce trait culturel dominant. Ce trait culturel dominant s'exprime parfois en toute innocence, mais il peut s'agir d'une pratique de la ruse, la *Taqqiya*, pour tromper les

infidèles. Les uns et les autres s'expriment abondamment sur internet et dans les mosquées.

Pendant ma vie de mercenaire, j'ai observé ce trait culturel islamique : la faute est toujours celle des autres, on entend toujours : « C'est pas moi ! ». Les polices européennes le constatent tous les jours, parmi les musulmans elles n'arrêtent que des innocents. Et lorsqu'il s'agit de terroristes pris sur le fait, ce sont des gens en état de légitime défense : ils protègent leur religion attaquée. Ce trait culturel particulier se retrouve aussi de façon subtile chez des intellectuelles musulmanes de renom comme Madame Myriam Benzaad qui dans « L'état islamique pris aux mots » (Armand Colin, 2017), tout en faisant une critique superficielle et de bon sens de certains aspects des publications djihadistes, nous dit : « Le groupe terroriste se fonde sur une mémoire impropre, d'ailleurs reconstruite en Europe occidentale au XIXe siècle et transmise aux Arabes sous la colonisation. »(p.44) ou encore, à titre d'exemple du solipsisme musulman : « L'ensemble des mouvements jihadistes ont pour dénominateur commun la recherche d'une unité islamique en réponse aux effets de la colonisation et de la modernité. » (p.56.) En un mot, pour dire ce qui dans ce livre est affirmé en plus de cent : « C'est la faute à l'Occident ! »

Cette imputation systématique de la faute « aux autres » est une tendance humaine universelle, elle est

particulièrement virulente dans tous les systèmes totalitaires ; c'est-à-dire ceux fondés sur un récit qui prétend détenir La Vérité. Une prétention absurde que les réalités de la vie menacent en permanence, ce qui fait passer de la prétention à la fragilité... pour rétablir la prétention, il faut éliminer toute contestation. Toutefois, ce travers humain se retrouve partout : dans les pensées les plus primitives comme chez les intellectuels occidentaux contemporains. Y compris chez ceux qui pratiquent une autoflagellation masochiste : ils se désignent eux-mêmes, c'est-à-dire l'Occident, comme victimes sacrificielles, ce qui me semble le comble de la perversion de l'intelligence. Cette délectation malsaine procurée par la recherche et la découverte du coupable existe en chaque personne, moi inclus. Mais on lutte, plus ou moins selon les civilisations, contre cette tendance d'une pensée primitive qui cherche toujours à blâmer et condamner un « autre » ou un « soi » réel ou imaginaire. C'est dans les nuances de ce « plus ou moins » et dans le mouvement du réel à l'imaginaire que tout se joue.

Ce qui se joue est probablement le sort de l'humanité. Tout se passe comme si nous n'avions jamais cessé de rechercher un coupable et que cette recherche même ait fait partie de notre processus d'humanisation. Les animaux, à l'exception peut-être des singes qui nous sont les plus proches, ne cherchent pas des coupables dans des chaînes de causalité linéaires, ils sont dans l'immédiat des appétits et l'instant passé, la violence n'a plus cours. En ce sens, on

pourrait dire que devenir humain ce fut chercher et trouver un coupable et le faire payer. D'où notre Histoire qui apparaît comme un conflit permanent où des innocents autoproclamés cherchent et découvrent des coupables désignés. Le procédé est simple et commode, il se fonde sur une logique de causalité élémentaire : pas d'effet sans cause, et la cause c'est l'action du coupable... imparable ! Mais il y a trois problèmes... Le premier est étudié par René Girard, celui de l'innocence du coupable, nous y reviendrons. Le second qui me semble avoir été négligé par René Girard est celui de la culpabilité du coupable. Certes, sitôt que l'on examine la situation du coupable de plus près, on découvre une multitude de causes qui se mêlent et s'enchevêtrent dans une suite infinie, multiforme et non linéaire. Évidemment, dans la pratique du monde au jour le jour, il n'est pas bon de se perdre dans l'infini, c'est pourquoi la recherche du coupable s'arrête sur l'évidence de l'acte qui ouvre les hostilités. Il faut agir et, par exemple, dire que l'Allemagne d'Adolf Hitler n'était pas nécessairement coupable alors qu'elle agissait en détruisant l'Europe eût été une coupable négligence. On peut expliquer que ce qui rendit Adolf Hitler possible ce fut l'humiliation allemande lors du traité de Versailles ; la crise économique de 1929, etc. Mais toutes ces explications ne valent pas excuse au fait que le peuple allemand a cru au récit national-socialiste et a suivi Hitler jusqu'au bout ! Les coûts humains de la Deuxième Guerre Mondiale ont été considérables, entre 50 et 70 millions de

morts selon les estimations. Les pays qui furent directement engagés dans ce conflit ont essayé après la guerre de bâtir un monde en paix, au moins sur leurs territoires. Aujourd'hui, les guerres (civiles le plus souvent, au moins dans leurs débuts) se jouent sur des terrains qui ne furent pas directement engagés de **façon massive** dans le second conflit mondial : monde musulman, Afrique, Amérique Latine. Ce sont des zones culturelles encore relativement dominées par l'esprit religieux sacrificiel des tribalismes primitifs. Les autres zones culturelles, Europe, Asie et Amérique du Nord font des efforts pour contrôler leurs violences par divers mécanismes. Le plus connu et le plus ancien, car il succède à la Société des Nations, est celui créé après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale : l'Organisation des Nations Unies. L'essence de tous ces mécanismes d'apaisement est d'aider au compromis sur le modèle du *Bill of Rights* anglais de 1688 : on admet que l'on est différent, on se réunit et on parle non pour chercher un coupable, mais pour résoudre un problème. Comme dans l'histoire des îles britanniques, ce système n'est pas parfait, il n'est pas à toute épreuve, mais il est préférable à la guerre de tous contre tous dans une violence généralisée.

Pour en arriver à la création d'un système favorable à la création de compromis, il faut que la volonté de résoudre les problèmes objectifs l'emporte sur celle de défendre un récit subjectif. Ce qui, dans l'histoire de l'Europe, correspondit à l'invention des systèmes démocratiques. Il semble que ce processus très particulier soit né et s'est développé pour la

première fois et exclusivement en Europe. On a vu dans les chapitres précédents comment au fil des siècles, un récit dominant, le judéo-christianisme, avait été défié et parfois remplacé par un système complexe en permanente évolution, qui produit des vérités scientifiques indiscutables dans leurs domaines de compétences, sauf si elles entrent dans un nouveau débat scientifique. Ce fut une incroyable révolution lente et silencieuse qui s'est poursuivie pendant quatre siècles, qui continue aujourd'hui, et dont nous ne pouvons pas envisager ou prédire la fin ou le but. Un événement aussi inouï mérite toute notre attention.

Pourquoi un tel événement s'est-il produit en Europe et pas ailleurs ? Il n'est pas question ici de passer en revue toutes les théories du développement, l'histoire du capitalisme, de la démocratie, etc. dont l'intérêt n'est pas contestable et qui servent de lest à toute pensée qui se penche sur ces questions. À travers mes études universitaires, je porte en arrière-plan ce bagage culturel accru d'une expérience concrète que je restitue dans ma pensée. Mais j'écris ici dans une perspective de prière, à la recherche d'une sorte d'efficacité de l'oraison. C'est une ambition très différente de celle qui consiste à accroître le capital du savoir ; dans un cas il s'agit de croître sans cesse, dans l'autre il faut s'effacer au maximum sans pourtant se nier. C'est se situer dans un ailleurs qui a la prétention de ne pas être nulle part. Je suis conscient du fait que cette ambition qui demande une humilité extrême court le risque de la déraison

et du délire, c'est pourquoi je cherche à me retenir au bâton de la raison qui, je l'espère, soutient ma marche. Alors, en avant !

A priori, l'Europe n'était pas bien située pour devenir un centre civilisateur. Aux origines géographiques et temporelles connues des civilisations, quelques milliers d'années av. J.-C., on trouve sur notre planète quatre ou cinq grandes régions, toutes riches en eau, c'est-à-dire riches en animaux et végétaux : la vallée entre le Tigre et l'Euphrate, la vallée de l'Indus, la vallée du Nil, la Chine du Yang tse kiang, et l'Amérique précolombienne. Ces régions ont inventé l'agriculture, l'élevage et l'écriture en des temps où les populations vivant en Europe taillaient des cailloux et faisaient des dessins (certes remarquables) dans des grottes. Quelques dix mille ans plus tard, ces régions, qui les premières développèrent l'humanité de l'*homo sapiens*, sont en marge de l'histoire humaine quand elle est créatrice, et vivent dans la violence et le ressentiment, à l'exception de la Chine et de l'Inde non musulmane, qui poursuivent leurs longues et belles marches en avant. Les civilisations de l'Amérique précolombienne avaient accompli des exploits remarquables dans de nombreux domaines : langage, mathématique, astronomie, architecture, agriculture... mais elles reposaient sur un fondement religieux d'une grande cruauté. Je ne sais pas si cela explique la relative faiblesse de leurs résistances au choc violent que fut leur rencontre avec la civilisation européenne, mais le fait demeure : ces

civilisations ont pratiquement disparu. Ce qu'il en reste, hors des ethnicités marginales qui entretiennent « les sanglots de l'homme blanc » et la haine des « indigènes de la République », est l'objet d'étude de sciences nées en Europe : l'archéologie et l'ethnologie. On ne peut guère parler à leur propos de continuité historique. Il ne s'agit pas ici de contester par idéologie le droit de vivre à telle ou telle population victime de l'Histoire. Il s'agit d'essayer de comprendre pourquoi l'Histoire est tragique.

La tragédie ne vient pas du fait que certains ont raison (le sens de l'Histoire et autre sottise) et d'autres torts. La tragédie vient du fait que, de leur point de vue, tous ont raison. C'est par un double mouvement de compréhension des raisons antagonistes que l'on peut, éventuellement, éviter la tragédie de la mort du vaincu et le ressentiment du vaincu survivant. Pour y réussir il faut du temps, celui de l'oubli, et celui qui, après de grandes souffrances hélas, permet de part et d'autre un semblable effort de compréhension empathique de l'autre, l'ennemi. Un effort qui pour réussir doit être produit par toutes les parties de façon simultanée. Si l'effort est fait par une seule des parties, l'échec est assuré : soit celui qui avait fait l'effort initial redoublera d'hostilité ; soit le vaincu rusera avec la vainqueur pour essayer de remporter la victoire... et la tragédie prendra un nouveau départ. L'Histoire est remplie de ces tragédies répétitives. Pourtant, à deux reprises au moins, l'Europe a réussi ce double mouvement : après la guerre de Trente Ans,

les guerres de religion entre catholiques et protestants se sont apaisées en Europe, et la religion a progressivement cessé d'être une question de vie ou de mort ; après la Seconde Guerre Mondiale, les Français et les Allemands ont commencé un processus de compréhension mutuel et simultané qui assure une paix européenne qui dure depuis plus de soixante ans. Certes, nous restons dans une histoire humaine et la vie en Europe n'est pas le paradis, pas pour tout le monde. Toutefois, par comparaison avec ce qu'est la vie dans les régions où ces processus d'apaisements simultanés ne sont pas actifs, les avantages et les succès de l'Europe sont évidents pour les habitants des régions en guerre. Ces gens cherchent par tous les moyens, et même au risque de leurs vies, à venir en Europe, ou, de façon plus générale, en Occident (Europe plus Amérique du Nord). Selon une formule consacrée, ces pauvres gens votent avec leurs pieds. Paradoxe ! C'est alors que l'Europe semble le plus douter d'elle-même que son triomphe objectif est le plus évident. Cette situation paradoxale qui désigne l'Europe comme objet désirable à imiter à des populations globalement prisonnières des modèles sacrificiels primitifs crée une situation très dangereuse pour la continuité historique de l'Europe et du monde occidental.

Chapitre VIII « *Introibo ad altare Dei* » (J'irai vers l'autel de Dieu)

La continuité historique est essentielle pour qu'une communauté humaine persévère dans son être, tout en le transformant. Ce processus, qui combine continuité et ruptures créatrices, est ce qui caractérise le phénomène que nous appelons civilisation. La seule chose qui ne change pas dans l'univers est le fait que l'univers ne cesse de changer selon des processus qui se déroulent dans un temps qui n'est pas uniforme. Indépendamment des agressions extérieures, les communautés humaines qui ne parviennent pas à se transformer risquent de disparaître.

Il est difficile de dire quand l'Europe est née. Au début, les Européens vivent dans des univers tribaux sans grandes perspectives d'avenir, comme tous les univers tribaux fondés sur un récit qui monopolise les rêves. Ce récit tribal peut avoir des effets positifs, car il est une création, un effort de cohésion subjective, une intuition, une inspiration... mais sitôt qu'il se pétrifie en certitudes et habitudes, il ne crée plus rien. Puis, quelque deux mille ans av. J.-C. survient ce que nous appelons « le miracle grec ». Si l'expression est jolie, elle nous masque ce que ce miracle doit aux civilisations de la vallée située entre le Tigre et l'Euphrate, qui, sur une période de huit mille ans, ont inventé l'agriculture, l'écriture, et essaimé

dans tout le Proche-Orient ; ainsi qu'à la civilisation égyptienne qui a duré plus de trois mille ans et essaimé dans toute l'Afrique, au Levant et en Asie Mineure. Dans l'épaisseur du temps, il y a là une accumulation d'aventures humaines dont l'archéologie nous rend compte, mais que notre intelligence ne peut guère concevoir en dehors d'une sorte d'émerveillement qui ressemble à la grâce. Puis, les Romains s'emparent du miracle grec et continuent le mouvement qui, parti du Sud-Est, à la faveur de leurs conquêtes coloniales gagne le sud de la Méditerranée, l'Ouest et le nord de l'Europe. Le pillage de Rome, en 410 par Alaric, un roi wisigoth réfugié (il avait été expulsé de ses territoires par les Huns), accueilli et utilisé par les empereurs romains il se retourne contre eux et pille Athènes et Rome. Alaric aurait pu mettre fin à l'aventure et marquer un franc retour aux tribalismes avec décapitations rituelles des prisonniers de guerre, sacrifices humains perpétrés par les druides, etc. — ma remarque est plus polémique qu'historique, car Alaric était déjà porteur de la culture romaine et influencé par le judéo-christianisme. Quoi qu'il en soit, grâce au judéo-christianisme, en dépit de tous les drames, comme le remarque Paul Valérie dans un de ses cahiers l'aventure de l'invention de l'Europe a continué : « Quel mariage extraordinaire que celui d'Aristote, de Platon, des Écritures juives et de saint Paul opéré par le Moyen Âge occidental ! — C'est le mélange, la combinaison, qui fut si

importante pour l'Europe. » (voir également sa conférence à Zurich, en 1924 : « L'Européen »).

Par prudence tactique (le fameux « consensus européen »), ou afin de ne pas heurter de front l'hégémonie de la bien-pensance de gauche qui est en train de détruire l'Europe en gommant son histoire, les membres de la Convention européenne qui ont rédigé la Constitution de l'Europe ont évité toute référence explicite au judéo-christianisme dans le texte constitutionnel de 2004. Ils se sont contentés d'un préambule déclamatoire qui joue sur l'ambiguïté de l'expression « héritage religieux ». Je ne sais s'il faut voir dans ce préambule un signe de sagesse ou de lâcheté :

« S'inspirant des héritages culturels, religieux et humanistes de l'Europe, à partir desquels se sont développées les valeurs universelles que constituent les droits inviolables et inaliénables de la personne humaine, ainsi que la liberté, la démocratie, l'égalité et l'État de droit... »

Comme autrefois Jean-Paul Sartre se refusant à critiquer Staline « pour ne pas désespérer Billancourt » (c'est-à-dire les ouvriers travaillant aux usines Renault), on peut supposer que pour les membres de la Convention européenne qui composèrent le texte, il s'agissait de ne pas désespérer la mosquée qui, elle, ne s'est jamais privée d'attaquer Rome, Byzance, ou Kiev, c'est-à-dire l'identité chrétienne.

En effet, l'Europe de la pensée est née au Moyen Âge sous l'impulsion de l'Église qui tout en s'adaptant aux cultures tribales les révolutionna : on construit les églises sur les sites des cultes antérieurs ; on christianise les chants et poèmes païens ; un Dieu, le Christ, en chasse un autre : Thor, Apollon, etc. Ce fut une longue aventure de l'esprit dont l'intelligence était à la fois diverse et unifiée. Elle existait par ses élites et par sa paysannerie. Ses aristocrates, ses artistes, ses marchands, ses artisans pratiquaient le mariage exogame, mais souvent selon leur caste ou corporation, tout en se permettant bien des écarts. En général, les élites des peuples chrétiens en Europe, monogames, ne se mariaient pas obligatoirement avec cousins ou cousines et dans leur pays ou région d'origine : ces gens voyageaient dans toute l'Europe. L'Europe cultivée parlait une langue morte ravivée par l'Église : le latin, et le grec parfois, qui s'ajoutait aux langues nationales, mais ne les éliminait pas, comme le fit souvent l'arabe des envahisseurs. À ma connaissance, hors l'Europe, il n'y a pas d'exemple d'une telle continuité historique qui assure la continuité de son être tout en accueillant au fil du temps des diversités dynamiques. Alors que l'Europe est intellectuellement ouverte, les autres civilisations sont fermées, par la géographie, mais aussi par la pensée. Il est donc légitime de se demander pourquoi l'Europe fut-elle si différente ?

Même si les conditions naturelles (climat, géographie, hydrographie, etc.) ont joué un rôle important dans le destin

de l'Europe, il faut se garder d'en faire un déterminisme absolu. De vastes régions du monde dotées de semblables conditions physiques ne sont pas devenues l'Europe. Et quand il leur arriva de devenir d'autres Europe, on dit le monde occidental, ce fut par une émigration massive d'Européens de souche. Les Amériques sont ainsi entrées dans le monde occidental, avec un succès extraordinaire pour ce qui concerne la partie nord du continent. Je ne vais pas perdre de temps à m'interroger sur l'intérêt des découvertes scientifiques et techniques de l'Europe et de l'Occident pour assurer un plus grand bonheur, ou au contraire créer un malheur de plus en plus grand. Je ne crois pas au mythe du « bon sauvage », qu'une version moderne bien-pensante considère comme un bien absolu qui s'oppose au mal absolu que serait l'Occident (blanc, colonialiste, nazi, génocidaire, etc.). L'affaire est ancienne, elle date des toutes premières rencontres des navigateurs portugais avec certaines ethnies du Brésil. Quand on lit ces récits de voyage du début du XVI^e siècle, on a l'impression que le modèle qui a servi à ces premiers voyageurs, pas aux suivants qui ont tout détruit, est celui du Paradis terrestre décrit par la Bible : la nudité, l'innocence avant la faute qui provoqua l'expulsion du Paradis. Il en est resté « Pocahontas » des studios Disney et « Avatar » de James Cameron, etc.

Les voyageurs portugais des années 1500 ont regardé des sociétés différentes à travers le filtre du récit mythique à l'origine de leur propre culture religieuse. Puis, les

philosophes s'en emparent, Montaigne crée ainsi une forme de distanciation pour penser sa culture, mais avec Rousseau cela devient un système du genre « L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt ! ». Depuis, l'anthropologie nous a appris la complexité du réel, voir Ruth Benedict, Franz Boas, Margareth Mead, etc.

Quant aux bien-pensants d'aujourd'hui qui vomissent le « progrès » issu des savoirs européens, qu'ils aillent vivre « selon la nature » exposés à la faim, aux maladies, au cannibalisme, aux cruautés des sacrifices humains et autres charmes indigènes. Que nos féministes de gauche bien-pensantes renoncent à leurs clitoris ! L'hypocrisie le dispute à la sottise quand on idolâtre des êtres humains dont, pour rien monde, on ne voudrait vivre le sort réel. J'ai vécu parmi les « sauvages », je ne les ai pas trouvés moins humains que moi, mais différents et semblables à la fois. Ils m'ont appris une humanité différente, d'autres façons d'être *Homo sapiens*. Certaines de ces façons m'ont surpris et humainement enrichi, d'autres m'ont horrifié. Je n'ai pas d'idéologie pour juger des différentes cultures qui socialisent l'espèce humaine, je me contente, avec prudence, de « juger de l'arbre selon ses fruits ». Et de ce point de vue, le monde occidental doit poursuivre sa propre critique sans laquelle il va à sa perte. La bien-pensance courante s'offusquera de ma valorisation de l'Europe, et lancera la litanie des horreurs : croisades, Inquisition, guerres de religion, esclavage, révolutions mortelles, Guerres Mondiales, Hitler, Staline, etc.

Comme si les autres populations de la planète n'avaient pas connu et pratiqué les guerres saintes, l'intolérance religieuse, l'esclavage (aboli par les Européens), les meurtres de masse, les tyrans... avec des moyens plus artisanaux que ceux dont disposent les Occidentaux depuis la seconde moitié du XVIIe siècle.

En un temps ou en un autre, au registre du malheur tous les peuples ont tour à tour inscrit leur nom de victimes et de bourreaux. Mais, ce n'est qu'en Europe d'une façon massive et systématique que les noms de créateurs de savoirs extraordinaires ont été ajoutés au registre des créations qui ont changé le sort d'*Homo sapiens*. Enfin, si les Européens ont toujours su se faire la guerre, ils ont aussi su faire la paix dont on suit l'aventure à travers une succession de traités, dont la Constitution européenne de 2004 est un exemple. Pourquoi toutes ces créations, certes imparfaites, mais perfectibles qui ont changé le monde ? Pourquoi là, et pas ailleurs ?

Une évidence, n'en déplaise aux racistes blancs, jaunes ou noirs, la race n'y est pour rien. La biologie comme science est claire sur ce point, le génome humain est un ; et quelles que soient les nuances marginales qui nous différencient selon nos origines ethniques, nos gamètes sexuels sont compatibles. Si la biologie n'est pas en cause ; à égalité de conditions d'existence physique assurant un développement optimum des corps (ce qui pose, déjà, la question de la

culture), où faut-il chercher des raisons à nos différences ? Je ne puis que proposer une hypothèse fondée en raison et que lecteurs et lectrices apprécieront et testeront en usant de leur raison.

Les récits sont un des facteurs qui expliquent nos différences. D'où l'importance que je leur ai déjà accordée. Nos récits déterminent autant nos vies, nos destins et nos morts que le fait notre biologie élémentaire, que d'ailleurs nous partageons pour une part avec les végétaux et les animaux : l'ADN de tout ce qui vit fonctionne selon les mêmes principes. N'est-il pas surprenant que nous soyons en général ignorants et du fonctionnement de nos cellules et de nos récits que nous vivons avec la même innocence que le fonctionnement extraordinaire de notre organisme multicellulaire ? Ce ne sont pas les récits, mais les sciences qui nous ont enseigné les mystères de nos organismes. Mais nous n'avons pas encore été capables de faire de ces savoirs objectifs émiétés un récit sublime. Si l'on admet l'importance des récits pour comprendre la pluralité des civilisations, il devient alors légitime de s'interroger sur ce qui fait la différence entre le récit fondateur de l'Europe et les récits fondateurs d'autres civilisations.

C'est ainsi que nous retrouvons la violence et René Girard. Et L'Évangile selon saint Matthieu (7, 15 à 29) d'où je tire : « Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en se donnant l'apparence de moutons, mais au-dedans ce sont

des loups féroces [...] Un bon arbre produit de bons fruits, mais un mauvais arbre produit de mauvais fruits... » et « Quand viendra le jour du Jugement, beaucoup me diront : « Seigneur, Seigneur, nous avons transmis en ton nom des messages reçus de Dieu [...] » Alors je leur déclarerai : « Je ne vous ai jamais connus, éloignez-vous de moi, vous qui commettez le mal ! » » et pour finir : « Ainsi, tout homme qui écoute les paroles que je viens de dire et les met en pratique sera semblable à un homme intelligent qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée [...], mais elle ne s'est pas écroulée, car ses fondations avaient été posées sur le roc. »

Il y a bien des façons d'étudier les récits. On peut les prendre au mot, et rester à la surface de ce qu'ils disent. Se contenter de leur « sens simple » pour reprendre les termes d'une des sagesse talmudiques qui assume qu'il existe trois autres sens aux « récits sacrés » : le sens recherché, le sens allusif et le sens mystérieux. Cette méthode élémentaire, celle qui s'attache au « sens simple » est très importante, car elle met à jour la compréhension commune de la grande majorité des croyants du récit. De ce point de vue, les récits ont beaucoup de choses en commun : création d'un mythe de la création du monde et des humains ; croyance en un Dieu plus puissant que les autres ; glorification du groupe (pur) et méfiance, voire mépris, vis-à-vis des autres (impurs) ; forte différenciation entre la communauté de l'intérieur qui mérite le respect et les communautés de l'extérieur qui méritent d'être exploitées ; obligation d'un service minimum (formules

à réciter, nourritures et actes proscrits) ou maximum (sacrifices humains) rendu aux divinités. Ce n'est pas en restant à la surface des récits que nous pourrions mettre à jour ce qui fait l'originalité de l'Europe. Je ne sais pas si le travail de René Girard doit être qualifié de recherche du sens « recherché », « allusif » ou « mystérieux » des récits, mais à l'évidence, il ne s'agit pas d'un travail sur le « sens simple »... mais qu'importe le nom, pourvu qu'on ait l'ivresse !

Dans son étude des récits, René Girard découvre l'originalité absolue du récit judéo-chrétien issu de la Bible. Il nous dit que tous les récits fondateurs du sacré suivent un même moule : celui du sacrifice d'une victime considérée sans conteste comme responsable, donc coupable d'un malheur qui a frappé la communauté. Entre autres exemples, il analyse le récit d'Œdipe coupable de la peste qui décime la cité. Œdipe a en effet tué son père et épousé sa mère sans pourtant se savoir coupable et de parricide et d'inceste : crimes archaïques par excellence. Sitôt qu'il prend conscience de sa faute, il se crève les yeux et se bannit de Thèbes. Selon certains récits Œdipe meurt à Colone où il devient un dieu protecteur. Selon d'autres récits, il continue à régner sur Thèbes, mais aveugle et tourmenté par les Érinyes (les déesses qui châtient la démesure). Freud a tiré d'autres conclusions de cette affaire. René Girard retrouve la trame de ce sacrifice (l'automutilation est un sacrifice expiatoire) dans tous les récits sacrés, et, par contagion de l'imaginaire, dans de nombreux récits profanes de la littérature. L'immensité du

travail et de la culture de cet homme permet, ici, de le croire sur parole. L'intérêt du décryptage conduit par René Girard est de bâtir une théorie de la violence qui, enfin, explique quelque chose, et nous sort des inefficaces dénonciations incantatoires. Au fond, René Girard a l'avantage de nous dire clairement que si la violence est dangereuse, elle est utile : elle est un des fondements de la culture. Comment ?

L'explication de René Girard est relativement simple dans ses principes, mais complexe dans leurs articulations et applications aux situations concrètes. Toutefois, l'éclairage qu'elle projette sur la violence est certain. Commençons par les principes de base :

- Les animaux de même espèce, par exemple parmi les mammifères, connaissent la violence, notamment dans leur vie sexuelle, mais des mécanismes instinctifs leur permettent, sauf accident, d'éviter d'aller jusqu'au meurtre dans le combat. L'espèce humaine ne dispose pas de ce mécanisme, ou si elle en dispose il n'est guère respecté, elle ne peut contrôler sa violence que par des systèmes culturels.
- La religion est ce système culturel. Il existe dans toutes les communautés humaines passées et contemporaines.
- La violence dans les communautés humaines naît du « désir mimétique », car *Homo sapiens* est un imitateur compulsif : il imite pour parler, il imite pour agir, et pour

désirer il porte son envie sur ce qui lui est désigné comme désirable.

- La violence procède du désir, car un modèle désigne l'objet du désir, ce modèle devient parfois un obstacle qui s'interpose entre le sujet désirant et l'objet désiré (le riche montrant au pauvre ce qu'il faut désirer et qu'il n'aura jamais). Cette situation crée dans la communauté une rivalité généralisée des désirs pour le même objet désigné par le même modèle-obstacle. Il est obstacle puisqu'il désigne et possède l'accès à l'objet du désir. La violence de tous contre tous fait suite à cette compétition imitative. L'autodestruction de la communauté devrait s'ensuivre.
- La seule façon d'éviter cette violence et sa répétition est de désigner le modèle, qui se fond dans l'objet désiré, comme **coupable** de la crise violente, de l'immoler, et de retrouver la paix grâce au sacrifice.

En un mot, les communautés d'*Homo sapiens* sont prisonnières d'une rivalité mimétique généralisée qui risque sans cesse de provoquer une violence destructrice à laquelle il est nécessaire de trouver un coupable individualisé. Dans les sociétés archaïques, ce coupable ne peut pas être le mécanisme de la rivalité mimétique : partagé par tous il demeure invisible à chacun. Dans la banalité de nos vies ordinaires, ce mécanisme archaïque est toujours présent dans nos consciences et nos inconscients, il se manifeste dans

le phénomène banal de la recherche du coupable. On remarque que plus la catastrophe individuelle ou sociale est importante et plus la recherche de culpabilité est sommaire et tend à se focaliser sur un seul individu. C'est soudain Robespierre, seul coupable de la Terreur ; c'est le tribunal de Nuremberg, qui arrête la culpabilité de l'Allemagne nazie à une cinquantaine d'officiers supérieurs et de dignitaires hitlériens ; c'est l'amiral Kimmel, déclaré coupable du désastre de Pearl Harbor ; c'est Philippe Pétain, etc. En concentrant la culpabilité sur un seul, on évite la remise en cause de soi ou de l'ensemble de la communauté, et du récit qui l'aveugle, ou l'a aveuglée dans un passé qu'elle veut oublier.

En dehors de l'utilisation de la force pure d'un arbitre, les communautés humaines évitent le danger de la violence généralisée en cherchant un coupable unique, elles le trouvent, et l'exécutent. La paix retrouvée est précaire, puisque les mécanismes du désir mimétique sont toujours prêts à se tendre à nouveau : les rites religieux reprennent le mécanisme du sacrifice en tuant un homme, une femme, un animal symbolique... L'abondance d'études anthropologiques exclusivement menées en Occident permet d'établir que ce schéma intellectuel est empiriquement fondé. En quoi les Européens ont-ils quitté ce schéma religieux, ce qui, inter alia, leur a permis d'inventer l'anthropologie ?

D'abord en ne voyant pas que leur propre religion, le christianisme issu du judaïsme était aussi fondé sur le même mécanisme d'une victime sacrifiée. On pourrait presque dire que la crucifixion du Christ, de Dieu fait homme, est le summum du schéma sacrificiel traditionnel des communautés humaines. On pourrait **presque** le dire, et on se tromperait, car quelque chose n'a pas fonctionné. Le sacrifice et sa reproduction rituelle (la messe) n'ont pas réussi à établir la paix. Alors que dans les communautés primitives, il semble bien que le sacrifice jouait sa fonction apaisante. Que s'est-il passé ?

Le doute ! Et ce doute est devenu le fondement du christianisme et de la civilisation occidentale. Comment ? D'abord en s'interrogeant sur la violence. Dans « La violence et le sacré » (Grasset, 1972, P.122), René Girard écrit : « La violence humaine est toujours posée comme extérieure à l'homme ; c'est pourquoi elle se fond et se confond dans le sacré, avec les forces qui pèsent réellement sur l'homme du dehors, la mort, la maladie, les phénomènes naturels... » Expulser la violence au-dehors c'est aussi lui trouver un coupable dont le sacrifice fera cesser « la vengeance de la nature ». C'est, par exemple, Agamemnon sacrifiant sa fille Iphigénie pour que le vent soit favorable à ses navires qui vont attaquer Troie. Notons que la prégnance de ce schéma primitif est si forte sur *Homo sapiens* que le sacrifice d'Iphigénie de l'Antiquité est représenté sur une fresque murale du château de Versailles de Louis XIV, et qu'à la même

époque, en 1674, Racine en a fait une pièce de théâtre. La transposition du mécanisme sacrificiel du domaine religieux à celui de la création artistique exprime à la fois la fascination qu'exerce le mécanisme et l'oubli de son sens véritable. Cela dit, les Grecs qui semblent avoir toujours eu une longueur d'avance dans l'aventure du doute philosophique ont fait chèrement payer à Agamemnon l'immolation d'Iphigénie. Mais le doute était aussi dans la Bible. Prenons l'exemple de l'histoire de Joseph que ses frères jaloux veulent immoler. Joseph est l'objet du désir de ses frères qui veulent être aimés par le père, il est aussi l'obstacle au désir puisque le père l'aime, lui, plus que ses frères. La fratrie est donc en crise. La crise est surmontée en sacrifiant Joseph. Autre exemple biblique : le meurtre d'Abel par son frère Caïn. Dieu aime les offrandes d'Abel et non celle de Caïn. L'objet du désir est ici l'amour de Dieu désigné par Abel et ses offrandes... Caïn tue Abel, car il veut que ses sacrifices soient une parfaite imitation de ceux de son frère que Dieu accepte. N'est-il pas intéressant que le premier meurtre de l'histoire humaine selon la Bible soit un meurtre qui s'inscrit dans la mécanique du désir mimétique ? Voici donc deux cas typiques de désir mimétique résolus par le meurtre du coupable. Or la Bible fait entrer le doute, et, si l'on peut dire, elle dynamite le mécanisme primitif. Car Abel et Joseph sont innocents ! Tellement innocent de toute cette affaire, que Joseph établi en Égypte sauvera ses frères lors de la famine. Quant à Abel, c'est encore pire, car s'il y a un coupable, c'est

Dieu qui n'a pas maintenu la part égale entre les deux frères, ce qui flanque un sacré coup à l'idéologie contemporaine d'un égalitarisme absolu : nous ne sommes pas égaux, nous sommes tous différents, et certaines différences sont incompatibles avec celles des autres : le criminel est différent, est-ce une raison pour l'innocenter de son crime ? Il n'y a d'égalité que dans une culture du respect et du dialogue des différences. On retrouve la même dynamite dans l'histoire de Job.

Job est un juste innocent de tout mal. Pour éprouver son innocence et sa foi, Dieu permet à Satan d'imposer à Job une série d'épreuves toutes plus épouvantables les unes que les autres. Les amis bien-pensants de Job lui disent qu'il doit être coupable pour subir tous ces maux et qu'il devrait cesser de clamer son innocence et admettre sa culpabilité une fois pour toutes. On a l'impression d'entendre des bien-pensants de gauche cherchant à nous convaincre que si les musulmans nous tuent, c'est de notre faute. Job refuse de s'avouer coupable et ne cesse de clamer son innocence et sa foi. Cette histoire est une des plus belles du texte biblique. Elle fonde la liberté de *l'Homo sapience*, car ni Dieu ni Satan ne peuvent forcer Job à renoncer à sa foi en Dieu et en son innocence d'homme juste. Même quand il a tout perdu, la foi est la liberté de Job : il peut croire ou ne pas croire. De même, la liberté des frères de Joseph et celle de Caïn était de ne pas tuer ou faire de mal à l'innocent. C'est, je le répète ce que dit

l'agnostique Camus dans « Le premier homme » : « Un homme, ça se retient ! ».

Pour l'heure, ces récits nous permettent de découvrir le problème de l'innocence du coupable désigné par le rite sacrificiel. Dans tous les systèmes primitifs, la culpabilité de la victime ne fait aucun doute puisque le rite impose la culpabilité : victime et culpabilité sont les deux faces du même objet, l'un est dans l'autre et réciproquement. C'est ce rapport obligé que quelques passages déjà cités de l'Ancien Testament, dont les Psaumes (35,19 et 69,5) et de façon définitive le Nouveau Testament détruisent par un doute radical, qui, in fine, proclame : la victime du sacrifice est innocente, votre meurtre est une sottise monstrueuse, vous vous trompez !

Il ne s'agit pas ici de réduire l'Ancien et le Nouveau Testament à une interprétation univoque pour le plaisir d'illustrer la théorie de René Girard. Les Écritures sont d'une prodigieuse richesse intellectuelle et spirituelle qu'aucune lecture ne peut totalement révéler. Il s'agit plus modestement de montrer ici que l'interprétation « innocente » faite par René Girard est digne du texte biblique. On voit alors que le Christ, lorsque la Passion va commencer, ne cesse de dire qu'il se sait condamné par le mécanisme du sacrifice alors qu'il est l'innocence même : « Ils m'ont haï sans raison » (Jean, 15,25). Une innocence telle que le gouverneur romain, Ponce Pilate, un polythéiste, la

reconnaît, et à cinq reprises selon saint Jean déclare aux hommes du grand-prêtre qu'il ne considère pas Jésus coupable devant la loi romaine. On voit bien que dans le Nouveau Testament le mécanisme du sacré primitif explose, seul le grand-prêtre qui préside le Conseil supérieur des Juifs, Caïphe, semble y croire.

Y croit-il en politique réaliste ? Dans cette lecture réaliste, Jésus, roi des Juifs, devient un agitateur qui veut expulser les Romains de Palestine. Il y avait certainement une telle attente dans la population juive au temps de la colonisation romaine, et la Bible évoque abondamment la dimension politique de Jésus, telle qu'elle est perçue par ceux qui n'ont pas compris que son « royaume n'est pas de ce monde ». Un exemple suffira, Luc nous parle d'une prophétesse âgée qui vivait dans le temple de Jérusalem et qui lors de la présentation de Jésus enfant au temple remercia Dieu « Et elle parla de l'enfant à tous ceux qui attendaient que Dieu délivre Jérusalem. » (Luc 2, 38). À cette époque et dans ce contexte, « délivrer Jérusalem » ne peut que signifier expulser les Romains, ce qui aurait inévitablement provoqué une guerre, ce n'aurait pas été la première, qui pouvait amener la destruction du Temple et un massacre... ce qui se produira en 70 après Jésus-Christ. En effet, cette lecture politique se retrouve aussi dans saint Jean où quelques jours avant la Passion les chefs des prêtres réunis au Conseil supérieur (le Sanhédrin) prennent peur devant la popularité de Jésus : « Qu'allons-nous faire ? Car cet homme accomplit

beaucoup de miracles ! Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui, puis les autorités romaines interviendront et détruiront notre temple et notre nation ! » (Jean 11, 46, 48). Il y a là une interprétation de real politik de la mort de Jésus, que l'on peut exprimer ainsi : ce Jésus est peut-être innocent, il est certes exceptionnel, mais il va créer des troubles et la répression romaine sera terrible, comme d'habitude. Il faut s'en débarrasser ! La réponse que donne le grand-prêtre Caïphe à cet argument de bon sens politique est extraordinaire, car d'une part elle semble conforter la realpolitik ; et d'autre part, elle fait entrer la mort du Christ dans le domaine du sacré. Premier temps, affirmation de la realpolitik : « Vous n'y comprenez rien ! Ne saisissez-vous pas qu'il est préférable pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple et qu'ainsi la nation entière ne soit pas détruite ? (Jean 11, 49, 50). Deuxième temps, irruption du sacré qui permet de comprendre que l'argument de Caïphe n'a rien à voir avec celui de ses collègues qu'il vient d'apostropher : « Vous n'y comprenez rien ! ». Le sacré se manifeste dans une parenthèse où Jean, un homme instruit qui probablement fréquentait les prêtres du Conseil nous dit : « (Il ne disait pas cette parole de sa propre volonté ; mais, comme il était grand-prêtre cette année-là, il prophétisait que Jésus devait mourir pour la nation juive, et non seulement pour cette nation, mais aussi pour rassembler en un seul corps tous les enfants de Dieu dispersés) » (Jean 11, 51, 52). Puis vient la conclusion : « Dès ce jour-là, les autorités juives décidèrent

de faire mourir Jésus. » (Jean 11, 53). Ce récit de la réunion des chefs des prêtres au Sanhédrin est vertigineux ! À croire qu'il a été rédigé par René Girard pour conforter sa théorie, et la dépasser.

Admettons que la parenthèse dans laquelle Jean nous explique les paroles de Caïphe est authentique, et non un ajout tardif... On sait qu'avant d'être officialisés par une instance politique, religieuse ou les deux, **tous** les textes sacrés ont fait l'objet de manipulations, d'ajouts, de retraits et de réarrangements complexes. L'histoire de l'édition de la vulgate du Coran en est un bon exemple. Je ne suis qu'un écrivain qui a la foi, et non un spécialiste de la Bible et des religions dites « du Livre », donc je prends le texte tel qu'il se présente dans la traduction donnée par la « Société biblique française » (1982). La bonne foi du texte étant admise, comment comprendre les séquences qui préludent à la Passion et à la résurrection ?

La théorie de la *realpolitik*, bien que réaliste dans son apparence est fragile. En effet, si à plusieurs reprises le gouverneur romain proclame que Jésus n'est pas coupable devant la loi romaine, on peut raisonnablement penser qu'il possède ses propres sources de renseignement et que d'une façon ou d'une autre ses services ont suivi l'ascension populaire de ce Juif particulièrement populaire qui, d'ailleurs, avait eu affaire à des officiels romains. Sur ce point, on peut citer Matthieu (8, 5) : « Au moment où Jésus entrait dans

Capernaüm, un capitaine romain s'approcha et lui demanda son aide en ces termes... » La réputation de Jésus est donc connue des Romains.

S'il y avait le moindre danger pour son pouvoir, Pilate, qui commande les légions romaines ne tergiverserait pas pour accepter la crucifixion d'un dangereux agitateur. Or, avec une force plus ou moins intense, les quatre évangélistes montrent la répugnance de Pilate à condamner un homme qu'il estime innocent. Mathieu, Marc et Luc montrent de l'extérieur la décision du Sanhédrin de condamner Jésus à mort pour blasphème : il dit qu'il est le Messie, c'est un blasphème... mais est-ce vraiment un blasphème, et qui peut en décider ? Seul Jean nous montre la délibération des prêtres et du grand-prêtre vue de l'intérieur, et c'est surprenant. On peut dire que la condamnation pour blasphème est un prétexte, Jean la reprendra, mais en dernier recours. Après que les prêtres ont essayé de faire condamner Jésus selon la loi romaine, sans succès dans l'immédiat, ils usent de la loi religieuse des Juifs, elle n'est pas une obligation pour le gouverneur romain, mais une incitation. Pour enfin renforcer cette incitation, les prêtres vont associer la loi juive au culte impérial romain (auquel les Juifs n'étaient pas contraints, ce qui montre la faiblesse des accusations ordinaires lancées contre le Christ), ils disent à Ponce Pilate : « Si tu relâches cet homme, tu n'es pas un ami de l'empereur ! Tout homme qui se déclare roi est un ennemi de l'empereur » (Jean, 19, 12). Puis, après une dernière tentative de Pilate pour sauver Jésus,

les chefs des prêtres s'écrient : « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. » (Jean, 19, 15). Voici donc les prêtres plus fidèles à l'empereur que le gouverneur romain, une absurdité qui a l'avantage de déstabiliser le gouverneur, qui est presque menacé de tiédeur dans le culte impérial par des prêtres juifs qui n'y croient pas ! On voit que toutes sortes d'arguments spécieux sont utilisés et sans grand succès au départ pour faire condamner Jésus. Ces arguments politiques et légalistes (droit romain et loi de Moïse) sont faciles à identifier dans les Évangiles. De façon surprenante, ces arguments sont jugés faibles par les protagonistes, ils ne gagnent en force que par la pure volonté des prêtres de faire crucifier Jésus. Cette volonté absolue est soulignée par la libération du séditieux et criminel Barabbas préférée à la libération de l'innocent Jésus que le gouverneur romain avait proposée aux prêtres juifs comme un compromis raisonnable : il était de tradition que pour la Pâque juive un criminel condamné soit libéré. Il n'y a que dans l'évangile de saint Jean que la volonté des prêtres d'user de tous les moyens est mise en évidence dans un raisonnement complexe. Selon Jean, ce que disent les prêtres et Caïphe lors de leur réunion est extraordinaire, Jean est d'ailleurs le seul évangéliste à rapporter ces propos tenus lors d'une réunion des dignitaires religieux d'Israël.

Premier mouvement, les prêtres utilisent l'argument du réalisme politique : Jésus est un agitateur inconscient qui va provoquer l'intervention de l'armée romaine. Deuxième

mouvement, le grand-prêtre traite ses collègues d'idiots qui n'y comprennent rien ! Puis, il semble reprendre leur argument pour conclure « Ne saisissez-vous pas qu'il est préférable pour vous qu'un seul homme meurt pour le peuple et qu'ainsi la nation entière ne soit pas détruite ? »... ce qu'à première vue, on pourrait penser n'être qu'une reprise de l'argument politique... mais alors pourquoi le grand-prêtre dirait-il à ses confrères : « Vous n'y comprenez rien ! ». Il devrait dire : « Je suis d'accord avec vous ! Il est préférable pour nous qu'un seul homme meure, etc. », ce serait logique, mais nous ne serions plus dans le domaine du sacré révolutionné par le Christ. C'est la parenthèse qui suit qui permet de comprendre ce que (peut-être) Caïphe veut dire, il faut la citer à nouveau tant son importance est grande : « (Il ne disait pas cette parole de sa propre volonté ; mais, comme il était grand-prêtre cette année-là, il prophétisait que Jésus devait mourir pour la nation juive, et non seulement pour cette nation, mais aussi pour rassembler en un seul corps tous les enfants de Dieu dispersés) » (Jean 11, 51, 52). La conclusion que l'on peut tirer de cette parenthèse donne le vertige. Caïphe sait-il, par inspiration prophétique selon le texte, que la crucifixion de Jésus est nécessaire pour assurer le triomphe de la résurrection qui assurera la permanence du christianisme ? Caïphe est-il chrétien ? C'est-à-dire un de ces juifs qui ont compris que Jésus n'était pas une rupture avec le judaïsme, mais sa continuation par sa transformation et son universalisation ?

Cette idée n'est pas neuve, elle était très présente chez les philosophes des Lumières, et notamment dans les milieux maçonniques. On trouve dans les mémoires de Casanova un dialogue imaginaire entre un prêtre catholique et un philosophe. Parlant des chrétiens vis-à-vis des juifs, Casanova fait dire à son philosophe : « Ils furent considérés comme des bâtards qui voulaient par de faux titres dépouiller de leur héritage les fils légitimes. » (« Histoire de ma vie », Bouquins, tome I, p. 1138). C'est là un aspect du christianisme qui longtemps semble avoir gêné les chrétiens, qui ne mettent pas nécessairement par pudeur un voile sur le sexe du Christ crucifié, mais pour ne pas mettre en évidence le fait que Jésus était circoncis, comme l'étaient tous les chrétiens d'Orient jusqu'à saint Paul, qui capte l'héritage juif et le rend universel. Voilà, peut-être, ce que dit le grand-prêtre Caïphe qui prophétise (sic) dans cette parenthèse extraordinaire de l'Évangile selon saint Jean.

Chapitre IX « ... *sanguinis mei, novi et aeterni testamenti...* »
(... *de mon sang, celui du testament nouveau et éternel...*)

Sous l'influence du judaïsme, la grande originalité du récit fondateur de l'Europe par rapport à tous les autres récits fondateurs est d'avoir mis en doute la culpabilité de la victime sacrifiée. Telle est la leçon de l'œuvre de René Girard. En effet, le christianisme célèbre dans son rituel la mort et la résurrection d'un innocent sacrifié en vain. Tous les autres récits sacrés ne se posent pas le problème de la culpabilité et de l'innocence, le simple fait du sacrifice et son effet d'apaisement prouvent que la victime, coupable ou non dans les faits, est **religieusement** coupable. Il s'agit d'une culpabilité sacrée, inaccessible au doute, car en satisfaisant le besoin primitif de désigner un coupable, cette culpabilité sacrée apporte la paix. Le christianisme a détruit cette notion qui a dominé les récits religieux de l'*Homo sapiens* pendant des millénaires, et que l'on retrouve ici ou là dans le monde de notre temps, et qui traîne dans nos inconscients comme une permission exceptionnelle de tuer et de se réjouir d'être innocent de la violence que l'on exerce, ce qui, parfois, provoque de véritables crises d'hystérie collective. Dans le monde occidental, on a pu voir des résurgences de ce schéma de l'imaginaire archaïque au XXe siècle dans le nazisme et le bolchévisme. Deux cas de régression tribale de sociétés

christianisées et développées. Les conséquences catastrophiques de ces deux récits créateurs de culpabilités mythiques ont découragé l'Occident de chercher des coupables ailleurs qu'en lui-même. L'Europe est principalement touchée, elle qui avait pour mission historique de s'opposer à ces régressions tribales, mais y a succombé, et qui a failli... sauf la Grande-Bretagne, son peuple dirigé par Winston Churchill.

Les purges staliniennes procédaient selon le mécanisme sacrificiel découvert par René Girard. Pour sauver le système, tout échec **devait** avoir un coupable, et comme la torture désignait de nouvelles victimes, les commanditaires des **épurations** communistes ont perdu le contrôle du mécanisme sacrificiel. N'ayant désigné qu'un seul coupable, "le Juif", les nazis ont mieux contrôlé leur mécanisme sacrificiel, ce qui en a révélé toute l'horreur. L'oubli du christianisme entraîne automatiquement la résurgence des récits religieux archaïques toujours à la recherche de coupables, et qui, assurément, les trouvent. L'Islam vit et tue sous ce régime depuis des siècles.

Il y a dans cette obsession de l'*Homo sapiens* à désigner un coupable un phénomène universel qui différencie l'humain de l'animal et c'est pourquoi ce schéma archaïque est encore si puissant dans nos consciences et dans notre inconscient. On peut en voir une illustration dans le culte planétaire rendu au football. Un match de foot est un conflit du désir

mimétique dont le point ultime du rituel est le ballon shooté dans les filets, le but ! Le shoot victorieux est simultanément symbole de vie, il mime un acte sexuel (éjaculation dans l'utérus), et un acte de mort, celle du gardien de but devenu le symbole de l'équipe adverse. En anglais le verbe to shoot a le sens de tirer avec une arme à feu. La richesse symbolique d'un match de foot est presque inépuisable, d'où sa popularité planétaire. En effet, il y a conflit mimétique autour de la possession du ballon qui est l'objet du désir dont l'adversaire veut s'emparer et qu'il désigne ainsi comme objet désirable. Le fait que le public puisse parfois s'en prendre à l'arbitre (un dieu symbolique) est en quelque sorte la cerise sur le gâteau de cette célébration tribale. Ce rituel est un élément qui participe à un **relatif** apaisement du monde. La passion que peut provoquer ce sport est une magnifique illustration des processus de la violence mimétique ritualisée qui sont aux origines de notre humanisation, et de notre passion pour les épreuves sportives. Une fois encore, nous retrouvons la Grande-Bretagne et la Grèce antique. Les règles des principaux sports collectifs ont été inventées en Grande-Bretagne. En Grèce, tous les conflits étaient suspendus pendant les Jeux olympiques qui étaient placés sous le patronage des dieux. Si l'on en juge par les comportements de certains fans, et selon les mœurs qui se sont développées dans le monde des « footeux », *Homo sapiens* a encore des progrès à faire.

La violence issue du désir mimétique est donc un des moteurs de l'humanisation de l'*Homo sapiens*. Dans ce schéma de pensée, le désir est premier, il passe avant les besoins et nécessités premières (se nourrir, se reposer, exercer ses forces, se reproduire) que nous partageons avec les animaux, et que les bêtes satisfont sans pour autant concevoir une civilisation fondée sur un récit. Gaston Bachelard a créé un schéma explicatif de l'imaginaire différent de celui de René Girard ; il n'aborde pas la question de la violence, mais il fonde, lui aussi, sa pensée sur une investigation des récits mythiques, littéraires, et préscientifiques (alchimie, philosophies naturelles et « sciences abstraites ou occultes » des XVIIe et XVIIIe siècles) dont il mène une analyse rigoureuse. Je trouve remarquable qu'une des conclusions de Gaston Bachelard rejoigne René Girard pour ce qui concerne la prépondérance du désir dans l'invention de la culture. Dans « La psychanalyse du feu » (1937), Gaston Bachelard écrit : « La conquête du superflu donne une excitation spirituelle plus grande que la conquête du nécessaire. L'homme est une création du désir, non pas une création du besoin » (p. 38, Gallimard Folio 2009). Le rapprochement que l'on peut faire entre les travaux de Bachelard et ceux de Girard est saisissant. Par exemple ce texte où Girard critique les conceptions de l'innocence du désir primitif :

« Si la crise sacrificielle est un phénomène universel, on peut affirmer que ces vues sont erronées. Au paroxysme de cette

crise, la violence est à la fois l'instrument, l'objet et le sujet universel de tous les désirs. C'est bien pourquoi toute existence sociale serait impossible s'il n'y avait pas de victime émissaire, si, au-delà d'un certain paroxysme, la violence ne se résolvait pas en ordre culturel. Au cercle vicieux de la violence se substitue alors le cercle vicieux de la violence rituelle, créatrice et protectrice. » (« La violence et le sacré », Grasset, 1976, p. 203)

On voit dans ce texte comment le désir entraîne la violence et comment la violence force à la création des rites sacrés dont on peut dire, sur la base de recherches empiriques, qu'ils coexistent avec toutes les formes de sociétés. Donc, pour qu'une communauté d'*Homo sapiens* ne s'autodétruise pas dans la violence des désirs en compétition, il faut qu'elle désigne un coupable et l'exécute.

Le christianisme est une révolution religieuse. Il déclare par l'exemple du Christ : « Vous vous trompez ! Votre sacrifice est une illusion, il ne sert à rien ! La victime est innocente, vous la tuez, elle ressuscite pour vous prouver votre erreur et fonder une foi vieille nouvelle ! » Quant aux réalistes du politique qui ont sacrifié le Christ pour protéger le peuple de la répression romaine, ils se sont trompés également, ils n'ont gagné qu'un bref répit dans le temps : soixante-dix ans après la crucifixion, les Romains ont détruit le Temple et dispersé le peuple juif. Bien que la résurrection du Christ marque l'avènement d'une religion nouvelle, la

transition de l'ancien au nouveau est un mouvement lent et continu, dont la continuité n'est pas régulière : il y a des régressions. Nous avons vu que le questionnement sur la culpabilité de la victime sacrifiée était présent dans plusieurs textes de l'Ancien Testament, et même dans les récits de la Grèce ancienne. On a l'impression d'un lent cheminement qui aboutit à une étape clef : la Passion et la Résurrection du Christ. Pourtant, comme si *Homo sapiens* avait un mal fou à accepter le nouveau, le nouveau message reste en quelque sorte dans un clair-obscur, parasité par les vieux réflexes de recherche du coupable.

Dans le christianisme, les Juifs sont devenus des coupables naturels : ils sont responsables de la mort du Christ... ; or, nous venons de voir que cette affaire était très complexe et que la recherche du coupable de la mort de Jésus nous renvoie d'une énigme à une autre. De plus, « l'affaire Judas » rend l'énigme encore plus difficile : le disciple trahit, puis, honteux de son acte il se suicide... mais sans la trahison de Judas, juif certes, mais les apôtres et tous les premiers chrétiens le sont aussi, pas de Passion, pas de résurrection du juif Jésus Christ, or saint Paul l'a dit dans sa première lettre aux Corinthiens (15,17) : « Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine ». En effet, la résurrection est aussi la confirmation divine de l'innocence de la victime.

Pourtant, les juifs sont devenus des victimes sacrificielles à la disposition de notre inconscient toujours marqué par nos

religions archaïques. Il me semble qu'après la crise horrifique du XXe siècle, provoquée par les récits nazi et bolchévique, l'Occident s'est libéré de la recherche fascinée du coupable à sacrifier : accusations de sorcellerie, lynchages, antisémitisme traditionnel (déicide et autres accusations irrationnelles : meurtres d'enfants, etc.) sont rares. Malheureusement, ce fut une libération peu consciente, issue de l'horreur des conséquences des mécanismes sacrificiels archaïques du nazisme et du bolchévisme, sans véritablement comprendre la cohérence objective du christianisme qui sur les mécanismes de la violence possède une pensée plus riche que bien des idéologues des sciences humaines. Ces idéologues, souvent de gauche et athées, dans une doxa dont ils n'ont pas conscience, ont christianisé leur pensée en proclamant qu'il suffisait d'être victime pour être innocent. Une idéologie est une cohérence subjective qui se croit objective. Alors que le christianisme expose une cohérence objective : le Christ est innocent, et le prouve par sa résurrection. Bouleversés par les charniers du XXe siècle, les idéologues créent une cohérence subjective qui énonce qu'il suffit de se proclamer victime pour être innocent. Ils oublient que le nazisme comme le bolchévisme se proclamaient innocents puisqu'en état de légitime défense. Et la dénaturation du christianisme se poursuit : si par définition la victime est innocente, qui est coupable ? Puisque le socle religieux primitif a besoin de désigner un coupable, les idéologues le cherchent, et le trouvent : c'est la faute à

l'Occident, qui a le pouvoir comme Ponce Pilate l'avait en son temps ; c'est la faute aux juifs ! L'homme occidental, riche, éduqué, bien nourri et relativement humanisé par des siècles de christianisme, est devenu le Ponce Pilate et le juif (c'est tout un) désigné par les intellectuels de gauche comme le coupable à sacrifier. Il ne faut pas s'étonner si cette idéologie de la bien-pensance de gauche trouve des complicités avec les terroristes musulmans qui combattent « les juifs et les croisés ».

Cette autoflagellation fonctionne d'autant mieux que judaïsme et christianisme sont des religions fortement marquées par la culpabilité. Elle commence avec l'expulsion du Paradis : à défaut de pouvoir trouver un coupable au-dehors, on le trouve au-dedans, en soi. Une fois encore, le raisonnement spontané ne perçoit pas la rationalité exprimée dans la Genèse : au Paradis, c'est Dieu qui a fixé la limite, car être humain c'est accepter des limites (une fois encore Camus : « Un homme, ça se retient »), mais c'est le Diable qui transforme le dépassement de la limite en objet du désir. Puis, vient la recherche du coupable : Adam accuse Ève, Ève accuse le serpent... Et nous voici face aux vieilles sottises meurtrières des rites primitifs : il faut un coupable ! D'autant plus que si judaïsme et christianisme sont des religions de la culpabilité, l'islam est une religion du ressentiment. Offrir un coupable consentant à une religion du ressentiment, c'est le comble d'une innocence suicidaire, c'est bêler comme un mouton parmi les loups.

C'est ainsi que l'Occident s'est retrouvé piégé par l'Islam. Chercher un coupable, c'est revivre le passé pour y trouver une victime à sacrifier. Cela ne pose aucun problème aux idéologues ; qui bâtissent une cohérence subjective ; qui arrêtent selon leurs désirs la recherche du coupable dans un passé qui leur convient. Ils créent des égalités factices : défense des lois républicaines = nazisme ; colonisation européenne = crime contre l'humanité, etc. Par contre, cela pose un problème insoluble à l'historien qui recherche une cohérence objective pour sans cesse avancer plus avant dans le passé et qui met à jour une cause et un coupable qui ne cessent de prendre de nouveaux visages, dans l'infini des temps passés. Prenons un exemple.

Les musulmans sont censés avoir été humiliés par la domination coloniale du XIXe au XXe siècle. Ils n'ont pas tort... mais pourquoi arrêter la recherche des causes à cette période-ci de l'histoire et ne pas trouver la cause des expansions coloniales européennes dans la colonisation d'une large part de l'Europe par les musulmans turcs esclavagistes du XIV au XIXe siècle ? Ou à la piraterie des Barbaresques en Méditerranée ? etc., etc. Ce n'est pas pour rien que le Christ a dit « Pardonnez à vos ennemis ». Même s'il est plus aisé de le dire que de le faire. Pour ce qui concerne l'Histoire, l'incohérence qu'il y a à rechercher un coupable dans les conflits aide à comprendre la profondeur de l'injonction évangélique. Quand on connaît l'histoire des peuples, on ne peut jamais dire en absolue certitude qui a commencé, même

si, factuellement, il y eut un commencement. Et tant que les parties en conflit s'accusent réciproquement « d'avoir commencé », il n'est pas possible d'essayer de résoudre le ou les problèmes du présent. En ce sens, l'immersion dans le passé est une folie dangereuse, car elle ne peut apporter aucune solution. Elle est hélas légitime pour la victime, mais la victime ne pourra se reconstruire que si elle parvient, qu'une façon ou d'une autre, à surpasser son passé de victime. Toute négociation réussie commence par convaincre les belligérants, tout en respectant leur souffrance, qu'il ne sert à rien de chercher un coupable au conflit. La seule utilité du passé est de montrer aux belligérants la complexité de leur passé et de pouvoir servir de laboratoire expérimental aux actions humaines : ce qui fut fait dans telles et telles circonstances et ce qu'il en résulta. Si la recherche est scientifique et non idéologique, alors le passé est utile. Mais par définition il est inchangeable, et donc inutile comme terrain d'action ici et maintenant. Dans l'action, seul compte en effet ce qui peut être fait aujourd'hui, ce qui fut fait hier ne peut pas être défait.

Le grand drame de l'islam est de n'avoir aucun doute sur les coupables : ce sont les autres. Ils font l'objet d'une véritable satanisation dans le Coran et dans la Tradition qui ainsi renforce les mécanismes archaïques du sacrifice de la victime. L'idéologie islamique justifie pleinement ce que dit Hanna Arendt des totalitarismes : « Le mal absolu ce sont les idéologies qui refusent le partage humain à ceux qui les

refusent. » Or, le récit musulman, le Coran plus les hadiths, est d'une grande ambiguïté lorsqu'il s'agit du partage humain avec ceux qui ne croient pas en la religion musulmane, que le Coran définit comme « la Voie droite » : « La Voie de ceux à qui Tu as donné Tes bienfaits, qui ne sont ni l'objet de [Ton] courroux ni les Égarés. » (Traduction de Régis Blachère). À chacune de ses oraisons quotidiennes le musulman répète ce septième verset de la brève première sourate du Coran. Selon la Tradition, ceux qui « sont l'objet du courroux » sont les juifs, les « égarés » sont les chrétiens. On comprend que le « dialogue interreligieux » n'ait rien donné avec les musulmans. Ceux qui suivent la « Voie droite » n'ont pas de temps à perdre avec ceux qui provoquent la colère de Dieu ou qui se sont égarés. Tant le Coran que la Tradition sont remplis de versets et déclarations d'exclusion et de haine contre les « infidèles » : terme vague qui recouvre tous ceux qui ne sont pas musulmans. Il suffira de citer ici la 9e sourate, verset 29 et 30 :

29 Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au Dernier Jour, [qui] ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et Son Apôtre ont déclaré illicite, [qui] ne pratiquent point la religion de Vérité, parmi ceux ayant reçu l'Écriture ! [Combattez-les] jusqu'à ce qu'ils paient la *jizya*, directement (?) et alors qu'ils sont humiliés.

30 Les Juifs ont dit : « 'Ozair est fils d'Allah. » Les Chrétiens ont dit : « le Messie est le fils d'Allah » Tel est ce qu'ils disent,

de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement. Qu'Allah les tue ! Combien ils s'écartent [de la Vérité] !

Certes, le récit musulman n'est pas comparable à celui des nazis et des bolchéviques qui pratiquaient sur une grande échelle le meurtre systématique des coupables désignés par leurs récits. Sur ce point, le récit musulman offre aux coupables hommes et femmes des alternatives : payer un impôt d'humiliation, se convertir, devenir esclaves, quitter la terre sainte de l'islam ; pour les femmes, elles peuvent devenir esclaves, concubines, épouses légitimes qui donneront naissance à des musulmans. La mort n'est réservée qu'aux infidèles qui prennent les armes contre la vraie foi. Il s'agit d'un régime d'*apartheid* que personne ne dénonce aujourd'hui, puisque la règle absolue de la bien-pensance est que les victimes autoproclamées, majoritaires à l'Assemblée des Nations Unies, sont nécessairement innocentes. Sur quoi voulez-vous fonder un dialogue interreligieux après qu'un ange a dit à Mahomet que Dieu devait tuer les juifs et les chrétiens ?

L'idée d'un dialogue interreligieux avec les musulmans a traversé l'histoire sans grands effets, même si l'on en voit des signes ici ou là dès le Moyen Âge en Europe... jusqu'au concile de Vatican II, qui dans *Nostra Aetate* du 28 octobre 1965 déclare :

« L'Église regarde aussi avec estime les musulmans, qui adorent le Dieu unique, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre [5], qui a parlé aux hommes. Ils cherchent à se soumettre de toute leur âme aux décrets de Dieu, même s'ils sont cachés, comme s'est soumis à Dieu Abraham, auquel la foi islamique se réfère volontiers. Bien qu'ils ne reconnaissent pas Jésus comme Dieu, ils le vénèrent comme prophète ; ils honorent sa Mère virginale, Marie, et parfois même l'invoquent avec piété. De plus, ils attendent le jour du jugement, où Dieu rétribuera tous les hommes après les avoir ressuscités. Aussi ont-ils en estime la vie morale et rendent-ils un culte à Dieu, surtout par la prière, l'aumône et le jeûne. Même si, au cours des siècles, de nombreuses dissensions et inimitiés se sont manifestées entre les chrétiens et les musulmans, le saint Concile les exhorte tous à oublier le passé et à s'efforcer sincèrement à la compréhension mutuelle, ainsi qu'à protéger et à promouvoir ensemble, pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté. »

Contrairement à ce que l'on entend souvent, l'Église catholique n'est pas toujours en retard sur son temps. En 1965, comme ce texte le montre, l'Église était déjà politiquement correcte, alors que cette idéologie n'est clairement apparue en Occident qu'une dizaine d'années plus tard. Trente-six ans après l'appel au dialogue prôné par ce texte, la destruction des Tours jumelles à New York a montré ce qu'il en était du dialogue interreligieux fondé sur

l'idéologie du politiquement correct. Le texte de Vatican II nous dit que chrétiens, juifs et musulmans adorent le même Dieu, celui d'Abraham. C'est faux ! Le Dieu de la Bible est un Dieu complexe et qui d'Adam au Christ en passant par Abraham ne cesse d'évoluer : il ordonne et punit (c'est le Dieu qui règne sur le Paradis) ; il aime, est déçu et punit (c'est le Dieu de Noé et de Lot) ; il est lumière et amour (c'est le Dieu de l'Exode 34, 6, 7 ; des Psaumes 44, 4, 27 ; 86, 5, 15 ; des Évangiles, voir Jean et les lettres de Paul aux Corinthiens, aux Éphésiens, aux Hébreux). Le Dieu du Coran est un Dieu qui contrôle tout, qui définit une loi absolue et intemporelle (un modèle archétype en est déposé dans les cieux), et qui dresse la liste des coupables qui doivent être châtiés ! Allah n'est pas un Dieu qui aime, il n'est pas un Dieu qui accepte le dialogue de la raison, il est un Dieu que le croyant adore en soumission.

Sourate 51, versets 56 à 60 :

« 56 Je n'ai créé les Démons et les Hommes que pour qu'ils M'adorent.

« 57 Je ne désire d'eux nul don et je ne désire pas qu'ils Me nourrissent.

« 58 En vérité, Allah est le Donateur, Celui qui détient la Force, le Ferme !

« 59 Ceux qui auront mal agi auront à rendre compte de péchés semblables à ceux de leurs pareils, antérieurement. Qu'ils n'appellent pas au plus vite Mon verdict !

« 60 A ceux qui n'ont pas cru, malheur ! en ce jour dont ils sont menacés. »

Que l'on cesse de dire que les terroristes n'ont pas compris leur religion ! C'est idiot et insultant. C'est prendre l'ennemi pour un imbécile, et jouer soi-même à l'idiot utile. L'islam n'est ni le dialogue permanent avec Dieu qui singularise le judaïsme ni le Dieu d'amour qui caractérise le christianisme. Les terroristes ont très bien compris leur religion et ils sont cohérents avec leur récit religieux qui ordonne par le fer d'imposer au monde le récit musulman : le sabre qui orne l'étendard vert du drapeau de l'Arabie Saoudite n'est pas un symbole de dialogue interreligieux.

Dans les versets 29 et 30 de la 9^e sourate, l'ire divine est évidente, bien qu'Allah semble avoir une connaissance approximative du judaïsme : l'identité de cet 'Ozaïr n'est pas claire du tout. Selon sourates et hadiths, la colère de Dieu s'exprime avec des variations dans les promesses de supplices, mais ce qui demeure constant est le fait que les musulmans ont le monopole de la vérité religieuse et qu'à ce titre, ils ont droit à tous les bienfaits de Dieu. Une des conséquences liberticides de ce monopole du vrai est le fait qu'un musulman n'a pas le droit de changer de religion. Un

verset du Coran, outre la damnation éternelle, promet la mort par la main des croyants au musulman qui change de religion et ainsi refuse l'honneur et le bonheur d'être un sujet de l'Islam.

Le moins que l'on puisse dire est que depuis plusieurs siècles (le lent déclin de l'Empire turc a commencé au XVIII^e siècle), les bienfaits de Dieu n'ont pas inondé le monde musulman, à l'exception récente des monarchies pétrolières de la péninsule arabique. Une richesse qui durera tant que le reste du monde aura besoin du pétrole. Cela durera peut-être encore un siècle... après, ce sera le saut dans le vide. Sauf si en un siècle l'islam réussit à coloniser l'Europe. L'affaire est en cours, et par tous les moyens : corruption des élites par l'argent, achats d'équipes de football, investissements et participations dans des entreprises, financement des mosquées, émigration massive de musulmans qui, statistiquement parlant, ne pourront ni ne voudront s'intégrer à la vie européenne, et, cerise sur la bombe glacée : terrorisme. On peut se demander comment une telle guerre où l'hypocrisie et la ruse comptent plus encore que l'usage de la force a pu être menée sans que les Européens réagissent avec efficacité. Tout se passe comme si l'islam avait le monopole de la violence légitime, alors que les Européens n'auraient que le droit de prendre des mesures défensives molles et peu efficaces. Peu efficaces, si l'on en juge par la montée du terrorisme, l'intensification des migrations musulmane et l'arrogance de ses séides meurtriers qui

recrutent à tout va, dans les prisons, dans les quartiers, etc. Pourquoi du côté de l'islam tant de force, en apparence ; et du côté des Européens tant de faiblesse, en apparence ?

Faiblesse et force ne sont pas du même ordre et sont dues pour une part aux récits fondateurs de ces deux civilisations dont les antagonismes sont inscrits dans la lettre même de leurs récits fondateurs. À vrai dire, le récit fondateur du christianisme (Bible et Évangiles) n'est pas hostile à l'islam pour une raison de simple logique chronologique : l'islam n'existait pas lors de la production de ces récits. L'hostilité vient après coup, selon un processus classique de critique de celui qui est venu avant par celui qui vient après, querelle d'héritiers autour d'une vérité dont la cohérence ne peut qu'être subjective : les chrétiens contre les juifs, les protestants contre les catholiques, les musulmans contre les chrétiens, etc. De ce point de vue, lors du procès du Christ, c'est le Romain Ponce Pilate qui est le plus civilisé lorsqu'il dit à Jésus : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jean 18, 38).

Il faut comprendre que si le Christ dit qu'il est « la voie, la vérité et la vie » (Jean, 14, 6) ou encore qu'il est « venu dans le monde pour parler de la vérité », il est évident que son message n'est pas simple. De plus, il y a dans le message du Christ un élément, le plus important, dont la raison ne peut pas rendre compte : la foi. Avoir la foi est un phénomène aussi mystérieux que ne pas l'avoir. La raison pure n'a rien à voir avec cette situation particulière ou son absence. Si l'on

me permet d'user de cette formule, la foi est une déraison qui vient ou ne vient pas, elle est première. La raison est seconde, elle ne vient que pour s'assurer que la foi ne quitte pas toute raison. On pourrait dire de la foi ce que Manon Roland (1754-1793) aurait dit de la liberté alors qu'elle va être guillotinée : « Liberté ! Que de crimes on commet en ton nom. » Cela ne signifie pas que Madame Roland ne croit pas en la liberté, au contraire. Mais, souvent, les hommes ne savent pas ce qu'ils font. Ne pas savoir ce que l'on fait, c'est être programmé par un récit où notre pensée est absente.

De ce point de vue, le Coran n'est pas un récit qui stimule la pensée. Sa composition est étrange, décousue. C'est un assemblage de réponses circonstanciées à des questions posées par les croyants à leur prophète, et qui, en général, tournent autour du licite (permis) et de l'illicite (défendu) d'où l'aspect rébarbatif du texte si l'on n'a pas déjà subi son hypnose répétitive, genre gardes rouges avec les citations du président Mao. Parfois la question posée est explicite, parfois non, il faut alors la deviner. Quand il y a récit, il est allusif à la Bible, à Jésus Christ, à d'autres croyances des Arabes du VII^e siècle, mais sans donner une claire idée du contenu du passage biblique évoqué, ou du contexte anthropologique qui sert de référence. La pensée a du mal à saisir une logique autre que celle d'une série de commandements, d'obligations formelles, tirés du texte biblique ou des mœurs et usages des Arabes de la péninsule arabique, ou d'un mélange des deux, puisque Juifs et Arabes sont des sémites. Commandements et

obligations sont souvent donnés comme des réponses circonstanciées à des circonstances oubliées par l'histoire et que les exégètes s'efforcent de découvrir pour assurer la pérennité du commandement. Dans plusieurs cas, il s'agit d'évocations guerrières et de massacres (par exemple celui des juifs de Médine). C'est la raison pour laquelle le présent et l'avenir du monde musulman sont prisonniers du passé. Un passé intangible puisqu'il est l'expression de la parole divine. Il en résulte des anachronismes qui seraient risibles s'ils n'étaient pas les signes d'une identité meurtrière : pyjamas blancs pour les hommes, barbes réglementaires, tenues bâchées noires pour les femmes, ségrégation stricte entre les sexes, etc., etc. tous éléments tirés d'un récit obscur en langue arabe exigeant une sainte imitation des mœurs des Arabes citadins du VII^e siècle dans des lieux qui cessent d'être géographique pour devenir des références absolues. Les amish des États-Unis version orientale ! Ce qui aboutit, hors Arabie, à créer une culture totalement étrangère à celle des gens du cru. Aucun peuple n'a réussi avant les Arabes à créer un piège culturel aussi redoutable à l'expression de la raison de l'*Homo sapiens*. Le succès surprenant de l'islam me semble dû, pour une part, au fait que cette religion donne à tout homme la satisfaction primitive d'établir son innocence et de savoir qui est coupable.

Car le texte coranique est riche en dénonciation des coupables. Sont coupables ceux et celles qui ne suivent pas les injonctions énoncées dans le texte, et notamment : les

juifs, les chrétiens, les mécréants, les femmes « qui ne cachent pas ce qui doit être caché », les voleurs, les homosexuels, les hypocrites qui ne « combattent pas dans la voie de Dieu », les adultères, les buveurs d'alcool, les joueurs... je dois en oublier, car le récit est une longue litanie de coupables qui doivent être punis de diverses manières par les hommes, jusqu'à la damnation finale lors du jour du jugement. Ce n'est pas pour rien que l'Arabie Saoudite a créé « Le Comité pour la promotion de la vertu et la prévention du vice », une police qui possède un riche répertoire de coupables à réprimer. Dans les pays musulmans qui ne sont pas allés jusqu'à créer cette police spécialisée, ce sont les polices nationales et les citoyens ordinaires qui veillent à ce que les coupables n'échappent pas aux châtiments prévus par la charia. Dans certains pays musulmans, dont l'Algérie, pendant la période de jeûne du ramadan, malheur à ceux qui ne crachent pas dévotement sur le pavé pour montrer qu'ils jeûnent au point de ne pas avaler leur salive. Ne parlons pas du sort des mécréants qui osent prendre une bière à la terrasse d'un café, s'il y a un café ouvert à ce moment-là. Le monde musulman est un monde dans lequel toutes les libertés sont suspectes : est-ce permis ? est-ce défendu ? Si ce n'est ni permis ni défendu selon le récit musulman, les puristes disent qu'il est préférable de s'en abstenir. Il y a là un récit parfaitement liberticide. Il faut juger de l'arbre selon ses fruits : depuis des siècles, le monde musulman n'invente rien. Il copie ce qui le séduit chez les autres, ceux qui inventent,

créent, innovent. Il copie tout en veillant à ce que ces « innovations » ne contreviennent pas aux dictats coraniques, ce qui aboutit à une hypocrisie généralisée et à des absurdités cruelles comme l'exemple du jeune blogueur Raif Badaoui le montre tragiquement.

Chapitre X « *Sed libera nos a malo* » (Mais libère-nous du mal)

Et pourtant, le monde musulman prie. Il prie cinq fois par jour. Il jeûne une fois l'an. Et le fidèle fait le pèlerinage à La Mecque au moins une fois dans sa vie, pour être pardonné de ses péchés. Le Diable dans l'islam aurait-il décidé de jouer à Dieu pour mieux tromper les hommes ? L'histoire de Job recommencée : Dieu a-t-il lâché la bride à Iblis et par l'islam éprouve-t-il le reste du monde ? Les derniers mots du Père Hamel avant d'être égorgé le 26 juillet 2016 par un jeune dévot musulman ont été : « Va-t-en Satan ! »

Prier et croire en Dieu ne suffit donc pas pour que la civilisation fleurisse et donne des fruits qui n'empoisonnent pas les fidèles et les autres. Le danger ici serait de prendre l'Occident pour un modèle parfait. Cette illusion serait à long terme aussi mortelle que la certitude musulmane d'avoir le monopole de La Vérité. Ce qui jusqu'à présent a sauvé l'Occident de l'arrogance mortelle de la certitude d'être le Bien, c'est son héritage juif du questionnement perpétuel. En cela, comme en bien d'autres points, le christianisme est juif. Il y a donc quelque vérité dans la clameur de haine musulmane contre le binôme des « juifs et des croisés ». Cette alliance n'est d'ailleurs pas historiquement exacte, car on sait que les croisés, qui refusaient leur héritage hébraïque,

n'étaient pas tendres avec les juifs. Mais ces affaires de récits concurrents n'en sont pas à une contradiction près.

Le plus étonnant est que ce questionnement judéo-chrétien s'accompagne dans le christianisme d'une foi en un Dieu d'amour. Certes, avec la révolution scientifique et technique, et suite aux horreurs des deux guerres mondiales, si le questionnement a continué (il est le moteur de l'esprit scientifique), la foi en un Dieu d'amour a subi les feux de la critique. Bien qu'il écrivît avant les deux tentatives de suicide européen, un philosophe a même pu proclamer la mort de Dieu. Pourtant, si l'on a la foi, cette arrogance philosophique de Nietzsche n'a pas d'importance. Elle n'est qu'une illusion qui use de la raison comme d'un rouleau compresseur pour aplatir ce qu'il y a de spirituel en nous, disons l'âme. Tout ce que je puis dire de ce que nous appelons l'âme ne peut pas être fondé en raison, car tel n'est pas le chemin de la foi, même si la raison est nécessaire à qui marche sur le chemin de la foi.

Je suis toujours timide lorsque je dois parler de la foi. Elle a tant de formes. Elle est capable de tant de perversions. Le silence et l'adoration émerveillée me semblent les seules expressions honnêtes de la foi. Pourtant, je me suis lancé dans ce livre, baptisé « Oraisons » et je dois parler de ce qui me semble devoir se vivre en silence. Je dois avouer ma peur. Celle de devenir un ventriloque qui fait parler un Dieu qui n'est pas muet, mais ne parle pas d'une façon ordinaire. Les

prophètes ont pris leurs responsabilités, ils ont dit que Dieu leur avait dit de dire ceci, et cela, et autre chose encore... que de mots, que de maux aussi ! Moi, Dieu ne m'a rien dit du tout, et je l'en remercie du fond du cœur. Moi, je voudrais parler le silence, il me semble que c'est dans ce vrai silence que Dieu parle, non à moi, mais à chaque être qui lirait mon silence. Voilà ! J'ai trouvé ma prière, mon oraison c'est le silence.

Il faut pourtant faire un peu de bruit... celui qui permet d'écouter le silence. Revenons au travail de René Girard. Le point silencieux de René Girard est le coupable. Si l'analyse du schéma du sacrifice de la victime nous dit que la victime est innocente et que le sacrifice est un leurre, et que cette innocence est révélée dans le sacrifice de Jésus Christ, il est faux d'en déduire, comme le fait la bien-pensance de gauche, que toute victime est par principe innocente. On en peut juger par les attaques menées par des avocats de la gauche bien-pensante contre le tribunal de Nuremberg qui condamna des dignitaires nazis. Il y a dans ces attaques une habile perversion de l'intelligence du judéo-christianisme. Cette perversion consiste à mettre en doute le droit du tribunal de Nuremberg de juger les nazis, car il est « le tribunal des vainqueurs » et donc, par essence, n'aurait pas le droit de se prononcer sur les crimes des vaincus. C'est un argument grossier, dans lequel on peut détecter des relents d'antisémitisme. Le juriste américain qui représentait la partie civile lors du procès contre 22 officiers supérieurs

allemands qui dirigeaient les *einsatzgruppen*, Maître Benjamin Ferencz, était juif. Les procès de Nuremberg sont-ils légitimes parce que Benjamin Ferencz était juif donc victime et vaincu ; ou illégitimes parce qu'il était Américain, donc vainqueur ? Enfin, faut-il considérer que le tribunal de Nuremberg devint légitime lorsque les principaux dirigeants de l'industrie allemande furent jugés puis acquittés « faute de preuves ». On sait pourtant qu'IG-Fahben produisait et livrait les gaz mortels aux camps d'extermination. Comme on le voit, tout ce débat porte les marques de l'incohérence des choses humaines. Nuremberg est une affaire de justice avec les forces et les faiblesses de la justice des Hommes. La seule illégitimité de cette histoire est de se permettre de porter un jugement hâtif sur un instant d'histoire ô combien complexe, douloureux et tragique. C'est faire du judéo-christianisme à rebours en retournant la parabole citée par Matthieu (7,3) : « Pourquoi regardes-tu le brin de paille qui est dans l'œil de ton frère, alors que tu ne remarques pas la poutre qui est dans ton œil ? » (Il y avait une sacrée poutre dans l'œil des nazis !). Seuls des êtres parfaits auraient donc le droit de juger des criminels avérés ? Pourtant, la pensée du Christ est beaucoup plus complexe que la version bisounours du judéo-christianisme dévoyé par la bien-pensance de gauche : ce discours antichrétien qui n'arrête pas de faire du prêchi-prêcha.

Toujours selon Matthieu, on lit (7,5) : « Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil et alors tu verras assez clair pour

enlever la paille de l'œil de ton frère. » Il est donc permis de juger après avoir clarifié sa vision des choses, et n'est-ce pas ce que doit faire un juriste honnête ? Il ne nous est pas ordonné d'être parfaits, même si nous devons essayer de l'être. Or, ce que nous disent les thuriféraires de la gauche bien-pensante, c'est que nous n'avons pas le droit de juger les victimes autoproclamées de nos agissements imparfaits ; vainqueurs, nous sommes les vrais coupables. Par ce raisonnement de gribouille toutes les victimes autoproclamées qui assassinent sont déclarées innocentes !

On a pu à nouveau constater cette perversion du judéo-christianisme lors de la défense d'un célèbre tortionnaire nazi, Klaus Barbie, dont le principal défenseur Jacques Vergès, un grand maître du politiquement correct, assisté de deux défenseurs originaires de pays ex-colonisés (un Congolais et un Algérien), a plaidé en juillet 1987 une version moderne du judéo-christianisme dévoyé en jetant des poutres dans les yeux de l'Occident : « Vous, les Français avez fait pire pendant la colonisation ! Les Israéliens font pire au Liban et en Palestine », etc., etc. en dressant une liste sélective de massacres commis par les Occidentaux... comme si massacrer était une exclusivité occidentale, et que les indigènes, parce que victimes réelles ou autoproclamées, étaient nécessairement innocents, car victimes. Au fond, ce que dit la gauche bien-pensante est simple : « Les victimes, parce que victimes, ont le droit (voire le devoir selon Jean-Paul Sartre) de devenir bourreaux ». Un monde dominé par ce principe va

aux massacres : voyez comme en Chine pendant la révolution culturelle, les paysans pauvres, victimes des propriétaires terriens, ont exercé une justice populaire qui a plongé le pays dans le chaos pendant plus de dix ans. Si les tribunaux des vainqueurs n'ont pas le droit de juger les crimes des vaincus, qui pourra juger et combattre l'impunité des criminels ? Il faudrait donc imaginer les nazis vainqueurs jugeant leurs propres crimes ! Et les policiers, toujours un peu suspects puisqu'ils sont en principe du « bon côté », ne devraient pas lever la main sur les criminels, toujours un peu excusables, puisqu'ils sont les victimes d'une « jeunesse malheureuse » ou de n'importe quoi. Si tous les gens qui ont eu une jeunesse malheureuse devaient devenir des criminels, le monde serait invivable ; si tous ceux dont la jeunesse fut dorée étaient des anges, nous vivrions parmi les anges et non parmi les hommes. Nous vivons dans un monde imparfait où la raison peut émettre des jugements certes imparfaits, mais perfectibles. Il y a un combat pour la vérité dans la justice. Le passé explique, il n'excuse pas... Un homme, ça pense et ça se retient ! Il y a donc des coupables devant les hommes ! Devant Dieu... c'est une autre histoire.

Les coupables sont, par exemple, « les marchands du Temple » que Jésus chasse avec violence et dont il renverse les tables, mais il n'en tue aucun (Jean 2, 13, 14, 15, 16). Toutefois, le Christ modifie le sens du jugement que l'homme peut porter sur son semblable. Une fois encore, le message est complexe, et nous sommes loin de toute bien-pensance

idéologique s'octroyant le monopole du bien. Pour commencer, il y a la critique de soi avant que de porter tout jugement moral, c'est le sens de la parabole de la paille et de la poutre et cette affirmation « Ne jugez pas les autres, afin que Dieu ne vous juge pas » (Matthieu 7, 1). Faut-il en conclure que tout jugement est illégitime ? S'engager sur ce terrain, c'est au nom de la perfection créer le chaos le plus atroce. Car si tout jugement est illégitime, il ne reste plus que l'usage de la force pour régler les différends, et ceux qui s'efforcent de juger en usant des ressources de la raison perdent leur temps. Ce n'est pas parce que la justice humaine est parfois défaillante qu'elle est illégitime, elle ne peut être illégitime que si elle ne cherche pas une perfection longuement et douloureusement construite dans le temps. Juger et punir est légitime ! n'est-il pas dit dans l'Évangile : « Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens, de peur qu'ils ne se tournent contre vous pour vous déchirer ; ne jetez pas vos perles devant les porcs, de peur qu'ils ne les piétinent » (Matthieu, 7, 6). Le don de l'asile accordé par Madame Merkel aux musulmans peut donc se retourner contre l'Allemagne et contre toute l'Europe. Il faut donc discriminer entre ce qui est possible et bon et ce qui est impossible et mauvais, et tous les entre-deux. J'admets que ce n'est pas facile, mais nous avons le devoir d'utiliser notre jugement, selon la raison et selon « la loi morale en nous ». N'est-ce pas ce que fait Jésus lorsqu'il chasse les marchands du Temple, alors que par ailleurs le Christ en croix, parlant de ses

persécuteurs, dit à Dieu : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Luc 23, 54).

Voici des paroles complexes, contradictoires par rapport à une logique binaire comme celle qu'exprime la « loi du talion » qui domine le texte coranique qui simplifie tout en désignant les coupables, nécessairement coupables, que le bon musulman innocent, nécessairement innocent, se doit de dénoncer et de punir. Il y a là un trait de caractère que même des auteurs pro-arabes ont remarqué. Je pense au journaliste britannique Robert Fisk, qui, dans « *The great war for civilisation, the conquest of the Middle East* » (Harper Perennial, 2006), parle des crimes de guerre commis par les combattants juifs en 1948 pendant la première guerre israélo-arabe. Il écrit, je traduis, p. 462 : « Mais si les historiens israéliens ont prouvé la vérité de cela, les historiens arabes sont restés largement silencieux au sujet des injustices commises dans leur propre camp, que ce soit dans cette guerre ou en d'autres. » Comme chacun sait, pendant la guerre d'Algérie, seules les troupes françaises ont commis des atrocités, tout comme les colons pendant une colonisation qui, selon le Président Macron, « fut un crime contre l'humanité ». Que de repentances univoques ! que de jugements hâtifs ! pour plaire à on ne sait qui, et satisfaire on ne sait quoi.

Les Évangiles nous disent qu'il faut juger, mais avec prudence, avec intelligence... en usant de toute sa raison...

même si la foi est au-delà de tout jugement. Voici une attitude étrange, à mille lieues de cette recherche obsessionnelle du coupable, pour le sacrifier, et clamer l'innocence du bourreau... quand ce n'est pas sa sainteté comme dans l'islam où il suffit de tuer des infidèles, de les réduire en esclavage, et de transformer leurs femmes en concubines pour complaire à Dieu. Et si l'on meurt dans la guerre sainte, le martyr de la foi est assuré d'une place éminente dans les cieux, et de soixante-dix vierges avec lesquelles il peut forniquer en céleste légalité.

Ce qui est extraordinairement pervers dans l'islam est le fait que le récit coranique opère un renversement des valeurs vis-à-vis des infidèles et vis-à-vis des croyants selon un système à deux faces. Première face : dans sa communauté, le musulman se doit d'être d'une moralité irréprochable... presque excessive. Encore que, vis-à-vis des femmes, l'éthique musulmane soit fort primitive : femmes-objets en duplicata infantilisés, qui s'achètent, se vendent, se répudient selon la volonté de leurs mâles maîtres. Seconde face : hors communauté, vis-à-vis des infidèles et des autres, le musulman a le droit et le devoir de procéder au sacrifice des coupables pour prouver sa fidélité à la vérité islamique. Dans la mesure où les musulmans ne disposent pas d'un pouvoir universel, lorsqu'ils sont minoritaires et doivent composer pour vivre, ils mentent et se réclament de la première face, laissant la seconde dans l'ombre. Sitôt qu'ils disposent du pouvoir et ne sont plus minoritaires, la seconde face se

montre dans toute son horreur, alors que la première sert de mesure à la vie à l'intérieur de la communauté. Lorsqu'un musulman s'adresse à des infidèles, par exemple lors d'un débat télévisé, il est extraordinaire de voir avec quelle habileté le croyant manipule les deux faces de son récit fondateur, se servant de la face un pour masquer l'autre. On utilise la phase un pour afficher son innocence et dénoncer la discrimination stigmatisante des infidèles, qui, eux, vivent les conséquences des actes conséquents de la face seconde. Dans ces débats publics, les musulmans qui maîtrisent le Coran, la Tradition et la charia utilisent avec maestria la liberté de parole pour défendre un récit qui, partout où il a réussi par les armes à s'imposer, a détruit la liberté de parole, de croyance et de vie. Cet amour de la servitude qui se confond avec une résurgence du schéma primitif du meurtre de la victime sacrificielle essaye de prendre le contrôle de l'Europe. Comment ?

Pour commencer, il y a la démographie. Notons qu'à la démographie déclinante des populations non musulmanes vivant en pays musulmans correspond un nombre croissant de musulmans imposant leur présence en Occident, et plus particulièrement en Europe. Les chrétiens, les juifs et les zoroastriens établis en pays musulmans vivent dans un système *d'apartheid* et cherchent à fuir les discriminations et les meurtres dont elles sont victimes. Ces minorités sont de plus en plus minoritaires. Bien contrôlés par l'argent des émirats pétroliers, les médias européens parlent peu de ces

dramas... par contre, toute discrimination à l'égard d'une population musulmane est immédiatement surcommentée et condamnée par le ban et l'arrière-ban de la bien-pensance mondiale. Il y a de moins en moins de non-musulmans dans les pays musulmans et de plus en plus de musulmans dans les pays qui ne sont pas musulmans ; sauf au Myanmar où les bouddhistes se souviennent des persécutions musulmanes qui, commencées au XIIe siècle, ont fini par éradiquer le bouddhisme d'une partie du sous-continent.

L'invasion démographique musulmane affecte peu les Amériques qui n'ont pas été découvertes par les musulmans et où le judéo-christianisme, en fait ou en esprit, est largement dominant. Sur les 362 millions d'habitants que compte l'Amérique du Nord, sans le Mexique, seul 1,5% sont musulmans. Si l'on ne considère que les États-Unis, le pourcentage de musulmans est encore plus insignifiant : 0,8 %. Pour cette raison, les attentats les plus meurtriers, justifiés par le récit islamique, jusqu'à présent ont été perpétrés par des musulmans qui n'étaient pas nés sur le territoire étatsunien. Depuis l'attaque du 11 septembre 2001 qui a fait 2542 victimes, les États-Unis n'ont plus connu d'attentats musulmans aussi meurtriers. Toutefois, le terrorisme aux États-Unis, comme en Europe, a pris des formes plus individualisées et plus difficiles à détecter. Le Canada, moins peuplé, 37 millions d'habitants, possède un pourcentage de musulmans plus important : 2,8 %, soit un peu moins d'un million de personnes. Fortement travaillé par l'idéologie

communautariste, c'est un pays qui a souffert de plusieurs attentats du type guerre sainte. Si l'on regarde l'Amérique latine, la population musulmane y est insignifiante et le sud du continent américain n'a pas fait l'expérience d'attentats terroristes significatifs ; à l'exception de l'Argentine, qui a souffert d'un attentat antisémite d'origine musulmane.

L'Europe, Russie incluse, est le continent qui a le plus été frappé par le terrorisme musulman depuis 2001. Par exemple l'année 2015 fut caractérisée par une multiplication des actions terroristes dans les pays de l'Union Européenne, causant la mort de 148 personnes en France, 2 au Danemark et une en Grèce. Cette série meurtrière faisait suite à une période peu active des tueurs musulmans en Europe. Il est évident qu'il s'agit d'une guerre mondiale d'un nouveau type qui frappe en priorité les pays musulmans, c'est-à-dire ceux dans lesquels le récit islamique domine la société. Dans ces pays où l'islam est dominant, les morts ne se comptent pas en dizaines ou centaines, mais en milliers voire centaines de milliers (Syrie, Afghanistan, Irak, Yémen, Algérie, Libye...). Les pays non musulmans ne sont frappés qu'en raison de leur participation réelle ou supposée à la guerre sainte qui fait rage à l'intérieur même du monde musulman. Le critère essentiel de la violence est donc l'importance de la présence de musulmans dans une région donnée. Ceci pose une question redoutable quant à la capacité de l'islam à créer une société paisible. Un monde totalement converti au récit

musulman serait en guerre permanente entre des factions toutes plus islamiquement correctes les unes que les autres.

Combien y a-t-il de musulmans dans les neuf pays les plus peuplés de l'Union Européenne ? (Royaume-Uni inclus puisque le Brexit n'est pas encore achevé). Selon les données du *Pew Research Center*, pour l'année 2011 les neuf pays les plus peuplés de l'Union Européenne comptaient environ 15 millions de musulmans. À la même époque, la population totale de ces neuf pays était de 405 millions d'habitants, donc, approximativement, 390 millions de non-musulmans, les musulmans comptaient donc pour moins de 4% de cette population. Les neuf pays les plus peuplés de l'Union Européenne vont de la Belgique (population de 11,2 millions) à l'Allemagne (population de 81,1 millions). Outre l'Allemagne, dans ce groupe trois pays ont plus de 60 millions d'habitants (l'Italie, le Royaume-Uni et la France). Ces quatre pays les plus peuplés sont aussi ceux qui en chiffre absolu comptent le plus de musulmans : 12,3 millions, soit environ 4,5 pour cent de leur population. Si l'islam n'avait pas déclaré la guerre au monde non musulman, ces chiffres seraient sans importance. Mais la guerre est là ! Et les quartiers où l'islam est dominant servent de base arrière aux opérations terroristes et de viviers où se recrutent les guerriers, suicidaires ou non. Ces zones, qui ne sont plus totalement la France, la Belgique, l'Allemagne ou l'Angleterre sans être devenues totalement autre chose, sont des terrains de guerre où, souvent, la mobilisation commence par des activités

criminelles plus ou moins graves qui parfois débouchent sur une guerre ouverte, asymétrique, et islamiquement correcte. Le passage se fait habituellement à travers un séjour en prison où les conversions à l'islam sont courantes : les prisons européennes sont en effet transformées en medersas. Ce système de recrutement d'individualités marginales par un récit totalitaire, qui propose une sorte de rédemption en utilisant ce que l'individu connaît le mieux, (l'usage de la violence), n'est pas nouveau : il s'agit de ce que les bolchéviques appelaient le lumpenprolétariat, dont la mise au service de la révolution fut théorisée avec méfiance par Lénine et Mao Tse Toung ; et, de façon plus positive par Franz Fanon dans sa défense des mouvements anticoloniaux ; puis, par le mouvement des « Panthères noires » aux États-Unis. Ce « lumpen » forma un pourcentage appréciable des tueurs et tortionnaires utilisés par les chefs bolchéviques, qui, tous avaient fait de longs séjours dans des prisons qu'ils avaient transformées en écoles du bolchévisme. Staline avait commencé sa carrière de révolutionnaire en attaquant des banques. La guerre dans laquelle le monde est entraîné est donc à la fois une guerre révolutionnaire moderne dans ses modalités pratiques et une guerre archaïque dans les haines primitives qu'elle mobilise.

La guerre est moderne puisqu'elle est à la fois idéologique et matérielle : elle utilise toutes les ressources de la modernité pour développer la propagande musulmane et lancer ses actions guerrières : internet, les médias, la

corruption des élites, les universités, le monde de l'édition, les réseaux sociaux, les explosifs les plus récents, les armes modernes, des objets modernes ou non utilisés pour tuer... voire les armes de destruction massive si elles devaient devenir disponibles. Mais en même temps, c'est une guerre archaïque puisque son récit identitaire ordonne le sacrifice de la victime coupable dans son péché de vivre mieux que le musulman fidèle à sa foi. Et puis il y a le problème de la libido... il est vieux comme le monde et toujours là. En termes relatifs, l'Occident possède une vision du désir relativement libre. Même dans ses débordements, comme lors de la campagne ambiguë du genre « Balancetonporc », on voit que par comparaison avec d'autres civilisations, la femme occidentale est porteuse d'une volonté de liberté qu'elle défend bec et ongles, et grâce à laquelle, jusqu'à présent, l'ensemble de la vie sociale en Occident est plus libre et créatrice qu'ailleurs. Rien à voir avec le monde musulman où la vie sexuelle est d'une misère atroce pour les jeunes gens, d'une abondance ignoble pour les hommes riches, et d'une poignante désespérance pour la majorité des femmes. La moitié des mâles musulmans est mentalement et sexuellement malade. Certes, un diagnostic de santé dans ce domaine est difficile à établir, mais faites marcher dans une rue une femme seule et vêtue sans voiles excessifs, à Paris, à New York, à Moscou ou Beijing ; puis au Caire ou dans une quelconque ville musulmane. À son retour, si elle revient, demandez-lui où elle s'est sentie le moins en insécurité. Du

XVI^e au XVIII^e siècle, les Espagnols se sont rués sur l'Amérique latine dans la fièvre des métaux précieux... au XXI^e siècle, les jeunes mâles musulmans se ruent en rut sur l'Europe pour y trouver des concubines et des épouses à bas prix. Parler de cette misère sexuelle musulmane est politiquement incorrect et la bien-pensance de gauche organise sur cette souffrance féminine un silence collaborationniste. C'est tout bénéfique dans la guerre sainte, puisque les femmes prises au piège ont tendance à se convertir à l'islam et que les enfants sont propriété du père qui veille à ce qu'ils deviennent de bons musulmans.

Comme on peut le voir, la démographie n'est pas le problème essentiel. Elle n'est qu'un fait, objet d'une science objective, un fait statistiquement peu significatif pour l'instant, mais cela peut changer, car l'afflux de migrants musulmans est quotidien et massif. La démographie n'est pas encore un fait essentiel dans la mesure où les gouvernements européens n'acceptent pas la polygamie musulmane sur leurs territoires. Si cela devait advenir « pour ne pas discriminer », alors en un siècle ou deux la population musulmane dominerait les populations indigènes de l'Europe. Nous n'en sommes pas encore là, mais quand on sait que les diplomates du quai d'Orsay étaient opposés à l'élection d'une Française juive à la tête de l'UNESCO, il faut s'attendre à tout de la part de clercs qui, en 1940, se sont montrés prompts à la trahison. Mais pour l'heure, ce qui compte, c'est le récit musulman, objet d'une science subjective dont la portée est immense,

car de sa rigueur conquérante, et même de sa dimension spirituelle, vont dépendre notre avenir en tant qu'humanité.

Chapitre XI « Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix » (Prie pour nous, sainte Mère de Dieu »

Le récit musulman n'a pas induit une pensée critique capable de s'approfondir par une vision critique de lui-même et de ses conséquences pratiques. Ce récit est l'objet soit d'une surprenante ignorance révérencielle, soit d'une adoration absolue de la part de ses thuriféraires. Cette adoration a commencé dès les premiers siècles de l'islam avec la production de commentateurs éblouis commentant des témoins et des commentateurs éblouis : c'est ce que les dévots anciens comme Ibn Khaldoun appellent « la science musulmane » et les dévots modernes, l'islamologie ; ça fait sérieux ! L'islamologie est une dogmatique enseignée à Oxford par Tariq Ramadan, un petit-fils de Hassan al Banna le fondateur des Frères Musulmans en Égypte. Parlant de l'islam contemporain, le bientôt Professeur Ramadan déclarait en 2003 au micro d'une radio française : « Il y a la tendance réformiste-rationaliste et la tendance salafiste. Je suis de cette tendance-là ». Tariq Ramadan est un bon exemple de pratique de la *taqqiya*, la ruse sur les voies de la guerre sainte, qu'il utilise dans ses prises de parole médiatisées très appréciées par le monde de la bien-pensance de gauche... et même de droite, qui ne pensent pas le récit musulman, mais l'ignorent ou l'encensent.

Le récit musulman apparaît donc comme un impensé radical qui emprisonne l'intelligence des croyants derrière des barreaux dogmatiques. Pour sa part, René Girard a admis son peu de connaissance et son manque d'intérêt pour ce texte qu'il avoue pourtant avoir lu. Le Coran ne retient aujourd'hui l'attention qu'en raison de l'appui qu'il apporte à la violence qui dévaste le monde musulman, et en déborde. Mais cette attention est sans profondeur, elle reste dans le vague, elle n'est pas sérieuse. Peut-être par manque d'intérêt pour les écrits religieux dogmatiques... peut-être par lâcheté, car les musulmans s'efforcent de créer un rapport démographique et idéologique qui leur soit favorable en Occident, et surtout en Europe. Intimidées, incapables de montrer leur détermination, les élites européennes laissent faire, et parfois se laissent corrompre. Cette situation permet aux croyants les plus déterminés d'exécuter quiconque ose douter de la splendeur incréée de leur récit fondateur. Ceux qui osent sont une minorité, certains vivent sous protection policière. Or, le récit coranique est à l'origine du malheur de l'Islam et de ces meurtres et massacres quotidiens qui troublent profondément le monde non musulman, et risquent, à terme, de faire des musulmans des parias, des coupables à la fois réels et imaginaires. Ce danger est sous-estimé en raison du fait que cette guerre mondiale en est encore dans sa phase préparatoire et qu'elle a pris des formes de faible intensité en Occident.

Il faut admettre que, pour l'instant, bien que spectaculaires et ignobles les crimes musulmans commis dans le monde occidental ne sont pas significatifs en termes statistiques : les musulmans tuent moins que la circulation automobile, par exemple. Alors que les massacres dus aux guerres civiles dans les pays musulmans ont un fort impact démographique sur ces pays et sur l'Europe où les musulmans cherchent refuge... pour qu'une minorité active puisse continuer la guerre qu'ils ont fuie. Dans l'absurde, on a l'impression que Satan est aux commandes.

Dans le monde occidental, la volonté musulmane de tuer et les méthodes employées pour le faire ont un impact incomparablement plus grand que toutes les autres causes de morts naturelles ou accidentelles. En dépit d'une bien-pensance de gauche, qui tente de minimiser ce phénomène par de pauvres artifices idéologiques (« l'islam est une religion de paix », « c'est de notre faute », « Ceux qui tuent n'ont rien compris à l'islam », etc.) ; il faut pourtant admettre l'importance du phénomène planétaire qui se présente sous la forme *d'Homo sapiens* de religion musulmane qui utilisent tous les moyens pour tuer un maximum de gens en criant « Dieu est grand ! », et faire de leurs propres morts une clef du Paradis. Ce cri « *Allahu Akbar* » est un leitmotiv du récit haditho-coranique. D'où l'importance de penser enfin le récit coranique avec le même esprit rigoureux et critique que celui qui, il n'y a pas si longtemps, animait les occidentaux qui

pensaient et critiquaient par les armes deux récits massivement meurtriers : le nazisme et le bolchévisme.

Il y eut dans le passé quelques penseurs occidentaux critiques de l'islam. L'un des traducteurs du Coran en français, Albert Kazimirski (1808-1887), a donné dans sa préface de 1840 un avis nuancé et pertinent :

« Comme code religieux, moral, civil et politique (car chez les musulmans il est la source de toute loi et de toute science), le Koran pêche par l'insuffisance et l'obscurité ; comme monument intellectuel du peuple qui l'adopta et du siècle qui le produisit, il est de médiocre valeur, et ne saurait soutenir la comparaison avec aucun des livres sacrés que nous a légués l'antiquité : le seul mérite que les non-musulmans puissent lui accorder, est celui de la langue, et, sous ce rapport, nous ne sommes pas sans doute en état de lui rendre justice ; car, indépendamment de la profonde connaissance de la langue arabe et des mœurs de ce temps-là, connaissance qui nous ferait saisir toute la portée d'un mot, toute la valeur d'une parabole, toutes les finesses du langage, il faudrait se placer au point de vue d'un peuple si différent par son caractère des peuples d'Occident. »

Il y eut aussi Henri Pirenne, qui, étudiant les invasions germaniques de l'Empire romain du Ve siècle, se demande pourquoi les envahisseurs arabes n'ont pas été absorbés par les populations plus civilisées qu'ils intégraient :

« Il n'est qu'une réponse et elle est d'ordre moral. Tandis que les Germains n'ont rien à opposer au christianisme de l'Empire, les Arabes sont exaltés par une foi nouvelle. C'est cela et cela seul qui les rend inassimilables. Car pour le reste, ils n'ont pas plus de préventions que les Germains contre la civilisation de ceux qu'ils ont conquis [...] Ils ne demandent pas mieux, après la conquête, que de prendre comme un butin la science et l'art des infidèles ; ils les cultiveront en l'honneur d'Allah. Ils leur prendront même leurs institutions dans la mesure où elles leur sont utiles. [...] La différence est que partout où ils sont, ils dominent. Les vaincus sont leurs sujets, payent seuls l'impôt, sont hors de la communauté des croyants. La barrière est infranchissable ; aucune fusion ne peut se faire entre les populations conquises et les Musulmans. Quel contraste formidable avec un Théodoric qui se met au service de ses vaincus et cherche à s'assimiler à eux ! [...] Aucune propagande ni même comme chez les Chrétiens après le triomphe de l'Église, aucune compression religieuse. « Si Dieu avait voulu, dit le Coran, il n'aurait fait qu'un seul peuple de tous les hommes », et il condamne en propres termes la violence contre l'erreur. Il n'exige que l'obéissance à Allah, obéissance extérieure d'êtres inférieurs, dégradés, méprisables, qu'on tolère, mais qui vivent dans l'abjection. On n'attaque pas sa foi, on l'ignore et c'est le moyen le plus efficace pour l'en détacher et pour l'amener à Allah qui, en même temps qu'il lui rendra la dignité, lui ouvrira les portes de la cité musulmane. [...] Le nouveau

maître ne permet plus que, dans le rayon où il domine, aucune influence puisse échapper au contrôle d'Allah. Son droit tiré du Coran se substitue au droit romain, sa langue au grec et au latin.» (Henri Pirenne, « Mahomet et Charlemagne » P.U.F, 1937, p.106-107)

On peut aussi citer Claude Lévy-Strauss qui dans « Triste Tropique » (Plon, 1955) parle de l'extraordinaire capacité musulmane à s'enfermer dans le solipsisme :

« Le seul moyen pour eux de se mettre à l'abri du doute et de l'humiliation consiste dans une « néantisation » d'autrui, considéré comme témoin d'une autre foi et d'une autre conduite. La fraternité islamique est la converse d'une exclusive contre les infidèles qui ne peut pas s'avouer, puisque en se reconnaissant comme telle, elle équivaldrait à les reconnaître eux-mêmes comme existants. »

La bien-pensance, qui est l'idéologie dominante de l'Occident depuis plus d'un demi-siècle, a trouvé un langage adéquat il y a environ cinquante ans : le politiquement correct, devenu une novlangue comme l'avait pressenti Aldous Huxley il y a moins d'un siècle. Les trois auteurs que je viens de citer se sont exprimés avant que la novlangue se soit imposée pour remplacer la pensée par l'invective **contre** et l'excommunication **de** celles et ceux qui pensent hors des passages cloutés de la bien-pensance. Au Moyen Âge, mais pas aujourd'hui en ce qui concerne l'Église, l'excommunication était souvent un premier pas vers la

condamnation à mort. Pensons donc, puisque nous sommes toujours vivants. Il faut commencer par les mots. Les mots, tous les mots, même ceux de la novlangue, ont l'étrange pouvoir de voiler et de révéler la réalité. Toutefois, le miracle du langage est tel que le voile est léger, il suffit de plonger dans la profondeur du mot pour qu'il révèle sa « substantifique moelle ».

À chaque attentat musulman, les médias occidentaux utilisent un mot issu de la novlangue qui a pour effet de mettre dans l'ombre du mot nouveau la réalité musulmane, qui demeure intouchée et intouchable. Ce mot nouveau est **radicalisé**, un dérivé de « radical » qui nous vient du latin *radix* qui signifie « racine ». Ce peut être un substantif : « un radicalisé », « une radicalisée » ; ce peut être un adjectif. Ce peut être un verbe : « radicaliser » qui se construit souvent en forme pronominale réfléchie : « se radicaliser » qui donne lieu à d'intéressantes interrogations quant au lieu où la personne « a radicalisé elle-même », ce qui, pour s'en tenir au langage, est déjà un programme extraordinaire puisque « se radicaliser » c'est littéralement faire retour à ses propres racines. On entend aussi un terme intéressant qui utilise la même racine : « islam radical ». Ce qui implique qu'il existe un islam qui n'est pas radical, un islam modéré ou quiétiste... un islam hors racines. Dans la novlangue, tous ces termes qui se construisent sur « racine » semblent avoir pour fonction de ne pas penser l'islam. Mais les mots sont magiques, à force

de les user ils font retour sur eux-mêmes et nous disent la vérité.

Dans la première édition (1694) du Dictionnaire de l'Académie on trouve l'adjectif « radical » ainsi défini : « Qui est source, principe de quelque chose, ou qui est par sa nature attaché à son sujet. Il n'a guère d'usage que dans le dogmatique. Ainsi on appelle Humide radical, l'humeur qui fait le principe de la vie. » En ce temps-là, la distinction entre science et religion n'était pas claire, le dogmatique s'appliquait aussi à la science qui estimait alors que « l'Humide radical » était une réalité absolue de la vie, au même titre que la Sainte Trinité était un dogme du christianisme. Avec le mot « radical » nous sommes donc dans une affaire de dogmes. Au mot dogme, la dernière édition de l'Académie (1932-1935) nous dit : « Point de doctrine, proposition ou principe établi ou regardé comme une vérité incontestable. » Monsieur Pierre Larousse, dans son Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle (1876) va dans le même sens que nos Académiciens de 1694, à l'adjectif « radical » il nous dit « Qui est le principe, l'essence d'une chose, ou qui a rapport à ce principe, à cette essence » et il ajoute pour ce qui concerne l'acceptation politique du terme : « qui est partisan d'une réforme démocratique complète »... nous voici aux portes du vieux parti Radical... c'était le bon temps ! Mais au présent, si les mots ont un sens, parler de « radicalisé », d'islam « radical », ce n'est pas parler d'un musulman qui n'aurait pas compris sa religion, c'est tout au

contraire parler d'un musulman qui a compris l'essence même de sa foi. Il est honteux et insultant de considérer les terroristes musulmans comme des gens « qui n'ont pas compris l'islam ». Les non-musulmans qui disent cela n'ont pas compris l'islam, les imams qui le disent sont soit des hypocrites qui pratiquent la *taqqiya*, soit des apostats qui ne sont plus musulmans. La *taqqiya* est la pratique de la ruse dans la guerre sainte. Les terroristes ont bien compris l'islam, c'est pourquoi cette affaire est une tragédie universelle.

Radicaliser, se radicaliser, radicalisation appartiennent au vocabulaire de la gauche bien-pensante. Selon le Robert, le terme n'est presque jamais utilisé avant notre époque. Ce dictionnaire cite Edgard Morin qui utilise le verbe sans pronom dans un article du Monde du 5 juin 1968 : « La répression fut assez brutal pour (...) radicaliser bon nombre d'étudiants et de jeunes. », quelques jours plus tard, on pouvait lire dans le Monde du 9-10 juin 1968 : « Une contestation universitaire permanente qui n'a cessé depuis dix ans de se radicaliser (en Amérique latine) », alors que le 28 mars 1968 le magazine emblématique de la gauche bien-pensante de l'époque, Le Nouvel Observateur, avait parlé de « radicalisation du climat social général » (toutes les citations sont tirées du Robert). Dans la pensée absente de la gauche, dans sa doxa, se radicaliser, la radicalisation, sont dus à un facteur exogène, c'est le dehors qui radicalise le dedans... bref, le radicalisé n'est pas responsable de sa radicalisation, il est innocent, le coupable est ailleurs. C'est Staline giflant sa

filles Svetlana et lui disant : « Regarde ce que tu m'as obligé à faire ! », ce sont les tueurs entrant dans l'église du père Hamel et criant avant de l'égorger : « Les chrétiens tuent les musulmans ! » Certes, des soldats occidentaux (tous ne sont pas chrétiens) tuent des musulmans, mais ces assassinats sont des actes de guerre, accomplis dans un contexte qui n'est pas une réponse aux injonctions du récit judéo-chrétien fondateur de l'Occident. Le récit judéo-chrétien n'ordonne pas à ses fidèles de tuer ceux qui ne croient pas en son message, ni d'en faire des esclaves. Tout le contraire du message coranique. Par exemple :

Sourate 8, le butin (traduction de Régis Blachère)

13 C'est qu'en effet [ces Infidèles] se sont séparés d'Allah et de Son Apôtre. Or quiconque se sépare d'Allah et de Son Apôtre [est puni], car Allah est terrible en [Son] châtement.

14 Voilà [votre sort] ! Goûtez-le et [sachez] que les Infidèles auront le tournant du Feu !

15 [Ô vous qui croyez !], quand vous rencontrez ceux qui sont infidèles, en marche [contre vous], ne leur montrez point le dos !

16 Quiconque leur montrera le dos, en ce jour – sauf s'il se détache pour un [autre] combat ou s'il se retire pour [rejoindre un autre corps] – [celui-là] encourra la colère d'Allah, et son refuge sera la Géhenne. Quel détestable « Devenir » !

17 [Croyants !,] vous n'avez donc point tué [ces Infidèles], mais [c'est] Allah [qui] les a tués. Tu n'as point visé quand tu as visé. C'est Allah qui a visé afin de faire éprouver aux Croyants une faveur [venue] de Lui. Allah est audient et omniscient.

18 Voilà [votre sort. Sachez] qu'Allah va réduire à rien le stratagème des Infidèles !

En un mot, radicalisé ou non, le jeune musulman, qui conduisait un camion à Nice pour faire un carnage un soir de 14 juillet, ne conduisait pas le camion : Allah était aux commandes ! Dans le langage politiquement correct qui domine dans les médias, on a pu entendre, à propos de l'attentat de Nice, l'expression « un camion fou »... ce n'était plus Dieu qui conduisait, mais le camion qui s'était radicalisé tout seul ! Bref, si le jeune Mohamed Lahouaiej Bouhlel n'est pas innocent (il ne faut pas prendre les bien-pensants pour des idiots), il est excusable : il avait loué un camion fou !

Dans le Coran et dans la Tradition, les exhortations au meurtre des infidèles abondent (le terme « infidèle » recouvre de nombreuses significations). On entend souvent dire comme une sorte d'excuse que ces textes sont des textes de circonstances, ce qui est une évidence : aucun texte ne peut être produit hors sol et hors circonstances. Il y a nécessairement un ici et maintenant de la parole et de l'écrit... même si le sens d'un texte peut s'apprécier hors contexte. Mais c'est précisément tout le problème de l'islam,

dont le récit est objet d'une divinisation qui éternise le contexte de sa production, car le croyant sincère vous dira « Si Allah avait voulu parler dans un autre contexte, il l'aurait fait ! » donc le contexte dans lequel parle le prophète de l'islam est un instant hors du temps, un élément incritiquable de la foi, un dogme. Ce qui explique l'anachronisme des mœurs, tenues vestimentaires, et apparence physique des dévots : il faut copier les Arabes qoraysh du VIIe siècle, il faut renoncer à son identité, et s'arabiser si l'on vient d'ailleurs.

Chez les Qoraysh de La Mecque, d'où Mahomet est originaire, la vie est rude et guerrière. Le Coran décrit ce contexte violent : batailles de Badr, du Fossé, razzia contre les caravanes ennemies... sans compter la violence qui a suivi la mort de Mahomet en 632 (bataille contre les fidèles d'un autre prophète, dissidence des chiites) et qui s'est poursuivi dans le siècle suivant pendant lequel la version canonique du Coran est produite : trois des quatre premiers califes meurent assassinés. Ce contexte brutal a certainement joué un rôle dans la sélection et l'assemblage des versets et des sourates. Le récit fondateur des musulmans est tout sauf une incitation à la paix et aux compromis. On en voit une illustration pratique dans la violence par laquelle un califat en remplace un autre tout au long de l'histoire musulmane. Aux fondements de la religion musulmane, il y a un récit guerrier qui ordonne à ses fidèles de faire la guerre aux autres. « Les autres », dans la logique du récit identitaire musulman, sont d'une altérité relative au ressentiment éprouvé par le croyant

vis-à-vis d'une altérité réelle ou imaginaire. On peut admettre que les non-musulmans sont d'une altérité naturelle, en quelque sorte. Une altérité à laquelle les musulmans ne reprochent qu'une seule chose : exister ! On peut ainsi comprendre que les musulmans fassent la guerre aux juifs et aux chrétiens, aux zoroastriens, indous, bouddhistes, etc.

Mais alors pourquoi tant de guerres civiles entre les musulmans ? Tout simplement parce que l'islam crée des sociétés du ressentiment, de la frustration, de l'échec dont le principal exutoire est la guerre. Une guerre extérieure si les non-musulmans sont en situation de faiblesse, ou une guerre intérieure si attaquer au-dehors est trop risqué... voire une violence exercée simultanément au-dehors et au-dedans. La preuve en est que les musulmans sont les seuls sectateurs d'une religion dont les fidèles selon l'opportunité tuent « les autres », et massivement se tuent aujourd'hui les uns les autres en disant que « Dieu est grand ! » Que les sectateurs des religions qui se partagent le monde aient également tué en leur temps est une évidence ; mais ce qui compte aujourd'hui ce sont les meurtres du présent, ceux du passé sont déjà pleurés et enterrés... ils sont inévitables. Alors que la machine à tuer musulmane est devant nous ! Et que le porte-parole de l'État islamique dans un message radio diffusé en septembre 2014 recommandait pieusement aux fidèles un modus operandi simple et efficace pour exprimer leur dévotion : « Si vous ne pouvez pas trouver d'engin explosif ou de munition, alors isolez l'Américain infidèle, le

Français infidèle, ou n'importe lequel de ses alliés. Écrasez-lui la tête à coups de pierre, tuez-le avec un couteau, renversez-le avec votre voiture, jetez-le dans le vide, étouffez-le ou empoisonnez-le. »

Le fait que, pour l'instant, la violence meurtrière musulmane touche principalement des pays musulmans peut surprendre. Hormis en cas de prescriptions selon la charia, le Coran interdit au musulman de tuer un musulman, alors que le meurtre des « infidèles » est permis. Dans l'islam, ce paradoxe n'est qu'apparent.

Tant que dura l'Empire turc, son calife agissant sous le contrôle des ulémas assurait une interprétation du Coran et l'application de la charia d'une façon relativement uniforme dans un Empire qui s'était substitué à celui de Rome en Méditerranée orientale, au Maghreb ainsi que dans une partie de l'Europe. Dans cette zone immense, les dissidences étaient sous contrôle. De plus, tant que l'Empire combattait les infidèles en Europe, en Asie et en Afrique noire et y capturait des esclaves, la guerre extérieure assurait une relative paix intérieure. Enfin, la condition de *dhimmis*, que l'on peut traduire par « infidèle protégé », permettait aux musulmans de toutes conditions de se sentir supérieurs aux infidèles et de trouver ainsi un dérivatif à leur ressentiment, c'est-à-dire aux inévitables frustrations de la vie. Dans l'Empire, les *dhimmis* ne pouvaient pas accéder aux fonctions valorisées qui étaient dans l'armée et les administrations. Ils

ne pouvaient accéder qu'aux activités que les musulmans considéraient comme secondaires. Ils étaient des citoyens de second ordre dont les activités utiles dans la production et les services permettaient aux musulmans de se consacrer exclusivement aux fonctions religieuses, politiques et militaires. On peut citer ce texte : « Les *dhimmis* étaient par ailleurs frappés d'un certain nombre d'interdits : ils n'avaient pas le droit de porter les armes, de posséder des esclaves, de monter à cheval en ville. Certains vêtements et certaines couleurs leur étaient interdits, comme toutes les marques ostentatoires de luxe. [...] Seules étaient permises des tenues plus austères, voire disgracieuses et humiliantes, appropriées à une condition fondamentalement ravalée. Aucune confusion ne devait être possible entre vrais croyants et infidèles. » (« L'Europe et l'islam, quinze siècles d'histoire », Henry Laurens, John Tolan, Gilles Veinstein, éditions Odile Jacob, 2009, p.170). Par exemple, à la fin du XIXe siècle, en Bosnie les autorités turques promulguent un édit fixant les couleurs du vêtement : vert, blanc, jaune et rouge pour les musulmans ; violet, noir et bleu pour les juifs et les chrétiens. Tous les juifs et les chrétiens qui, aujourd'hui, vivent encore dans le monde musulman vivent dans un système *d'apartheid* que personne ne dénonce.

La théocratie turque, qui associait le calife et les ulémas, n'était pas un système dynamique au sens où le seul consensus possible entre le pouvoir politique et les ulémas était un conservatisme autodestructeur à long terme. Ce

conservatisme fit de l'Empire turc ce que le XIXe siècle appela « l'homme malade de l'Europe ». Ceci explique pourquoi les jeunes officiers de l'armée turque, qui prennent le pouvoir en 1909, ont rejeté une part de l'héritage islamique du pays. Au même moment, 1908-1909, le sultan et calife panislamiste Abdul Hamid II mobilise les étudiants islamistes pour sauver son pouvoir. Il échoue. Son remplaçant, Mehemet V, accepté par les Jeunes Turcs, s'allie à l'Allemagne et appelle en novembre 1914 à la guerre sainte contre les alliés de la Première Guerre Mondiale (France, Angleterre, Russie). Un appel qui n'aura pas de grandes conséquences sur les champs de bataille en Europe, car l'islam dort encore et si le califat turc s'est maintenu, il est en crise depuis longtemps. Pourtant, les alliés à leur tour chercheront des alliances chez les Juifs et chez les Arabes. Il en résultera la déclaration Balfour en 1917 et, dès 1915, une alliance avec le wahhabisme saoudien contre la Turquie impériale qui vit ses dernières années.

Si les militaires turcs ont réagi contre l'islam et la culture arabe qu'il véhicule, ils seront aussi responsables du massacre des Arméniens en 1915... Plus tard, sous Mustafa Kemal la réaction anti-islamique ira jusqu'à changer l'écriture de la langue turque : l'écriture latine remplace l'arabe, l'appel à la prière se fait en langue turque et non en arabe. Comme si le pouvoir politique avait voulu couper la Turquie de ses racines coraniques, ce qui provoquera plusieurs révoltes.

Pourtant, si le pouvoir des ulémas et l'union sur une même tête du califat religieux et du sultanat politique avaient bercé la décadence de l'Empire turc, ils avaient eu l'avantage de donner à l'islam une unité religieuse relative qui, toute proportion gardée, protégeait, assez mal pourtant, les musulmans des affrontements entre musulmans. C'est pendant la Première Guerre Mondiale que ce système relativement stabilisateur avait commencé à craquer, ce qui provoqua une politisation des *dhimmis* arméniens qui sortent en 1915 du cadre de la protection et du mépris coranique pour être exterminés au nom d'une idéologie nationaliste qui est un pot-pourri du pire. Confrontés au pouvoir des militaires mécréants turcs, les wahhabites d'Arabie, inspirés par les Anglais, déclarent la guerre sainte contre les troupes turques qui occupent les principales cités de la Péninsule arabique. En effet, comme on vient de le voir, depuis 1909 la Turquie n'est plus le territoire du « Commandeur des croyants » qui contrôle les lieux saints de l'islam : Médine, La Mecque et Jérusalem. Le califat politico-religieux de l'Empire turc a été remplacé par un pouvoir militaire qui se veut nationaliste et laïc. Ce nouveau récit a avancé pas à pas, puis tout de bon en 1924 avec l'abolition du califat par Mustafa Kemal. Il en résultera un islam émietté dont l'unité religieuse se limite à un sunnisme qui a ses ulémas à El Azare en Égypte, mais aussi en Arabie Saoudite à La Mecque et Riyad, au Pakistan... et dont l'unité de pensée pour les sunnites se limite aux plus littérales lectures et commentaires du Coran

et de la Tradition. À cette unité fragile s'oppose celle plus resserrée des chiites, contre lesquels la lutte n'a jamais cessé. Résultat : chez les sunnites qui sont largement majoritaires dans l'islam, n'importe quel uléma disposant d'une autorité sur un groupe de croyants peut lancer une *fatwa* appelant à massacrer telles ou telles personnes ou communautés, musulmanes ou non, coupables de blasphèmes. C'est ainsi que tout conflit, quelles qu'en soient l'origine et la nature, peut dans le monde musulman se transformer en conflit religieux. C'est ce que l'on observe depuis le début du XXe siècle dans une confusion de plus en plus meurtrière.

L'Europe en a fait l'expérience pendant plusieurs siècles, les conflits religieux ne permettent guère les compromis raisonnables. Les guerres religieuses échappent aux domaines de la raison. Si, de surcroît, le récit religieux fondateur de votre identité inscrit dans ses dogmes la guerre sainte, souvent appelée dans le Coran « le chemin d'Allah », vous entrez dans un monde dans lequel les conflits ne sont plus des problèmes à résoudre, mais le combat du bien, vous-même, contre le mal, les autres, tous les autres : « l'enfer c'est les autres ». L'islam est un Huis clos dans lequel les fidèles ne veulent pas résoudre leurs problèmes, mais accuser les autres, et tourner en rond en enfer, comme dans la pièce de Jean-Paul Sartre.

Cette attitude qui consiste à chercher en permanence des coupables, plutôt que de résoudre les problèmes, est

profondément ancrée dans *Homo sapiens*. On remarque que plus une personne est marquée par une psychologie primitive et plus elle a tendance à chercher des coupables lorsque survient une épreuve. Cette attitude est un bon marqueur pour reconnaître les narcissiques manipulateurs qui sont des types de personnalité que l'on rencontre souvent dans le monde musulman, notamment parmi les hommes élevés dans une adoration malsaine par des mères souvent désespérées et névrosées. Toutefois, le monde musulman n'est pas le seul à souffrir de ces travers qui produisent des narcissiques manipulateurs. On peut prendre l'exemple de l'actuel président des États-Unis, Monsieur D. Trump, un homme qui n'est peut-être pas cultivé, mais plein d'astuce et d'intelligence manipulatrice. Il est presque une caricature du type idéal de ce profil : que survienne un problème et la première impulsion de Monsieur Trump n'est pas de chercher une solution, mais de chercher un ou plusieurs coupables jetés à la vindicte populaire à travers des twitts lancés comme autant de pierre lors d'une lapidation rituelle. Le temps perdu à cette vaine recherche de coupables et de cailloux-twitts ne permet en aucune façon d'avancer vers une solution raisonnable, ils peuvent même ajouter des obstacles à l'obstacle, mais l'impulsion psychique est irrésistible. Toutefois, ces twitts lapidaires peuvent permettre pour un temps d'endormir une opinion publique peu sophistiquée qui retrouve ainsi les sources archaïques des religions

sacrificielles, et peut se passionner pour la lapidation des coupables.

Toutefois, si « les ficelles sont trop grosses » l'affaire fait long feu et le problème demeure. On peut admettre que tous les gouvernements, même les moins mauvais, ont besoin à un moment ou à un autre d'user de cette technique, il peut même advenir, parfois, que le coupable désigné soit vraiment coupable. Mais sitôt que cette technique devient une mauvaise habitude, on va à la catastrophe, car ces artifices qui sont des dénis ne résoudront jamais les vrais problèmes. On retrouve ces ressorts catastrophiques à l'œuvre dans ce qu'il est convenu d'appeler « le problème palestinien » ou encore « le conflit israélo-arabe ».

Depuis près d'un siècle, les Palestiniens cherchent, trouvent et combattent les coupables de leur situation. Il y a assurément les Israéliens, mais il y eut tour à tour, les Occidentaux contre lesquels plusieurs actes terroristes furent montés, puis ce fut le Royaume jordanien, puis la vindicte se tourna contre les chrétiens du Liban... la guerre se porta aussi en interne entre diverses factions palestiniennes. Aux dernières nouvelles, pour le centenaire de la déclaration Balfour de 1917, les Palestiniens font l'autodafé du portrait ou d'un mannequin représentant le Lord anglais : on continue donc à chercher et trouver un coupable. Le cas palestinien est symptomatique du malheur musulman qui se détourne du réel pour créer des victimes à sacrifier sur l'autel des

certitudes illusives : un de leurs classiques est l'autodafé du drapeau ennemi.

Il n'est pas question de nier les responsabilités des uns et des autres dans le drame palestinien. Mais les chaînes causales qui ont abouti à la création de l'État d'Israël et à la spoliation des musulmans vivant dans cette région sont longues et complexes, elles ont créé un fait et toute une série de faits que nulle incantation ne changera. Une des tragédies des Palestiniens est qu'ils ne sont pas crédibles quand ils parlent de paix et de compromis. L'accord avec un groupe entraîne la surenchère d'un groupe concurrent. De plus, pris dans la logique de la théologie musulmane qui absolutise le ressentiment du croyant, tout accord sur un point sera considéré comme le point de départ d'une nouvelle offensive armée sitôt que l'opportunité en sera donnée. La vérité absolue ne saurait s'accommoder d'un compromis durable : toute trêve n'est que temporaire et préparation de la victoire finale du bien (les croyants) sur le mal (les autres). En plus d'un demi-siècle de combats contre des coupables directs (les Israéliens) ou indirects (tous les autres), les Palestiniens n'ont rien obtenu, ils sont allés de malheur en malheur, sacrifiant une génération après l'autre. Ils ont magnifié une culture du ressentiment dont la dynamique repose sur le modèle du récit coranique. Ce ressentiment s'exprime parfois dans la littérature avec une sorte d'innocence qui rend le piège encore plus fatal. Dans un roman de Yasmina Khadra, « L'attentat » (Pocket, 2006), un chirurgien arabe israélien

découvre que son épouse Sihem « Une femme appréciée par son entourage, belle et intelligente, moderne, bien intégrée, choyée par son mari et adulée par ses amies en majorité juives, a pu, du jour au lendemain, se bourrer d'explosif et se rendre dans un lieu public [...] » (p.53). Sihem est devenue une bombe humaine. Le mari enquête et découvre qu'il est un égoïste irresponsable et que sa femme, Sihem, est une martyre de l'islam et de la nation palestinienne, les deux confondus dans l'argumentation d'un chef palestinien que le médecin rencontre (ce chef palestinien se proclame ni islamiste ni intégriste) : « ... et toi, simplement parce que tu es bien au chaud dans ta cage dorée, tu refuses de voir notre enfer. C'est ton droit après tout [...] ne viens pas demander après ceux qui, écoeurés par ton impassibilité et ton égoïsme, n'hésitent pas à donner leur vie pour t'éveiller à toi-même... Ta femme est morte pour ta rédemption, monsieur Jaafari. » (p.158) et pour mettre l'accent sur la dimension religieuse du nationalisme palestinien, une dernière citation, elle fait suite à un plaidoyer humaniste et « laïc » du docteur Jaafari : « Quelle que soit ta peine, tu n'as pas le droit de blasphémer de la sorte. Tu me parles de ton épouse, et tu ne m'entends pas te parler de ta patrie. » (p.159). Ce roman montre avec talent l'incommensurable ressentiment qui anime le monde musulman : quelle que soit la cause politique défendue, le modèle religieux prédomine, car il est à la racine.

La guerre entre Israël et les Palestiniens est un modèle réduit et exacerbé de la situation du monde musulman face

au monde occidental. La guerre dure depuis quatorze siècles, elle a eu des phases plus ou moins chaudes, mais elle n'a jamais cessé, car le ressentiment musulman est sans borne. Le croyant sincère vit un drame permanent : il est seul détenteur de la vérité divine, il combat pour l'imposer comme Dieu le commande dans le Coran... il est allé de victoire en victoire pendant dix siècles environ... il va de défaite en défaite depuis quatre siècles. Il y a de quoi devenir fou ! C'est en effet ce qui est en train d'advenir au monde musulman qui implose et explose à la fois.

Chapitre XII « Ite, missa est » (Allez, la messe est dite)

Il est pourtant injuste de considérer les populations humaines uniquement en fonction du récit identitaire qui les anime. La vie des individus ne se limite pas à un récit identitaire partagé par une communauté plus ou moins nombreuse, plus ou moins agressive. Les êtres singuliers sont souvent beaucoup plus riches en esprit que les récits identitaires dont ils sont ou se croient les porteurs. Il existe une relativité structurale des récits identitaires, ce point est illustré par la personnalité du docteur Amine Jaafari dans le roman de Yasmina Khadra que je viens de citer, même si par ailleurs l'auteur du roman semble très attaché à son propre récit identitaire de victime.

Si l'on considère l'Histoire dans ses grands mouvements et les actes dans leurs conséquences les plus massives, il est juste de prendre les récits comme des points de repère majeur. Mais si l'on entre dans les détails de l'Histoire, dans la singularité des destins, on est forcé de changer ses références. Or l'Histoire est aussi faite de l'assemblage complexe de tous ces destins singuliers, qui parfois, selon une temporalité différente, modifient le mouvement de l'Histoire, s'il en est. Un exemple terrifiant de cette interpénétration complexe est l'histoire du personnage Adolf Hitler avec l'Histoire de l'Allemagne, et du monde. Autre exemple : la

guerre de Trente Ans ravage l'Europe alors que Kepler découvre la trajectoire de Mars. Par rapport au temps long de l'Histoire, que faut-il considérer comme le plus important : la guerre de Trente Ans ou la découverte de Kepler ? Les deux ! et c'est bien le problème. Il est une vérité de l'instant qui n'est pas celle de l'Histoire et réciproquement... Nous retrouvons ici le mystère du temps. Nous nous heurtons au fait que la mesure du temps est uniforme dans notre perception moderne, alors qu'il est extraordinairement différencié dans nos vécus subjectifs. L'Histoire ne connaît pas « d'instant d'éternité » alors que qui sait aimer vit parfois de tels instants.

J'ai passé de nombreuses années dans le monde musulman, et j'ai pu constater la perversité de son récit identitaire et les ravages qu'il causait dans les consciences et dans les réalités de la vie. Pourtant, j'ai rencontré dans ces pays des personnes remarquables, par leur sens moral, leur honnêteté, leur sensibilité et leur intelligence. Je suppose que si j'avais vécu dans l'Allemagne nazie, j'aurais aussi, dans un pays empoisonné par le récit national-socialiste, rencontré quelques personnes admirables.

J'avoue que la conscience de ces niveaux de réalités inconciliables me trouble et me plonge dans un émerveillement sans bornes de ce qu'il y a de sublime dans *Homo Sapiens* qui produit des individualités éblouissantes, alors qu'en tant que collectivité nous sommes capables du

pire et de l'innommable... et du meilleur. Or, les deux sont vrais, et l'innommable est créé par des individualités qui ne se retiennent pas, et savent ou ne savent pas ce qu'elles font au nom d'un récit qui les dépasse. Comme tous les êtres qui ont traversé ce phénomène banal et constant qu'est la guerre, j'ai vu, vécu et souffert ces réalités inconciliables en alternance ou en simultanéité. Avoir une conscience aiguë et simultanée de ces réalités extrêmes fut la source d'un désarroi, qui, parfois, m'a fait désirer la mort... non par désespoir, car la foi est un rempart que le désespoir ne franchit pas, mais par lassitude de voir sans cesse une sottise monstrueuse qui semblait voler de victoire en victoire, alors que l'intelligence et la beauté ne parvenaient pas à triompher. C'est, peut-être, ce qui explique l'autoportrait tragique que traça Léonard de Vinci à la fin de sa vie.

J'ai vécu plusieurs années parmi les bouddhistes au Sri Lanka, au Cambodge et au Népal ; parmi les musulmans dans un grand nombre de pays du Proche-Orient ; parmi les animistes en Afrique et parmi les chrétiens en Europe. Je pourrais me réclamer de Voltaire qui recommande de ne croire qu'un homme qui peut dire : « J'étais là, telle chose m'advint ! », mais je ne suis pas sûr de la force de cet argument. Trop souvent, j'ai rencontré des gens qui étaient là et ne voyaient pas grand-chose, alors je m'interroge sur la pertinence de ce que j'ai perçu. Pour mon malheur peut-être, je suis doté d'une modestie qui va à contre-pied des us et coutumes de mon temps, un temps du « moi d'abord » où le

narcissisme arrive à son sommet et va commencer sa chute. Elle durera ce qu'elle durera, un siècle, deux peut-être avant que nous accédions à une forme plus haute de notre humanité... ou que nous disparaissions dans nos inconséquences.

Méfiance donc vis-à-vis de l'expérience qui ne vaut que par la capacité d'analyse critique dont on dispose. Pour ma part, j'ai essayé de faire au mieux dont j'étais capable. J'ai étudié, j'ai vécu en prenant des risques et jamais cessé de me cultiver pour essayer de mieux comprendre ce que je vivais. Et j'ai prié. Il ne m'appartient pas de dire si le résultat littéraire méritait les peines que je me suis données. L'épreuve de l'œuvre d'art est un plaisir pour le créateur, une forme de joie qui se confond avec la prière, mais le jugement, et c'est peut-être là l'aspect le plus beau de toute l'affaire, le jugement final n'appartient qu'aux lecteurs, que le temps donnera ou ne donnera pas. Cette gratuité offerte et qui nous échappe ne cesse de m'émerveiller.

LIBER-HIRAM.COM

Oraisons

J'ai choisi ce titre « Oraisons » parce que ce livre se veut différent de ceux que l'on trouve déjà sur liber-hiram. « Oraisons » se veut une série de prières méditatives qui expriment une foi hors dogmes. Pourtant, j'ai voulu dans le même souffle dire mon attachement au judéo-christianisme que les bien-pensants d'aujourd'hui pourfendent avec la même ferveur que ceux d'autrefois lorsqu'ils méprisaient quiconque « ne pensait pas bien ». Je suis un écrivain qui a la foi, une foi mystérieuse, une foi joyeuse qui respecte celles et ceux qui ne l'ont pas. À cela s'ajoute un profond respect pour l'Église, institution d'hier et d'aujourd'hui, qui a fait ce qu'elle pouvait avec les clercs et les fidèles dont elle disposait. C'est pourquoi chacun des douze chapitres de ce livre s'ouvre sur quelques mots tirés de la messe catholique en latin. Il faut y voir un hommage au judéo-christianisme que je tiens pour fondateur de l'identité européenne.

PAUL BAYLEVILLE